
VELUT
ARBOR
ÆVO

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

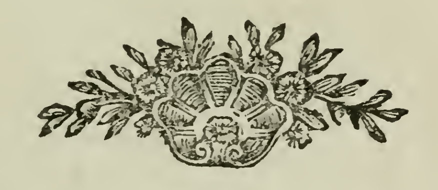
AVEC FIGURES.

TOME VINGT-QUATRIEME.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE J. J. ROUSSEAU.

TOME SIXIEME.

CONTENANT ſes Lettres à différentes perſonnes.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin.

1791.

ŒUVRES
DIVERSES.



QUATRE LETTRES

A M. LE PRÉSIDENT

DE MALESHERBES,

Contenant le vrai tableau de mon caractere & les vrais motifs de toute ma conduite.

De Montmorency le 4 Janvier 1762.

PREMIERE LETTRE.

J'AUROIS moins tardé, Monſieur, à vous remercier de la derniere lettre dont vous m'avez honoré, ſi j'avois meſuré ma diligence à répondre, ſur le plaiſir qu'elle m'a fait. Mais outre qu'il m'en coûte beaucoup d'écrire, j'ai penſé qu'il falloit donner quelques jours aux importunités de ces tems-

ci, pour ne vous pas accabler des miennes. Quoique je ne me conſole point de ce qui vient de ſe paſſer, je ſuis très-content que vous en ſoyez inſtruit, puiſque cela ne m'a point ôté votre eſtime ; elle en ſera plus à moi quand vous ne me croirez pas meilleur que je ne ſuis.

Les motifs auxquels vous attribuez les partis qu'on m'a vu prendre, depuis que je porte une eſpece de nom dans le monde, me font peut-être plus d'honneur que je n'en mérite ; mais ils ſont certainement plus près de la vérité, que ceux que me prêtent ces hommes de lettres, qui donnant tout à la réputation, jugent de mes ſentimens par les leurs. J'ai un cœur trop ſenſible à d'autres attachemens, pour l'être ſi fort à l'opinion publique ; j'aime trop mon plaiſir & mon indépendance pour être eſclave de la vanité, au point qu'ils le ſuppoſent. Celui pour qui la fortune & l'eſpoir de parvenir, ne balança jamais un rendez-vous ou un ſouper agréable, ne doit pas naturellement ſacrifier ſon bonheur au deſir de faire parler de lui ; & il n'eſt point du tout croyable qu'un

homme qui se sent quelque talent, & qui tarde jusqu'à quarante ans à le faire connoître, soit assez fou pour aller s'ennuyer le reste de ses jours dans un désert, uniquement pour acquérir la réputation d'un misanthrope.

Mais, Monsieur, quoique je haïsse souverainement l'injustice & la méchanceté, cette passion n'est pas assez dominante pour me déterminer seule à fuir la société des hommes, si j'avois en les quittant quelque grand sacrifice à faire. Non, mon motif est moins noble, & plus près de moi. Je suis né avec un amour naturel pour la solitude, qui n'a fait qu'augmenter à mesure que j'ai mieux connu les hommes. Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde ; & la société dont mon imagination fait les frais dans ma retraite, acheve de me dégoûter de toutes celles que j'ai quittées. Vous me supposez malheureux & consumé de mélancolie. Oh ! Monsieur, combien vous vous trompez ! C'est à Paris que je l'étois ; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon

cœur, & l'amertume de cette bile ne ſe fait que trop ſentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que j'y ſuis reſté. Mais, Monſieur, comparez ces écrits avec ceux que j'ai faits dans ma ſolitude ; ou je ſuis trompé, ou vous ſentirez dans ces derniers une certaine ſérénité d'ame qui ne ſe joue point, & ſur laquelle on peut porter un jugement certain de l'état intérieur de l'Auteur. L'extrême agitation que je viens d'éprouver, vous a pu faire porter un jugement contraire ; mais il eſt facile à voir que cette agitation n'a point ſon principe dans ma ſituation actuelle, mais dans une imagination déréglée, prête à s'effaroucher ſur tout & à porter tout à l'extrême. Des ſuccès continus m'ont rendu ſenſible à la gloire, & il n'y a point d'homme ayant quelque hauteur d'ame & quelque vertu, qui pût penſer ſans le plus mortel déſeſpoir, qu'après ſa mort on ſubſtitueroit ſous ſon nom à un ouvrage utile, un ouvrage pernicieux, capable de déshonorer ſa mémoire, & de faire beaucoup de mal. Il ſe peut qu'un tel bouleverſement ait accéléré le progrès de mes maux ; mais dans

la ſuppoſition qu'un tel accès de folie m'eût pris à Paris, il n'eſt point ſûr que ma propre volonté n'eût pas épargné le reſte de l'ouvrage à la nature.

Long-tems je me ſuis abuſé moi-même ſur la cauſe de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuois au chagrin de n'avoir pas l'eſprit aſſez préſent, pour montrer dans la converſation le peu que j'en ai, & par contre-coup à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyois mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étois bien ſûr, même en diſant des ſottiſes, de n'être pas pris pour un ſot ; quand je me ſuis vu recherché de tout le monde, & honoré de beaucoup plus de conſidération que ma plus ridicule vanité n'en eût ôſé prétendre ; & que malgré cela, j'ai ſenti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venoit d'une autre cauſe, & que ces eſpeces de jouiſſances n'étoient point celles qu'il me falloit.

Quelle eſt donc enfin cette cauſe ? elle n'eſt autre que cet indomptable eſprit de liberté, que rien n'a pu vain-

cre, & devant lequel les honneurs, la fortune, & la réputation même ne me ſont rien. Il eſt certain que cet eſprit de liberté me vient moins d'orgueil que de pareſſe; mais cette pareſſe eſt incroyable; tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui ſont inſupportables; un mot à dire, une lettre à écrire, une viſite à faire, dès qu'il le faut, ſont pour moi des ſupplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me ſoit odieux, l'intime amitié m'eſt ſi chere, parce qu'il n'y a plus de devoirs pour elle; on ſuit ſon cœur, & tout eſt fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits. Car tout bienfait exige reconnoiſſance; & je me ſens le cœur ingrat, par cela ſeul que la reconnoiſſance eſt un devoir. En un mot l'eſpece de bonheur qu'il me faut, n'eſt pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente; je conſentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque choſe malgré moi; & j'ai cent fois penſé, que je n'aurois pas vécu trop malheu-

reux à la Baſtille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à reſter là.

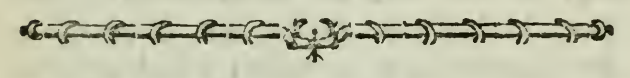
J'ai cependant fait dans ma jeuneſſe, quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite, & le repos dans ma vieilleſſe; & comme ils n'ont été que par ſecouſſe, comme ceux d'un pareſſeux, ils n'ont jamais eu le moindre ſuccès. Quand les maux ſont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma paſſion dominante. Trouvant que c'étoit une folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrois pas, j'ai tout planté là, & je me ſuis dépêché de jouir. Voilà, Monſieur, je vous le jure, la véritable cauſe de cette retraite, à laquelle nos gens de Lettres ont été chercher des motifs d'oſtentation, qui ſuppoſent une conſtance, ou plutôt une obſtination à tenir à ce qui me coûte, directement contraire à mon caractere naturel.

Vous me direz, Monſieur, que cette indolence ſuppoſée s'accorde mal avec les écrits que j'ai compoſés depuis dix ans, & avec ce deſir de gloire qui a dû m'exciter à les publier. Voilà une ob-

jection à résoudre, qui m'oblige à prolonger ma lettre, & qui par conséquent me force à la finir. J'y reviendrai, Monsieur, si mon ton familier ne vous déplaît pas; car dans l'épanchement de mon cœur je n'en saurois prendre un autre; je me peindrai sans fard & sans modestie; je me montrerai à vous tel que je me vois, & tel que je suis; car passant ma vie avec moi, je dois me connoître, & je vois par la maniere dont ceux qui pensent me connoître interprétent mes actions & ma conduite, qu'ils n'y connoissent rien. Personne au monde ne me connoît que moi seul. Vous en jugerez quand j'aurai tout dit.

Ne me renvoyez point mes lettres, Monsieur, je vous supplie; brulez-les, parce qu'elles ne valent pas la peine d'etre gardées, mais non pas par égard pour moi. Ne songez pas non plus, de grace, à retirer celles qui sont entre les mains de Duchéne. S'il falloit effacer dans le monde les traces de toutes mes folies, il y auroit trop de lettres à retirer, & je ne remuerois pas le bout du doigt pour cela. A charge & à décharge, je ne crains point d'ê-

tre vu tel que je ſuis. Je connois mes grands défauts, & je ſens vivement tous mes vices. Avec tout cela je mourrai plein d'eſpoir dans le Dieu ſuprême, & très-perſuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi.



SECONDE LETTRE.

A Montmorency le 12 Janvier 1762.

JE continue, Monſieur, à vous rendre compte de moi, puiſque j'ai commencé; car ce qui peut m'être le plus défavorable, eſt d'être connu à demi; & puiſque mes fautes ne m'ont point ôté votre eſtime, je ne préſume pas que ma franchiſe me la doive ôter.

Une ame pareſſeuſe qui s'effraye de tout ſoin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, & ſenſible à l'excès à tout ce qui l'affecte, ſemblent ne pouvoir s'allier dans le même caractere; & ces deux contraires compoſent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puiſſe réſoudre cette oppo-

ſition par des principes, elle exiſte pourtant; je la ſens, rien n'eſt plus certain, & j'en puis du moins donner par les faits, une eſpece d'hiſtorique qui peut ſervir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jetté dans la lecture. A ſix ans, Plutarque me tomba ſous la main; à huit, je le ſavois par cœur; j'avois lu tous les romans; ils m'avoient fait verſer des ſeaux de larmes, avant l'âge ou le cœur prend intérêt aux romans. De-là ſe forma dans le mien ce goût héroïque & romaneſque qui n'a fait qu'augmenter juſqu'à préſent, & qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui reſſembloit à mes folies. Dans ma jeuneſſe, que je croyois trouver dans le monde les mêmes gens que j'avois connus dans mes livres, je me livrois ſans réſerve à quiconque ſavoit m'en impoſer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étois actif parce que j'étois fou; à meſure que j'étois détrompé, je changeois de goûts, d'attachemens, de projets; & dans tous ces changemens je perdois toujours

ma peine & mon temps, parce que je cherchois toujours ce qui n'étoit point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu-à-peu l'eſpoir de le trouver, & par-conſéquent le zele de le chercher. Aigri par les injuſtices que j'avois éprouvées, par celles dont j'avois été le témoin, ſouvent affligé du déſordre où l'exemple & la force des choſes m'avoient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon ſiecle & mes contemporains, & ſentant que je ne trouverois point au milieu d'eux une ſituation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu-à-peu détaché de la ſociété des hommes, & je m'en ſuis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvois cultiver ſans peine, ſans riſque, & la trouver toujours ſûre, & telle qu'il me la falloit.

Après avoir paſſé quarante ans de ma vie ainſi mécontent de moi-même & des autres, je cherchois inutilement à rompre les liens qui me tenoient attaché à cette ſociété que j'eſtimois ſi peu, & qui m'enchaînoient aux occupations le moins de mon goût, par des beſoins que j'eſtimois ceux de

la nature, & qui n'étoient que ceux de l'opinion : tout-à-coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avois à faire pour moi-même, & à penser de mes semblables, sur lesquels mon cœur étoit étoit sans cesse en contradiction avec mon esprit, & que je me sentois encore porté à aimer avec tant de raisons de les haïr. Je voudrois, Monsieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une si singuliere époque, & qui me sera toujours présent quand je vivrois éternellement.

J'allois voir Diderot alors prisonnier à Vincennes; j'avois dans ma poche un mercure de France que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture; tout-à-coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumieres; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force, & une confusion qui me jetta dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdis-

ſement ſemblable à l'ivreſſe. Une violente palpitation m'oppreſſe, ſouleve ma poitrine; ne pouvant plus reſpirer en marchant, je me laiſſe tomber ſous un des arbres de l'avenue, & j'y paſſe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'apperçus tout le devant de ma veſte mouillé de mes larmes, ſans avoir ſenti que j'en répandois. Oh, Monſieur, ſi j'avois jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu & ſenti ſous cet arbre, avec quelle clarté j'aurois fait voir toutes les contradictions du ſyſteme ſocial; avec quelle force j'aurois expoſé tous les abus de nos inſtitutions; avec quelle ſimplicité j'aurois démontré que l'homme eſt bon naturellement, & que c'eſt par ces inſtitutions ſeules, que les hommes deviennent méchans. Tout ce que j'ai pu retenir de ces ſoules de grandes vérités, qui dans un quart-d'heure m'illuminerent ſous cet arbre, a été bien foiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, ſavoir ce premier diſcours, celui ſur l'inégalité, & le traité de l'éducation, leſquels trois ouvrages ſont inſéparables, & forment enſemble un même tout. Tout

le reſte a été perdu, & il n'y eut d'écrit ſur le lieu même, que la Proſopopée de Fabricius. Voilà comment lorſque j'y penſois le moins, je devins auteur preſque malgré moi. Il eſt aiſé de concevoir comment l'attrait d'un premier ſuccès, & les critiques des barbouilleurs, me jetterent tout de bon dans la carriere. Avais-je quelque vrai talent pour écrire? je ne ſais. Une vive perſuaſion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, & j'ai toujours écrit lâchement & mal quand je n'ai pas été fortement perſuadé. Ainſi c'eſt peut-être un retour caché d'amour-propre, qui m'a fait choiſir & mériter ma deviſe, & m'a ſi paſſionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avois écrit que pour écrire, je ſuis convaincu qu'on ne m'auroit jamais lu.

Après avoir découvert, ou cru découvrir dans les fauſſes opinions des hommes, la ſource de leurs miſeres & de leur méchanceté, je ſentis qu'il n'y avoit que ces mêmes opinions qui m'euſſent rendu malheureux moi même, & que mes maux & mes vices me venoient bien plus de ma ſituation que

de moi-même. Dans le même tems, une maladie dont j'avois dès l'enfance senti les premieres atteintes, s'étant déclarée absolument incurable, malgré toutes les promesses des faux guérisseurs dont je n'ai pas été long tems la dupe je jugeai que si je voulois être conséquent & secouer une fois de dessus mes épaules le pesant joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre. Je pris brusquement mon parti avec assez de courage, & je l'ai assez bien soutenu jusqu'ici avec une fermeté dont moi seul peux sentir le prix, parce qu'il n'y a que moi seul qui sache quels obstacles j'ai eus, & j'ai encore tous les jours à combattre pour me maintenir sans cesse contre le courant. Je sens bien pourtant que depuis dix ans j'ai un peu dérivé, mais si j'estimois seulement en avoir encore quatre à vivre, on me verroit donner une deuxieme secousse, & remonter tout au moins à mon premier niveau, pour n'en plus gueres redescendre; car toutes les grandes épreuves sont faites, & il est désormais démontré pour moi, par l'expérience, que l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre

bon & heureux, puiſqu'il eſt le plus indépendant de tous, & le ſeul où on ne ſe trouve jamais pour ſon propre avantage, dans la néceſſité de nuire à autrui.

J'avoue que le nom que m'ont fait mes écrits a beaucoup facilité l'exécution du parti que j'ai pris. Il faut être cru bon Auteur, pour ſe faire impunément mauvais copiſte, & ne pas manquer de travail pour cela. Sans ce premier titre, on m'eût pu trop prendre au mot ſur l'autre, & peut-être cela m'auroit-il mortifié; car je brave aiſément le ridicule, mais je ne ſupporterois pas ſi bien le mépris. Mais ſi quelque réputation me donne à cet égard un peu d'avantage, il eſt bien compenſé par tous les inconvéniens attachés à cette même réputation, quand on n'en veut point être eſclave, & qu'on veut vivre iſolé & indépendant. Ce ſont ces inconvéniens en partie qui m'ont chaſſé de Paris, & qui me pourſuivant encore dans mon aſyle, me chaſſeroient très certainement plus loin, pour peu que ma ſanté vînt à ſe raffermir. Un autre de mes fléaux dans cette grande ville, étoit ces foules de prétendus

amis qui s'étoient emparés de moi, & qui jugeant de mon cœur par les leurs, vouloient abſolument me rendre heureux à leur mode, & non pas à la mienne. Au déſeſpoir de ma retraite, ils m'y ont pourſuivi pour m'en tirer. Je n'ai pu m'y maintenir ſans tout rompre. Je ne ſuis vraiment libre que depuis ce tems-là.

Libre! non, je ne le ſuis point encore; mes derniers écrits ne ſont point encore imprimés; & vu le déplorable état de ma pauvre machine, je n'eſpere plus ſurvivre à l'impreſſion du recueil de tous: mais ſi, contre mon attente, je puis aller juſques-là & prendre une fois congé du public, croyez, Monſieur, qu'alors je ſerai libre, ou que jamais homme ne l'aura été. O utinam! O jours trois fois heureux! Non il ne me ſera jamais donné de le voir.

Je n'ai pas tout dit, Monſieur, & vous aurez peut-être encore au moins une lettre à eſſuyer. Heureuſement rien ne vous oblige de les lire, & peut-être y ſeriez-vous bien embarraſſé. Mais pardonnez de grace; pour recopier ces longs fatras, il faudroit les refaire, & en vérité je n'en ai pas le

courage. J'ai ſûrement bien du plaiſir à vous écrire, mais je n'en ai pas moins à me repoſer, & mon état ne me permet pas d'écrire long-tems de ſuite.



TROISIEME LETTRE.

A Montmorency le 26 Janvier 1762.

APRÈS vous avoir expoſé, Monſieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrois vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je ſens qu'il eſt bien tard, mon ame aliénée d'elle-même eſt toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, & juſqu'à ce qu'elle s'en ſépare enfin tout-à-coup. C'eſt de mon bonheur que je voudrois vous parler, & l'on parle mal du bonheur quand on ſouffre.

Mes maux ſont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur eſt le mien. Quoi qu'on en puiſſe dire, j'ai été ſage, puiſque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être: je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai

cherchée auprès de moi, & l'y ai trouvée. Spartien dit que Similis, courtiſan de Trajan, ayant ſans aucun mécontentement perſonnel quitté la Cour & tous ſes emplois, pour aller vivre paiſiblement à la campagne, fit mettre ces mots ſur ſa tombe : *j'ai demeuré ſoixante & ſeize ans ſur la terre, & j'en ai vecu ſept.* Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon ſacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 Avril 1756.

Je ne ſaurois vous dire, Monſieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'eſtimiez le plus malheureux des hommes. Le public ſans doute en jugera comme vous, & c'eſt encore ce qui m'afflige. O que le ſort dont j'ai joui n'eſt-il connu de tout l'univers ! chacun voudroit s'en faire un ſemblable ; la paix régneroit ſur la terre ; les hommes ne ſongeroient plus à ſe nuire, & il n'y auroit plus de méchans quand nul n'auroit intéret de l'être. Mais de quoi jouiſſois-je enfin quand j'étois ſeul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui eſt, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde ſenſible, & d'imaginable le monde intel-

lectuel; je rassemblois autour de moi tout ce qui pouvoit flatter mon cœur; mes desirs étoient la mesure de mes plaisirs. Non jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, & j'ai cent fois plus joui de mes chimeres qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, & que l'agitation de la fievre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie; & les repentirs, les doux souvenirs, les regrets l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques momens mes souffrances. Quel tems croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent & le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertumes, & sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passé tout entiers avec moi seul: avec ma bonne & simple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, avec

les oiſeaux de la campagne & les biches de la forêt ; avec la nature entiere & ſon inconcevable auteur. En me levant avant le ſoleil pour aller voir, contempler ſon lever dans mon jardin; quand je voyois commencer une belle journée, mon premier ſouhait étoit que ni lettres ni viſites n'en vinſſent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers ſoins que je rempliſſois tous avec plaiſir, parce que je pouvois les remettre à un autre tems, je me hâtois de dîner pour échapper aux importuns, & me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partois par le grand ſoleil avec le fidele Acates, preſſant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'euſſe pu m'eſquiver; mais quand une fois j'avois pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençois à reſpirer en me ſentant ſauve, en me diſant, me voilà maître de moi pour le reſte de ce jour! j'allois alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu ſauvage dans la forêt, quelque lieu déſert où rien ne montrant la main des

hommes, n'annonçât la ſervitude & la domination, quelque aſyle où je puſſe croire avoir pénétré le premier, & où nul tiers importun ne vînt s'interpoſer entre la nature & moi. C'étoit là qu'elle ſembloit déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts, & la pourpre des bruyeres frappoient mes yeux d'un luxe qui touchoit mon cœur; la majeſté des arbres qui me couvroient de leur ombre, la délicateſſe des arbuſtes qui m'environnoient, l'étonnante variété des herbes & des fleurs que je foulois ſous mes pieds, tenoient mon eſprit dans une alternative continuelle d'obſervation & d'admiration: le concours de tant d'objets intéreſſans qui ſe diſputoient mon attention, m'attirant ſans ceſſe de l'un à l'autre, favoriſoit mon humeur rêveuſe & pareſſeuſe, & me faiſoit ſouvent redire à moi-même; non, Salomon dans toute ſa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laiſſoit pas longtems déſerte la terre ainſi parée. Je la peuplois bientôt d'êtres ſelon mon cœur, & chaſſant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les paſſions factices, je

tranſportois

tranſportois dans les aſyles de la nature, des hommes dignes de les habiter. Je m'en formois une ſociété charmante dont je ne me ſentois pas indigne, je me faiſois un ſiecle d'or à ma fantaiſie, & rempliſſant ces beaux jours de toutes les ſcenes de ma vie, qui m'avoient laiſſé de doux ſouvenirs, & de toutes celles que mon cœur pouvoit deſirer encore, je m'attendriſſois juſqu'aux larmes ſur les vrais plaiſirs de l'humanité, plaiſirs ſi délicieux, ſi purs, & qui ſont déſormais ſi loin des hommes. O ſi dans ces momens quelqu'idée de Paris, de mon ſiecle, & de ma petite gloriole d'Auteur, venoit troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chaſſois à l'inſtant pour me livrer ſans diſtraction, aux ſentimens exquis dont mon ame étoit pleine! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimeres venoit quelquefois la contriſter tout-à coup. Quand tous mes rêves ſe ſeroient tournés en réalités, ils ne m'auroient pas ſuffi; j'aurois imaginé, rêvé, deſiré encore. Je trouvois en moi un vuide inexplicable que rien n'auroit pu remplir; un certain élancement de cœur vers une autre ſorte de

jouiſſance dont je n'avois pas d'idée, & dont pourtant je ſentois le beſoin. Hé bien, Monſieur, cela même étoit jouiſſance, puiſque j'en étois pénétré d'un ſentiment très-vif & d'une triſteſſe attirante, que je n'aurois pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la ſurface de la terre, j'élevois mes idées à tous les êtres de la nature, au ſyſtême univerſel des choſes, à l'être incompréhenſible qui embraſſe tout. Alors l'eſprit perdu dans cette immenſité, je ne penſois pas, je ne raiſonnois pas, je ne philoſophois pas; je me ſentois avec une ſorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrois avec raviſſement à la confuſion de ces grandes idées, j'aimois à me perdre en imagination dans l'eſpace, mon cœur reſſerré dans les bornes des êtres s'y trouvoit trop à l'étroit, j'étouffois dans l'univers, j'aurois voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que ſi j'euſſe dévoilé tous les myſtères de la nature, je me ſerois ſenti dans une ſituation moins délicieuſe, que cette étourdiſſante extaſe à laquelle mon eſprit ſe livroit ſans retenue, & qui dans l'agitation de mes tranſports, me faiſoit

écrier quelquefois, ô grand Etre! ô grand Etre! ſans pouvoir dire ni penſer rien de plus.

Ainſi s'écouloient dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait paſſées, & quand le coucher du ſoleil me faiſoit ſonger à la retraite, étonné de la rapidité du tems, je croyois n'avoir pas aſſez mis à profit ma journée; je penſois en pouvoir jouir davantage encore, & pour réparer le tems perdu, je me diſois; je reviendrai demain.

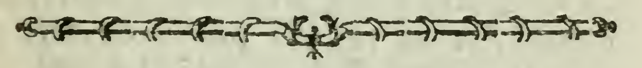
Je revenois à petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content, je me repoſois agréablement au retour, en me livrant à l'impreſſion des objets; mais ſans penſer, ſans imaginer, ſans rien faire autre choſe, que ſentir le calme & le bonheur de ma ſituation. Je trouvois mon couvert mis ſur ma terraſſe. Je ſoupois de grand appétit; dans mon petit domeſtique nulle image de ſervitude & de dépendance ne troubloit la bienveillance qui nous uniſſoit tous. Mon chien lui-même étoit mon ami, non mon eſclave, nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a

obéi ; ma gaieté durant toute la ſoirée témoignoit que j'avois vécu ſeul tout le jour ; j'étois bien différent quand j'avois vu de la compagnie, j'étois rarement content des autres, & jamais de moi. Le ſoir j'étois grondeur & taciturne : cette remarque eſt de ma gouvernante, & depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juſte en m'obſervant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air ſur mon épinette, je trouvois dans mon lit un repos de corps & d'ame cent fois plus doux que le ſommeil même.

Ce ſont-là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur ſans amertume, ſans ennuis, ſans regret, & auquel j'aurois borné volontiers tout celui de mon exiſtence. Oui, Monſieur, que de pareils jours rempliſſent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, & n'imagine pas que je ſois beaucoup moins heureux dans ces raviſſantes contemplations, que les intelligences céleſtes. Mais un corps qui ſouffre, ôte à l'eſprit ſa liberté ; déſormais je ne ſuis plus ſeul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer

pour être à moi, & l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances, ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

Mais me voici déjà à la fin de ma seconde feuille. Il m'en faudroit pourtant encore une. Encore une lettre donc & puis plus. Pardon, Monsieur, quoique j'aime trop à parler de moi, je n'aime pas en parler avec tout le monde, c'est ce qui me fait abuser de l'occasion quand je l'ai & qu'elle me plait. Voilà mon tort & mon excuse. Je vous prie de la prendre en gré.



QUATRIEME LETTRE.

28 *Janvier* 1762.

JE vous ai montré, Monsieur, dans le secret de mon cœur, les vrais motifs de ma retraite & de toute ma conduite; motifs bien moins nobles sans doute que vous ne les avez supposés, mais tels pourtant qu'ils me rendent content de moi-même, & m'inspirent la fierté

d'ame d'un homme qui ſe ſent bien ordonné, & qui ayant eu le courage de faire ce qu'il falloit pour l'être, croit pouvoir s'en imputer le mérite. Il dépendoit de moi, non de me faire un autre tempérament, ni un autre caractere, mais de tirer parti du mien pour me rendre bon à moi-même, & nullement méchant aux autres. C'eſt beaucoup que cela, Monſieur, & peu d'hommes en peuvent dire autant. Auſſi je ne vous déguiſerai point que malgré le ſentiment de mes vices, j'ai pour moi une haute eſtime.

Vos gens de Lettres ont beau crier qu'un homme ſeul eſt inutile à tout le monde, & ne remplit pas ſes devoirs dans la ſociété. J'eſtime moi, les payſans de Montmorenci des membres plus utiles de la ſociété, que tout ces tas de déſœuvrés payés de la graiſſe du peuple, pour aller ſix foix la ſemaine bavarder dans une Académie; je ſuis plus content de pouvoir dans l'occaſion, faire quelque plaiſir à mes pauvres voiſins, que d'aider à parvenir à ces foules de petits intrigans, dont Paris eſt plein, qui tous aſpirent à l'honneur d'être des frippons en place, &

que pour le bien public, ainſi que pour le leur, on devroit tous renvoyer labourer la terre dans leurs provinces. C'eſt quelque choſe que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devroient tous mener. C'eſt quelque choſe quand on n'a plus ni force ni ſanté pour travailler de ſes bras, d'oſer de ſa retraite faire entendre la voix de la vérité. C'eſt quelque choſe d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent miſérables. C'eſt quelque choſe d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établiſſement pernicieux que pour faire ſa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert vouloit qu'on fît parmi nous. Si j'euſſe vécu dans Geneve, je n'aurois pu ni publier l'Epître dédicatoire du diſcours ſur l'inégalité, ni parler même de l'établiſſement de la comédie du ton que je l'ai fait. Je ſerois beaucoup plus inutile à mes Compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans l'occaſion de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, ſi j'agis où je dois agir? D'ailleurs, les habitans de Montmorenci ſont-ils moins hommes que les Pariſiens, & quand je puis en diſ-

ſuader quelqu'un d'envoyer ſon enfant ſe corrompre à la ville, fais-je moins de bien que ſi je pouvois de la ville le renvoyer au foyer paternel? mon indigence ſeule ne m'empêcheroit-elle pas d'être inutile de la maniere que tous ces beaux parleurs l'entendent; & puiſque je ne mange du pain qu'autant que j'en gagne, ne ſuis-je pas forcé de travailler pour ma ſubſiſtance, & de payer à la ſociété tout le beſoin que je puis avoir d'elle. Il eſt vrai que je me ſuis refuſé aux occupations qui ne m'étoient pas propres; ne me ſentant point le talent qui pouvoit me faire mériter le bien que vous m'avez voulu faire, l'accepter eût été le voler à quelque homme de Lettres auſſi indigent que moi, & plus capable de ce travail-là; en me l'offrant, vous ſuppoſiez que j'étois en état de faire un extrait, que je pouvois m'occuper de matieres qui m'étoient indifférentes, & cela n'étant pas, je vous aurois trompé, je me ſerois rendu indigne de vos bontés, en me conduiſant autrement que je n'ai fait; on n'eſt jamais excuſable de faire mal ce qu'on fait volontairement: je ſerois maintenant mécontent de moi, & vous

auſſi ; & je ne goûterois pas le plaiſir que je prends à vous écrire. Enfin, tant que mes forces me l'ont permis, en travaillant pour moi, j'ai fait ſelon ma portée tout ce que j'ai pu pour la ſociété ; ſi j'ai peu fait pour elle, j'en ai encore moins exigé, & je me crois ſi bien quitte avec elle dans l'état où je ſuis, que ſi je pouvois déſormais me repoſer tout-à-fait, & vivre pour moi ſeul, je le ferois ſans ſcrupule. J'écarterai du moins de moi de toutes mes forces l'importunité du bruit public. Quand je vivrois encore cent ans, je n'écrirois pas une ligne pour la preſſe, & ne croirois vraiment recommencer à vivre que quand je ſerois tout à-fait oublié.

J'avoue pourtant qu'il a tenu à peu, que je ne me ſois trouvé rengagé dans le monde, & que je n'aye abandonné ma ſolitude, non par dégoût pour elle, mais par un goût non moins vif que j'ai failli lui préférer. Il faudroit, Monſieur, que vous connuſſiez l'état de délaiſſement & d'abandon de tous mes amis où je me trouvois, & la profonde douleur dont mon ame en étoit affectée, lorſque Monſieur &

Madame de Luxembourg desirerent de me connoître, pour juger de l'impression que firent sur mon cœur affligé leurs avances & leurs caresses. J'étois mourant ; sans eux je serois infailliblement mort de tristesse ; ils m'ont rendu la vie, il est bien juste que je l'employe à les aimer.

J'ai un cœur très-aimant, mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choix parmi eux ; je les aime tous, & c'est parce que je les aime, que je hais l'injustice ; c'est parce que je les aime, que je les fuis; je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas ; cet intérêt pour l'espece suffit pour nourrir mon cœur : je n'ai pas besoin d'amis particuliers ; mais quand j'en ai, j'ai grand besoin de ne les pas perdre ; car quand ils se détachent, ils me déchirent, en cela d'autant plus coupables, que je ne leur demande que de l'amitié, & que pourvu qu'ils m'aiment, & que je le sache, je n'ai pas même besoin de les voir. Mais ils ont toujours voulu mettre à la place du sentiment, des soins & des services que le public voyoit, & dont je

n'avois que faire ; quand je les aimois, ils ont voulu paroître m'aimer. Pour moi qui dédaigne en tout les apparences, je ne m'en ſuis pas contenté, & ne trouvant que cela ; je me le ſuis tenu pour dit. Ils n'ont pas préciſement ceſſé de m'aimer, j'ai ſeulement découvert qu'ils ne m'aimoient pas.

Pour la premiere fois de ma vie, je me trouvai donc tout-à-coup le cœur ſeul, & cela ſeul auſſi dans ma retraite, & preſque auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui C'eſt dans ces circonſtances que commença ce nouvel attachement qui m'a ſi bien dédommagé de tous les autres, & dont rien ne me dédommagera ; car il durera, j'eſpere, autant que ma vie, & qnoi qu'il arrive, il ſera le dernier. Je ne puis vous diſſimuler, Monſieur, que j'ai une violente averſion pour les états qui dominent les autres ; j'ai même tort de dire que je ne puis le diſſimuler, car je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un ſang illuſtre, fils du Chancelier de France, & premier Préſident d'une Cour ſouveraine ; oui, Monſieur, à vous qui m'avez

fait mille biens ſans me connoître, & à qui, malgré mon ingratitude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé. Je hais les Grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petiteſſe & tous leurs vices, & je les haïrois bien davantage ſi je les mépriſois moins. C'eſt avec ce ſentiment que j'ai été comme entraîné au château de Montmorenci: j'en ai vu les maîtres, ils m'ont aimé, & moi, Monſieur, je les ai aimés, & les aimerai tant que je vivrai de toutes les forces de mon ame : je donnerois pour eux, je ne dis pas ma vie, le don ſeroit foible dans l'état où je ſuis, je ne dis pas ma réputation parmi mes contemporains dont je ne me ſoucie gueres; mais la ſeule gloire qui ait jamais touché mon cœur, l'honneur que j'attends de la poſtérité, & qu'elle me rendra parce qu'il m'eſt dû, & que la poſtérité eſt toujours juſte. Mon cœur qui ne ſait point s'attacher à demi, s'eſt donné à eux ſans réſerve, & je ne m'en repens pas, je m'en repentirois même inutilement, car il ne ſeroit plus tems de m'en dédire. Dans la

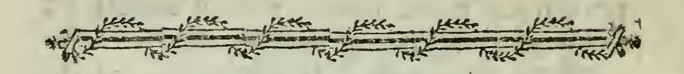
chaleur de l'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré, j'ai cent fois été sur le point de leur demander un asyle dans leur maison pour y passer le reste de mes jours auprès d'eux, & ils me l'auroient accordé avec joie, si même, à la maniere dont ils s'y sont pris, je ne dois pas me regarder comme ayant été prévenu par leurs offres. Ce projet est certainement un de ceux que j'ai médité le plus long-tems, & avec le plus de complaisance. Cependant il a fallu sentir à la fin malgré moi, qu'il n'étoit pas bon. Je ne pensois qu'à l'attachement des personnes sans songer aux intermédiaires qui nous auroient tenus éloignés, & il y en avoit de tant de sortes, sur-tout dans l'incommodité attachée à mes maux, qu'un tel projet n'est excusable que par le sentiment qui l'avoit inspiré D'ailleurs, la maniere de vivre qu'il auroit fallu prendre, choque trop directement tous mes goûts, toutes mes habitudes, je n'y aurois pas pu résister seulement trois mois. Enfin nous aurions eu beau nous rapprocher d'habitation, la distance restant toujours la même entre les états, cette intimité délicieuse qui

fait le plus grand charme d'une étroite ſociété, eût toujours manqué à la nôtre ; je n'aurois été ni l'ami, ni le domeſtique de Monſieur le Maréchal de Luxembourg ; j'aurois été ſon hôte ; en me ſentant hors de chez moi, j'aurois ſoupiré ſouvent après mon ancien aſyle, & il vaut cent fois mieux être éloigné des perſonnes qu'on aime, & deſirer d'être auprès d'elles, que de s'expoſer à faire un ſouhait oppoſé. Quelques degrés plus rapprochés euſſent peut-être fait révolution dans ma vie. J'ai cent fois ſuppoſé dans mes rêves Monſieur de Luxembourg point Duc, point Maréchal de France, mais bon Gentilhomme de campagne, habitant quelque vieux château, & J. J. Rouſſeau point Auteur, point faiſeur de livres, mais ayant un eſprit médiocre & un peu d'acquis, ſe préſentant au Seigneur châtelain & à la Dame, leur agréant, trouvant auprès d'eux le bonheur de ſa vie, & contribuant au leur ; ſi pour rendre le rêve plus agréable, vous me permettiez de pouſſer d'un coup d'épaule le château de Malesherbes à demi-lieue de-là, il me ſemble, Monſieur, qu'en

rêvant de cette maniere je n'aurois de long-tems envie de m'éveiller.

Mais c'en eſt fait ; il ne me reſte plus qu'à terminer le long rêve ; car les autres ſont déſormais tous hors de ſaiſon ; & c'eſt beaucoup, ſi je puis me promettre encore quelques-unes des heures délicieuſes que j'ai paſſées au château de Montmorenci. Quoi qu'il en ſoit me voilà tel que je me ſens affecté, jugez-moi ſur tout ce fatras ſi j'en vaux la peine, car je n'y ſaurois mettre plus d'ordre, & je n'ai pas le courage de recommencer ; ſi ce tableau trop véridique m'ôte votre bienveillance, j'aurai ceſſé d'uſurper ce qui ne m'appartenoit pas ; mais ſi je la conſerve, elle m'en deviendra plus chere, comme étant plus à moi.





LETTRE
DE
J. J. ROUSSEAU
A M. PHILOPOLIS.

VOUS voulez, Monſieur, que je vous réponde, puiſque vous me faites des queſtions. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ouvrage dédié à mes Concitoyens ; je dois en le défendant juſtifier l'honneur qu'ils m'ont fait de l'accepter. Je laiſſe à part dans votre lettre ce qui me regarde en bien & en mal, parce que l'un compenſe l'autre à-peu-près, que j'y prends peu d'intérêt, le Public encore moins, & que tout cela ne fait rien à la recherche de la vérité. Je commence donc par le raiſonnement que vous me propoſez, comme eſſentiel à la queſtion que j'ai tâché de réſoudre.

L'état de ſociété, me dites-vous, réſulte immédiatement des facultés de

l'homme & par conséquent de sa nature. Vouloir que l'homme ne devînt point sociable, ce seroit donc vouloir qu'il ne fût point homme, & c'est attaquer l'ouvrage de Dieu que de s'élever contre la société humaine. Permettez-moi, Monsieur, de vous proposer à mon tour une difficulté avant de résoudre la vôtre. Je vous épargnerois ce détour, si je connoissois un chemin plus sûr pour aller au but.

Supposons que quelques Savans trouvassent un jour le secret d'accélérer la vieillesse, & l'art d'engager les hommes à faire usage de cette rare découverte. Persuasion qui ne seroit peut-être pas si difficile à produire qu'elle paroît au premier aspect; car la raison, ce grand véhicule de toutes nos sottises, n'auroit garde de nous manquer à celle-ci. Les Philosophes sur-tout & les gens sensés, pour secouer le joug des passions & goûter le précieux repos de l'ame, gagneroient à grands pas l'âge de Nestor, & renonceroient volontiers aux desirs qu'on peut satisfaire, afin de se garantir de ceux qu'il faut étouffer. Il n'y auroit que quelques étourdis, qui rougissant même de

leur foibleſſe, voudroient follement reſter jeunes & heureux, au lieu de vieillir pour être ſages.

Suppoſons qu'un eſprit ſingulier, bizarre, & pour tout dire, un homme à paradoxes, s'aviſât alors de reprocher aux autres l'abſurdité de leurs maximes, de leur prouver qu'ils courent à la mort en cherchant la tranquillité, qu'ils ne font que radoter à force d'être raiſonnables; & que s'il faut qu'ils ſoient vieux un jour, ils devroient tâcher au moins de l'être le plus tard qu'il ſeroit poſſible.

Il ne faut pas demander ſi nos ſophiſtes craignant le décri de leur Arcane, ſe hâteroient d'interrompre ce diſcoureur importun. « Sages vieil-
» lards, diroient-ils à leurs ſectateurs,
» remerciez le Ciel des graces qu'il
» vous accorde, & félicitez-vous ſans
» ceſſe d'avoir ſi bien ſuivi ſes volon-
» tés. Vous êtes décrépits, il eſt vrai,
» languiſſans, cacochymes; tel eſt le
» ſort inévitable de l'homme, mais vo-
» tre entendement eſt ſain; vous êtes
» perclus de tous les membres, mais
» votre tête en eſt plus libre; vous ne
» ſauriez agir, mais vous parlez comme

» des oracles ; & ſi vos douleurs aug-
» mentent de jour en jour, votre Phi-
» loſophie augmente avec elles. Plai-
» gnez cette jeuneſſe impétueuſe que
» ſa brutale ſanté prive des biens at-
» tachés à votre foibleſſe. Heureuſes
» infirmités qui raſſemblent autour de
» vous tant d'habiles Pharmaciens four-
» nis de plus de drogues que vous
» n'avez de maux, tant de ſavans Mé-
» decins qui connoiſſent à fond votre
» pouls, qui ſavent en grec les noms
» de tous vos rhumatiſmes, tant de
» zélés conſolateurs & d'héritiers fi-
» deles qui vous conduiſent agréable-
» ment à votre derniere heure. Que
» de ſecours perdus pour vous ſi vous
» n'aviez ſu vous donner les maux
» qui les ont rendus néceſſaires ! »

Ne pouvons-nous pas imaginer qu'a-poſtrophant enſuite notre imprudent avertiſſeur, ils lui parleroient à-peu-près ainſi :

« Ceſſez, déclamateur téméraire,
» de tenir ces diſcours impies. Oſez-
» vous blâmer ainſi la volonté de ce-
» lui qui a fait le genre-humain ? L'é-
» tat de vieilleſſe ne découle-t-il pas
» de la conſtitution de l'homme ? N'eſt-

» il pas naturel à l'homme de vieillir?
» Que faites-vous donc dans vos dif-
» cours féditieux que d'attaquer une
» loi de la nature & par conféquent
» la volonté de fon Créateur? Puif-
» que l'homme vieillit, Dieu veut
» qu'il vieilliffe. Les faits font-ils au-
» tre chofe que l'expreffion de fa vo-
» lonté? Apprenez que l'homme jeune
» n'eft point celui que Dieu a voulu
» faire, & que pour s'empreffer d'o-
» béir à fes ordres il faut fe hâter de
» vieillir ».

Tout cela fuppofé, je vous demande, Monfieur, fi l'homme aux paradoxes doit fe taire ou répondre, & dans ce dernier cas, de vouloir bien m'indiquer ce qu'il doit dire, je tâcherai de réfoudre alors votre objection.

Puifque vous prétendez m'attaquer par mon propre fyftême, n'oubliez pas, je vous prie, que felon moi la fociété eft naturelle à l'efpece humaine comme la décrépitude à l'individu, & qu'il faut des Arts, des Loix, des Gouvernemens aux Peuples comme il faut des béquilles aux vieillards. Toute la différence eft que l'état de vieilleffe découle de la feule nature de l'homme,

& que celui de ſociété découle de la nature du genre-humain; non pas immédiatement comme vous le dites, mais ſeulement comme je l'ai prouvé, à l'aide de certaines circonſtances extérieures qui pouvoient être ou n'être pas, ou du moins arriver plutôt ou plus tard, & par conſéquent accélérer ou ralentir le progrès. Pluſieurs même de ces circonſtances dépendent de la volonté des hommes; j'ai été obligé, pour établir une parité parfaite, de ſuppoſer dans l'individu le pouvoir d'accélérer ſa vieilleſſe comme l'eſpece a celui de retarder la ſienne. L'état de ſociété ayant donc un terme extrême auquel les hommes ſont les maîtres d'arriver plutôt ou plus tard, il n'eſt pas inutile de leur montrer le danger d'aller ſi vîte & les miſeres d'une condition qu'ils prennent pour la perfection de l'eſpece.

A l'énumération des maux dont les hommes ſont accablés & que je ſoutiens être leur propre ouvrage, vous m'aſſurez, Leibnitz & vous, que tout eſt bien, & qu'ainſi la providence eſt juſtifiée. J'étois éloigné de croire qu'elle eût beſoin pour ſa juſtification du ſe-

cours de la Philoſophie Leibnitzienne; ni d'aucune autre. Penſez-vous ſérieuſement, vous-même, qu'un ſyſtéme de Philoſophie, quel qu'il ſoit, puiſſe être plus irrépréhenſible que l'univers, & que pour diſculper la providence, les argumens d'un Philoſophe ſoient plus convaincans que les ouvrages de Dieu? Au reſte, nier que le mal exiſte, eſt un moyen fort commode d'excuſer l'auteur du mal. Les Stoïciens ſe ſont autrefois rendus ridicules à meilleur marché.

Selon Leibnitz & Pope, tout ce qui eſt, eſt bien. S'il y a des ſociétés, c'eſt que le bien général veut qu'il y en ait; s'il n'y en a point, le bien général veut qu'il n'y en ait pas; & ſi quelqu'un perſuadoit aux hommes de retourner vivre dans les forêts, il ſeroit bon qu'ils y retournaſſent vivre. On ne doit pas appliquer à la nature des choſes une idée de bien ou de mal qu'on ne tire que de leurs rapports, car elles peuvent être bonnes relativement au tout, quoique mauvaiſes en elles-mêmes. Ce qui concourt au bien général peut être un mal particulier, dont il eſt permis de ſe délivrer

quand il eſt poſſible. Car ſi ce mal, tandis qu'on le ſupporte, eſt utile au tout, le bien contraire qu'on s'efforce de lui ſubſtituer ne lui ſera pas moins utile ſitôt qu'il aura lieu. Par la même raiſon que tout eſt bien comme il eſt, ſi quelqu'un s'efforce de changer l'état des choſes, il eſt bon qu'il s'efforce de les changer; & s'il eſt bien ou mal qu'il réuſſiſſe, c'eſt ce qu'on peut apprendre de l'événement ſeul & non de la raiſon. Rien n'empêche en cela que le mal particulier ne ſoit un mal réel pour celui qui le ſouffre. Il étoit bon pour le tout que nous fuſſions civiliſés puiſque nous le ſommes; mais il eût certainement été mieux pour nous de ne pas l'être. Leibnitz n'eût jamais rien tiré de ſon ſyſtême qui pût combattre cette propoſition; & il eſt clair que l'optimiſme bien entendu, ne fait rien ni pour ni contre moi.

Auſſi n'eſt-ce ni à Leibnitz ni à Pope que j'ai à répondre, mais à vous ſeul qui, ſans diſtinguer le mal univerſel qu'ils nient, du mal particulier qu'ils ne nient pas, prétendez que c'eſt aſſez qu'une choſe exiſte pour qu'il ne ſoit

pas permis de desirer qu'elle existât autrement. Mais, Monsieur, si tout est bien comme il est, tout étoit bien comme il étoit avant qu'il y eût des Gouvernemens & des Loix; il fut donc au moins superflu de les établir, & Jean-Jacques alors, avec votre systême, eût eu beau jeu contre Philopolis. Si tout est bien comme il est, de la maniere que vous l'entendez, à quoi bon corriger nos vices, guérir nos maux, redresser nos erreurs? Que servent nos Chaires, nos Tribunaux, nos Académies? Pourquoi faire appeller un Médecin quand vous avez la fievre? Que savez-vous si le bien du plus grand tout que vous ne connoissez pas, n'exige point que vous ayez le transport, & si la santé des habitans de Saturne ou de Sirius ne souffriroient point du rétablissement de la vôtre? Laissez aller tout comme il pourra, afin que tout aille toujours bien. Si tout est le mieux qu'il peut être, vous devez blâmer toute action quelconque; car toute action produit nécessairement quelque changement dans l'état où sont les choses, au moment qu'elle se fait;

on

on ne peut donc toucher à rien ſans mal faire, & le quiétiſme le plus parfait eſt la ſeule vertu qui reſte à l'homme. Enfin ſi tout eſt bien comme il eſt, il eſt bon qu'il y ait des Lapons, des Eſquimaux, des Algonquins, des Chicacas, des Caraïbes, qui ſe paſſent de notre police, des Hottentots qui s'en moquent, & un Genevois qui les approuve, Leibnitz lui-même conviendroit de ceci.

L'homme, dites-vous, eſt tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Mais les hommes diffèrent tellement ſelon les tems & les lieux, qu'avec une pareille logique, on ſeroit ſujet à tirer du particulier à l'univerſel des conſéquences fort contradictoires & fort peu concluantes. Il ne faut qu'une erreur de Géographie pour bouleverſer toute cette prétendue doctrine qui déduit ce qui doit être de ce qu'on voit. C'eſt à faire aux Caſtors, dira l'Indien, de s'enfouir dans des tanieres, l'homme doit dormir à l'air dans un hamac ſuſpendu à des arbres. Non, non, dira le Tartare, l'homme eſt fait pour coucher dans un chariot. Pauvres gens,

s'écrieront nos Philopolis d'un air de pitié, ne voyez-vous pas que l'homme eſt fait pour bâtir des villes! Quand il eſt queſtion de raiſonner ſur la nature humaine, le vrai Philoſophe, n'eſt ni Indien, ni Tartare, ni de Geneve, ni de Paris, mais il eſt homme.

Que le ſinge ſoit une bête, je le crois, & j'en ai dit la raiſon; que l'Orang-Outang en ſoit une auſſi, voilà ce que vous avez la bonté de m'apprendre, & j'avoue qu'après les faits que j'ai cités, la preuve de celui-là me ſembloit difficile. Vous philoſophez trop bien pour prononcer là-deſſus auſſi légerement que nos voyageurs, qui s'expoſent quelquefois ſans beaucoup de façons, à mettre leurs ſemblables au rang des bêtes. Vous obligerez donc ſûrement le Public, & vous inſtruirez même les Naturaliſtes en nous apprenant les moyens que vous avez employés pour décider cette queſtion.

Dans mon Epître dédicatoire, j'ai félicité ma Patrie d'avoir un des meilleurs Gouvernemens qui puſſent exiſter. J'ai trouvé dans le Diſcours qu'il

devoit y avoir très-peu de bons Gouvernemens : je ne vois pas où eſt la contradiction que vous remarquez en cela. Mais comment ſavez-vous, Monſieur, que j'irois vivre dans les bois ſi ma ſanté me le permettoit, plutôt que parmi mes Concitoyens pour leſquels vous connoiſſez ma tendreſſe ? Loin de rien dire de ſemblable dans mon Ouvrage, vous y avez dû voir des raiſons très - fortes de ne point choiſir ce genre de vie. Je ſens trop en mon particulier combien peu je puis me paſſer de vivre avec des hommes auſſi corrompus que moi, & le ſage même, s'il en eſt, n'ira pas aujourd'hui chercher le bonheur au fond d'un déſert. Il faut fixer, quand on le peut, ſon ſéjour dans ſa Patrie pour l'aimer & la ſervir. Heureux celui qui, privé de cet avantage, peut au moins vivre au ſein de l'amitié dans la Patrie commune du genre-humain, dans cet aſyle immenſe ouvert à tous les hommes, où ſe plaiſent également l'auſtere ſageſſe & la jeuneſſe folâtre ; où regnent l'humanité, l'hoſpitalité, la douceur, & tous les charmes d'une ſociété facile ; où le pauvre trouve en-

core des amis, la vertu des exemples qui l'animent, & la raiſon des guides qui l'éclairent. C'eſt ſur ce grand théâtre de la fortune, du vice, & quelquefois des vertus, qu'on peut obſerver avec fruit le ſpectacle de la vie; mais c'eſt dans ſon pays que chacun devroit en paix achever la ſienne.

Il me ſemble, Monſieur, que vous me cenſurez bien gravement, ſur une réflexion qui me paroît très-juſte, & qui, juſte ou non, n'a point dans mon écrit le ſens qu'il vous plaît de lui donner par l'addition d'une ſeule lettre. *Si la nature nous a deſtinés à être ſaints*, me faites-vous dire, *j'oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal depravé.* Je vous avoue que ſi j'avois ainſi confondu la ſanté avec la ſainteté, & que la propoſition fût vraie, je me croirois très-propre à devenir un grand ſaint moi-même dans l'autre monde, ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci.

Je finis, Monſieur, en répondant à vos trois dernieres queſtions. Je n'abuſerai pas du tems que vous me don-

nez pour y réfléchir ; c'eſt un ſoin que j'avois pris d'avance.

Un homme ou tout autre Etre ſenſible qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la pitié, & ſeroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit? Je réponds que non.

Pourquoi la populace, à qui M. Rouſſeau accorde une ſi grande doſe de pitié, ſe repaît-elle avec tant d'avidité du ſpectacle d'un malheureux expirant ſur la roue? Par la même raiſon que vous allez pleurer au théâtre, & voir Seide égorger ſon pere, ou Thyeſte boire le ſang de ſon fils. La pitié eſt un ſentiment ſi délicieux qu'il n'eſt pas étonnant qu'on cherche à l'éprouver. D'ailleurs, chacun a une curioſité ſecrete d'étudier les mouvemens de la nature aux approches de ce moment redoutable que nul ne peut éviter. Ajoutez à cela le plaiſir d'être pendant deux mois l'orateur du quartier, & de raconter pathétiquement aux voiſins la belle mort du dernier roué.

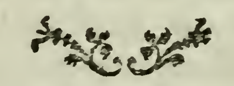
L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits, a-t-elle ces petits pour objet, ou la mere? D'abord la mere pour ſon beſoin, puis

les petits par habitude. Je l'avois dit dans le Diſcours. *Si par haſard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en ſeroit que plus aſſuré.* Je le croirois ainſi. Cependant cette maxime demande moins à être étendue que reſſerrée ; car, dès que les pouſſins ſont éclos, on ne voit pas que la poule ait aucun beſoin d'eux, & ſa tendreſſe maternelle ne le cede pourtant à nulle autre.

Voilà, Monſieur, mes réponſes. Remarquez au reſte que, dans cette affaire comme dans celle du premier Diſcours, je ſuis toujours le monſtre qui ſoutient que l'homme eſt naturellement bon, & que mes adverſaires ſont toujours les honnêtes gens qui, à l'édification publique, s'efforcent de prouver que la nature n'a fait que des ſcélérats.

Je ſuis, autant qu'on peut l'être, de quelqu'un qu'on ne connoît point.

Monſieur, &c.





LETTRE

A M***. (*a*)

LE voilà, Monsieur ce misérable radotage que mon amour-propre humilié vous a fait si long-tems attendre, faute de sentir qu'un amour-propre beaucoup plus noble devoit m'apprendre à surmonter celui-là. Qu'importe que mon verbiage vous paroisse misérable, pourvu que je sois content du sentiment qui me l'a dicté. Sitôt que mon meilleur état m'a rendu quelques forces; j'en ai profité pour le relire & vous l'envoyer. Si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout, je vous prie après cela de vouloir bien me le renvoyer, sans me rien dire de ce que vous en aurez pensé, & que je comprends de reste. Je vous salue, Monsieur, & vous embrasse de tout mon cœur.

A Monquin le 25 Mars 1769.

(*a*) Cette Lettre sert d'envoi à celle qui suit.



A Bourgoin le 15 Janvier 1769.

JE ſens, Monſieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre derniere lettre : mais c'eſt un devoir enfin que vous m'impoſez & que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les diſtractions de l'état où je ſuis.

Mon deſſein, en vous diſant ici mon opinion ſur les principaux points de votre lettre, eſt de vous la dire avec ſimplicité & ſans chercher à vous la faire adopter. Cela ſeroit contre mes principes & même contre mon goût, Car je ſuis juſte, & comme je n'aime point qu'on cherche à me ſubjuguer, je ne cherche non plus à ſubjuguer perſonne. Je ſais que la raiſon commune eſt très-bornée ; qu'auſſi-tôt qu'on ſort de ſes étroites limites, chacun a la ſienne qui n'eſt propre qu'à lui; que les opinions ſe propagent par les opinions non par la raiſon, & que quiconque céde au raiſonnement d'un autre, choſe déjà très-

tare, céde par préjugé, par autorité, par affection, par pareſſe ; rarement, jamais peut être, par ſon propre jugement.

Vous me marquez, Monſieur, que le réſultat de vos recherches ſur l'Auteur des choſes eſt un état de doute. Je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeuneſſe par ſentiment, dans mon âge mûr par raiſon; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus ſur la trace de mes raiſonnemens, tandis que ma judiciaire affoiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont réſulté me reſtent dans toute leur force; & ſans que j'aye la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance & en conſcience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs diſcuſſions toute l'attention & la bonne foi dont j'étois capable. Si je me ſuis trompé, ce n'eſt pas ma faute, c'eſt celle de la nature qui n'a pas donné à ma tête une plus grande meſure d'in-

telligence & de raiſon. Je n'ai rien de plus aujourd'hui, j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerois-je donc à délibérer? Le moment preſſe; le départ approche. Je n'aurois jamais le tems ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la conſiſtance & la fermeté d'un homme, non les doutes décourageans & timides d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeller de mes anciennes idées, à ce que j'apperçois de la marche des vôtres, je vois que n'ayant pas ſuivi dans nos recherces la même route, il eſt peu étonnant que nous ne ſoyons pas arrivés à la même concluſion. Balançant les preuves de l'exiſtence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés aſſez préponderant pour vous décider, & vous êtes reſté dans le doute : ce n'eſt pas comme cela que je fis. J'examinai tous les ſyſtêmes ſur la formation de l'univers que j'avois pu connoître. Je méditai ſur ceux que je pouvois imaginer. Je les comparai tous de mon mieux : & je me déci-

dai, non pour celui qui ne m'offroit point de difficultés, car ils m'en offroient tous, mais pour celui qui me paroissoit en avoir le moins. Je me dis que ces difficultés étoient dans la nature de la chose, que la contemplation de l'infini passeroit toujours les bornes de mon entendement; que ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le systême de la nature, tout ce que je pouvois faire étoit de le considérer par les côtés que je pouvois saisir; qu'il falloit savoir ignorer en paix tout le reste; & j'avoue que dans ces recherches je pensai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée, pour les difficultés qui l'accompagnent & qu'on ne sauroit lever. J'avois alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurois défié tout philosophe de proposer aucun autre systême intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes, plus invincibles, que celles qu'il pouvoit m'opposer sur le mien, & alors il falloit me résoudre à rester sans rien croire,

comme vous faites, ce qui ne dépendoit pas de moi, ou mal raisonner, ou croire comme j'ai fait.

Une idée qui me vint il y a trente ans, a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable. Supposons, me disois-je, le genre-humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'ame soit entrée dans aucun esprit humain. Supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systémes pour expliquer la formation & la marche de l'univers par le seul jeu de la matiere & du mouvement nécessaire, mot auquel du reste je n'ai jamais rien conçu. Dans cet état, Monsieur, excusez ma franchise, je supposois encore ce que j'ai toujours vu, & ce que je sentois devoir être; qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systêmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchoient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, & comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux argu-

mens. Terminons enfin ces ſuppoſitions par celle d'un Platon, d'un Clarcke, qui, ſe levant tout d'un coup au milieu d'eux, leur eût dit : mes amis, ſi vous euſſiez commencé l'analyſe de cet univers par celle de vous mêmes, vous euſſiez trouvé dans la nature de votre être la clef de la conſtitution de ce même univers, que vous cherchez en vain ſans cela. Qu'enſuite leur expliquant la diſtinction des deux ſubſtances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matiere, que quoi qu'en diſe Locke, la ſuppoſition de la matiere penſante eſt une véritable abſurdité. Qu'il leur eût fait voir quelle eſt la nature de l'être vraiment actif & penſant ; & que de l'établiſſement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuſes, mais ſûres de l'Etre ſuprême : qui peut douter que frappés de l'éclat, de la ſimplicité, de la vérité, de la beauté de cette raviſſante idée, les mortels juſqu'alors aveugles, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui euſſent offert par acclamation leurs premiers hommages, & que les penſeurs ſur-tout & les philoſophes n'euſſent

rougi d'avoir contemplé ſi long-tems les dehors de cette machine immenſe, ſans trouver, ſans ſoupçonner même la clef de ſa conſtitution, & toujours groſſierement bornés par leurs ſens, de n'avoir jamais ſu voir que matiere où tout leur montroit qu'une autre ſubſtance donnoit la vie à l'univers & l'intelligence à l'homme. C'eſt alors, Monſieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philoſophie, que les jeunes gens & les ſages ſe fuſſent trouvés d'accord, qu'une doctrine ſi belle, ſi ſublime, ſi douce, & ſi conſolante pour tout homme juſte, eût réellement excité tous les hommes à la vertu, & que ce beau mot d'*humanité* rebattu maintenant juſqu'à la fadeur, juſqu'au ridicule, par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc ſuffi d'une ſimple tranſpoſition de tems pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philoſophique, avec cette différence que celle d'aujourd'hui malgré ſon clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien eſtimable, ni des philoſophes bien vertueux.

Vous objectez, Monſieur, que ſi Dieu eût voulu obliger les hommes à le connoître, il eût mis ſon exiſtence en évidence à tous les yeux. C'eſt à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme néceſſaire au ſalut de répondre à cette objection; & ils y répondent par la révélation. Quant à moi qui crois en Dieu ſans croire cette foi néceſſaire, je ne vois pas pourquoi Dieu ſe feroit obligé de nous la donner. Je penſe que chacun ſera jugé, non ſur ce qu'il a cru, mais ſur ce qu'il a fait, & je ne crois point qu'un ſyſtême de doctrine ſoit néceſſaire aux œuvres, parce que la conſcience en tient lieu.

Je crois bien, il eſt vrai, qu'il faut être de bonne foi dans ſa croyance, & ne pas s'en faire un ſyſtême favorable à nos paſſions. Comme nous ne ſommes pas tout intelligence, nous ne ſaurions philoſopher avec tant de déſintéreſſement que notre volonté n'influe un peu ſur nos opinions; l'on peut ſouvent juger des ſecretes inclinations d'un homme par ſes ſentimens purement ſpéculatifs; & cela poſé, je penſe qu'il ſe pourroit bien que celui qui

n'a pas voulu croire fût puni pour n'avoir pas cru.

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes & par ses œuvres & dans leurs cœurs, & s'il y en a qui ne le connoissent pas, c'est selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connoître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage & sans culture qui n'a fait encore aucun usage de sa raison, qui, gouverné seulement par ses appétits n'a pas besoin d'autre guide, & qui ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvemens toujours droits. Cet homme ne connoît pas Dieu, mais il ne l'offense pas. Dans l'autre cas au contraire est le philosophe, qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de rafiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple & primitive, & pour vouloir toujours savoir plus & mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à la fois raisonnable & modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses li-

mites & s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de ſon ame & celle de l'Auteur de ſon être, ſans pouvoir paſſer au-delà pour rendre ces notions claires, & contempler d'auſſi près l'une & l'autre que s'il étoit lui-même un pur eſprit. Alors ſaiſi de reſpect il s'arrête & ne touche point au voile, content de ſavoir que l'Etre immenſe eſt deſſous. Voilà juſqu'où la philoſophie eſt utile à la pratique. Le reſte n'eſt plus qu'une ſpéculation oiſeuſe pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raiſonneur modéré s'abſtient, & dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme qui n'eſt ni une brute ni un prodige eſt l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, & qui compoſe les dix-neuf vingtiemes du genre-humain. C'eſt à cette claſſe nombreuſe de chanter le Pſeaume *Cœli enarrant*, & c'eſt elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connoiſſent & adorent Dieu, & quoique chacun l'habille à ſa mode, ſous tous ces vêtemens divers, on trouve pourtant toujours Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de

doctrine, & dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendant: ce n'est pas de quoi je le blâme; mais qu'il parte de-là pour se mettre à la place du genre-humain, & dire que Dieu s'est caché aux hommes, parce que lui petit nombre ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode, & le jeu de l'intrigue étende la secte philosophique & persuade un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu: mais cette mode passagere ne peut durer, & comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme. Enfin, quand forçant la nature des choses, la divinité augmenteroit pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on n'augmentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne, & quand on veut penser en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monsieur, ne vous paroît gueres philosophique, ni à moi non plus; mais toujours de bonne foi

avec moi-même, je ſens ſe joindre à mes raiſonnemens, quoique ſimples, le poids de l'aſſentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie; je ne ſaurois penſer comme vous ſur ce point, & je trouve au contraire dans ce jugement interne une ſauve-garde naturelle contre les ſophiſmes de ma raiſon. Je crains même qu'en cette occaſion vous ne confondiez les penchans ſecrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus ſecret, plus interne encore, qui réclame & murmure contre ces déciſions intéreſſées, & nous ramene en dépit de nous ſur la route de la vérité. Ce ſentiment intérieur eſt celui de la nature elle-même; c'eſt une appel de ſa part contre les ſophiſmes de la raiſon, & ce qui le prouve eſt qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté céde avec le plus de complaiſance aux jugemens qu'il s'obſtine à rejetter. Loin de croire que qui juge d'après lui ſoit ſujet à ſe tromper, je crois que jamais il ne nous trompe, & qu'il eſt la lumiere de notre foible entendement, lorſque nous voulons al-

ler plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philoſophie elle-même avec toute ſa fierté, n'eſt-elle pas forcée de recourir à ce jugement interne qu'elle affecte de mépriſer. N'étoit-ce pas lui ſeul qui faiſoit marcher Diogene pour toute réponſe devant Zénon qui nioit le mouvement? N'étoit-ce pas par lui que toute l'antiquité philoſophique répondoit aux pyrrhoniens. N'allons pas ſi loin : tandis que toute la philoſophie moderne rejette les eſprits, tout d'un coup l'Evêque Berkley s'éleve & ſoutient qu'il n'y a point de corps. Comment eſt-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien? Otez le ſentiment intérieur, & je défie tous les philoſophes modernes enſemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme qui me paroiſſez ſi bien né; de la bonne foi, je vous en conjure, & permettez que je vous cite ici un auteur qui ne vous ſera pas ſuſpect, celui des penſées philoſophiques. Qu'un homme vienne vous dire que projettant au haſard une multitude de

caracteres d'imprimerie, il a vu l'Enéïde toute arrangée résulter de ce jet: convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille, vous lui répondrez froidement; Monsieur, cela n'est pas impossible; mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi?

Eh! qui ne sait que sans le sentiment interne, il ne resteroit bientôt plus de traces de vérité sur la terre, que nous serions tous successivement le jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendroient auroient plus de génie, d'adresse & d'esprit, & qu'enfin réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire ni que penser.

Mais les objections..... sans doute il y en a d'insolubles pour nous & beaucoup, je le sais. Mais encore un coup donnez moi un systême où il n'y en ait pas, ou dites moi comment je dois me déterminer. Bien plus; par la nature de mon systême, pourvu que mes preuves directes soient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter; vu l'impossibilité où je suis, moi être

mixte, de raiſonner exactement ſur les eſprits purs & d'en obſerver ſuffiſamment la nature. Mais vous matérialiſte, qui me parlez d'une ſubſtance unique, palpable & ſoumiſe par ſa nature à l'inſpection des ſens, vous êtes obligé non ſeulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de réſoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement ſatisfaiſante, parce que nous poſſédons vous & moi tous les inſtrumens néceſſaires à cette ſolution. Et par exemple, quand vous faites naître la penſée des combinaiſons de la matiere, vous devez me montrer ſenſiblement ces combinaiſons & leur réſultat par les ſeules loix de la phyſique & de la méchanique, puiſque vous n'en admettez point d'autres. Vous Epicurien, vous compoſez l'ame d'atomes ſubtils. Mais qu'appellez-vous *ſubtils*, je vous prie? vous ſavez que nous ne connoiſſons point de dimenſions abſolues, & que rien n'eſt petit ou grand que relativement à l'œil qui le regarde. Je prends par ſuppoſition, un microſcope ſuffiſant & je regarde un de vos atomes. Je vois un grand quartier de rocher crochu. De la danſe & de l'accrochement de pareils

quartiers j'attends de voir résulter la penſée. Vous Moderniſte, vous me montrez une molécule organique. Je prends mon microſcope, & je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre : j'attends de voir ſe mouler & s'entortiller de pareils dragons juſqu'à ce que je voye réſulter du tout un être non-ſeulement organiſé mais intelligent ; c'eſt-à dire un être non aggrégatif & qui ſoit rigoureuſement un, &c. Vous me marquiez, Monſieur, que le monde s'étoit fortuitement arrangé comme la République Romaine. Pour que la parité fût juſte, il faudroit que la République Romaine n'eût pas été compoſée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement & ſenſiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent ; je ne vous demande rien de plus.

Mais ſi tout eſt l'œuvre d'un Etre intelligent, puiſſant, bienfaiſant ; d'où vient le mal ſur la terre ? Je vous avoue que cette difficulté ſi terrible ne m'a jamais beaucoup frappé ; ſoit que je ne l'aye pas bien conçue, ſoit qu'en effet elle n'ait pas toute la ſolidité qu'elle paroît avoir. Nos philoſophes ſe ſont

élevés contre les entités métaphysiques, & je ne connois personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par *le mal*? qu'est-ce que *le mal* en lui-même ? où est *le mal*, relativement à la nature & à son auteur ? L'univers subsiste, l'ordre y regne & s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels & mûs; mais tout s'y renouvelle & rien n'y dégénere; parce que tel est l'ordre de son auteur, & cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela. Mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? Quand je meurs, n'est-ce pas un mal? Doucement: je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie. Il n'y avoit pour moi qu'un moyen de ne point mourir; c'étoit de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, & nous appellons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre, j'en conviens. Mais la douleur & le plaisir étoient les seuls moyens d'attacher un être sensible & périssable à sa propre conservation; & ces moyens sont

ſont ménagés avec une bonté digne de l'Etre ſuprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la ceſſation ſubite d'une douleur aiguë eſt un plaiſir vif & délicieux. M'oſeroit-on dire que la ceſſation du plaiſir le plus vif ſoit une douleur aiguë La douce jouiſſance de la vie eſt permanente; il ſuffit pour la goûter de ne pas ſouffrir. La douleur n'eſt qu'un avertiſſement, importun, mais néceſſaire, que ce bien qui nous eſt ſi cher eſt en péril. Quand je regardois de près à tout cela, je trouvai, je prouvai peut-être, que le ſentiment de la mort & celui de la douleur eſt preſque nul dans l'ordre de la nature. Ce ſont les hommes qui l'ont aiguiſé. Sans leurs rafinemens inſenſés, ſans leurs inſtitutions barbares, les maux phyſiques ne nous atteindroient, ne nous affecteroient gueres, & nous ne ſentirions point la mort.

Mais le mal moral! autre ouvrage de l'homme, auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre & en cela ſemblable à lui. Faudra-t il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes & des maux qu'ils leur attirent? Faudra-

t-il, en voyant un champ de bataille, lui reprocher d'avoir créé tant de jambes & de bras caſſés.

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puiſqu'il devoit abuſer de ſa liberté? Ah, Monſieur de ***, s'il exiſta jamais un mortel qui n'en ait pas abuſé, ce mortel ſeul honore plus l'humanité que tous les ſcélerats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu! donne-moi des vertus, & me place un jour auprès des Fénelons, des Catons, des Socrates. Que m'importera le reſte du genre humain? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monſieur, il s'agit ici de mon ſentiment; non de mes preuves, & vous ne le voyez que trop. Je me ſouviens d'avoir jadis rencontré ſur mon chemin cette queſtion de l'origine du mal & de l'avoir effleurée; mais vous n'avez point lu ces rabacheries, & moi je les ai oubliées: nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je ſais eſt que la facilité que je trouvois à les réſoudre, venoit de l'opinion que j'ai toujours eu de la co-exiſtence éternelle de deux principes, l'un actif, qui eſt Dieu; l'autre paſſif, qui eſt la matiere, que l'ê-

tre actif combine & modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoircréé & sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite : ils l'ont décidée absurde & contradictoire. Cela peut étre, mais elle ne m'a pas paru telle, & j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer sans peine & clairement à mon gré, tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent; entr'autres celle que vous m'avez proposée ici comme insoluble.

Au reste, j'ose croire que mon sentiment peu pondérant sur toute autre matiere, doit l'être un peu sur celle-ci; & quand vous connoîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être, en pensant à moi : quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas?

Vous attribuez à la difficulté de cette même question dont le fanatisme & la superstition ont abusé, les maux que les religions ont causés sur la terre. Cela peut être, & je vous avoue même que toutes les formules en matiere de foi ne me paroissent qu'autant de chaînes d'i-

niquité, de fausseté, d'hypocrisie & de tyrannie. Mais ne soyons jamais injustes, & pour aggraver le mal n'ôtons pas le bien. Arracher toute croyance en Dieu du cœur des hommes, c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur, peut-être elle est fausse; mais tant que c'est la mienne je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler.

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né. Sa probité, sa bienfaisance ne sont point l'ouvrage de ses principes, mais celui de son bon naturel. Il cede à ses penchans en pratiquant la justice, comme le méchant cede aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste pas seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus rendant heureux le peuple Romain, versant par-tout les graces & les bienfaits, pouvoit ne pas perdre un seul jour & n'être pas vertueux : il le fut certainement en renvoyant Bérénice. Brutus

faiſant mourir ſes enfans, pouvoit n'être que juſte. Mais Brutus étoit un tendre pere; pour faire ſon devoir il déchira ſes entrailles, & Brutus fut vertueux.

Vous voyez ici d'avance la queſtion remiſe à ſon point. Ce divin ſimulacre dont vous me parlez s'offre à moi ſous une image qui n'eſt pas ignoble, & je crois ſentir à l'impreſſion que cette image fait dans mon cœur la chaleur qu'elle eſt capable de produire. Mais ce ſimulacre enfin n'eſt encore qu'une de ces entités métaphyſiques dont vous ne voulez pas que les hommes ſe faſſent des Dieux. C'eſt un pur objet de contemplation. Juſqu'où portez-vous l'effet de cette contemplation ſublime? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je ſuis d'accord avec vous: mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Suppoſons votre cœur honnête en proie aux paſſions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puiſqu'enfin vous êtes homme. Cette image qui dans le calme s'y peint ſi raviſſante, n'y perdra-t-elle rien de ſes charmes & ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots? Eçartons la ſup-

poſition décourageante & terrible des périls qui peuvent tenter la vertu miſe au déſeſpoir. Suppoſons ſeulement qu'un cœur trop ſenſible brûle d'un amour involontaire pour la fille ou la femme de ſon ami, qu'il ſoit maître de jouir d'elle entre le Ciel qui n'en voit rien, & lui qui n'en veut rien dire à perſonne; que ſa figure charmante l'attire ornée de tous les attraits de la beauté & de la volupté; au moment ou ſes ſens enivrés ſont prêts à ſe livrer à leurs délices, cette image abſtraite de la vertu viendra-t-elle diſputer ſon cœur à l'objet réel qui le frappe? Lui paroîtra-t-elle en cet inſtant la plus belle? L'arrachera-t-elle des bras de celle qu'il aime pour ſe livrer à la vaine contemplation d'un fantôme qu'il ſait être ſans réalité? Finira-t-il comme Joſeph, & laiſſera-t-il ſon manteau? Non, Monſieur, il fermera les yeux & ſuccombera. Le croyant, direz-vous, ſuccombera de même. Oui, l'homme foible; celui, par exemple qui vous écrit: mais donnez-leur à tous deux le même degré de force, & voyez la différence du point d'appui.

Le moyen, Monſieur, de réſiſter à

des tentations violentes, quand on peut leur céder ſans crainte, en ſe diſant, à quoi bon réſiſter ? Pour être vertueux, le philoſophe a beſoin de l'être aux yeux des hommes; mais ſous les yeux de Dieu le juſte eſt bien fort. Il compte cette vie, & ſes biens & ſes maux & toute ſa gloriole pour ſi peu de choſe! il apperçoit tant au-delà! force invincible de la vertu, nul ne te connoît que celui qui ſent tout ſon être, & qui ſait qu'il n'eſt pas au pouvoir des hommes d'en diſpoſer. Liſez-vous quelquefois la République de Platon? Voyez dans le ſecond dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juſte accablé des outrages de la fortune & des injuſtices des hommes, diffamé, perſécuté, tourmenté, en proie à tout l'opprobre du crime, & méritant tous les prix de la vertu, voyant déjà ſa mort qui s'approche & ſûr que la haine des méchans n'épargnera pas ſa mémoire, quand ils ne pourront plus rien ſur ſa perſonne. Quel tableau décourageant, ſi rien pouvoit décourager la vertu! Socrate lui-même effrayé s'écrie, & croit devoir invoquer les Dieux avant de répondre;

mais ſans l'eſpoir d'une autre vie, il auroit mal répondu pour celle-ci. Toutefois, dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut être ſi Dieu eſt juſte, & par conſéquent s'il exiſte, l'idée ſeule de cette exiſtence ſeroit encore pour l'homme un encouragement à la vertu & une conſolation dans ſes miſères, dont manque celui qui ſe croyant iſolé dans cet univers, ne ſent au fond de ſon cœur aucun confident de ſes penſées. C'eſt toujours une douceur dans l'adverſité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée; c'eſt un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu: Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'uſe en ame forte & en homme juſte de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant qui ſe ſent partout ſous l'œil éternel aime à s'honorer à la face du Ciel d'avoir rempli ſes devoirs ſur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point diſputé ce ſimulacre que vous m'avez préſenté pour unique objet des vertus du ſage. Mais, mon cher Monſieur, revenez maintenant à vous, & voyez combien cet objet eſt inalliable, incompatible avec vos principes. Comment ne

ſentez-vous pas que cette même loi de la néceſſité qui ſeule régle, ſelon vous la marche du monde & tous les événemens, regle auſſi toutes les actions des hommes, toutes les penſées de leurs têtes, tous les ſentimens de leurs cœurs, que rien n'eſt libre, que tout eſt forcé, néceſſaire, inévitable, que tous les mouvemens de l'homme dirigés par la matiere aveugle ne dépendent de ſa volonté que parce que ſa volonté même dépend de la néceſſité: qu'il n'y a par conſéquent ni vertus ni vices, ni mérite ni démérite, ni moralité dans les actions humaines, & que ces mots d'honnête homme ou de ſcélérat doivent être pour vous totalement vuides de ſens. Ils ne le ſont pas toutefois, j'en ſuis très-ſûr. Votre honnête cœur, en dépit de vos argumens, réclame contre votre triſte philoſophie. Le ſentiment de la liberté, le charme de la vertu ſe font ſentir à vous malgré vous, & voilà comment de toute part cette forte & ſalutaire voix du ſentiment intérieur rappelle au ſein de la vérité & de la vertu tout homme que ſa raiſon malconduite égare. Béniſſez, Monſieur, cette ſainte & bienfaiſante voix qui vous

ramene aux devoirs de l'homme que la philoſophie à la mode finiroit par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos argumens que quand vous les ſentez d'accord avec le dictamen de votre conſcience ; & toutes les fois que vous y ſentirez de la contradiction, ſoyez ſûr que ce ſont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille pas ergoter avec vous ni ſuivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuſer un mot à dire ſur le parallele du ſage Hébreu & du ſage Grec. Comme admirateur de l'un & de l'autre, je ne puis gueres être ſuſpect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas. Je ſuis peu ſurpris que vous donniez au ſecond tout l'avantage. Vous n'avez pas aſſez fait connoiſſance avec l'autre, & vous n'avez pas pris aſſez de ſoin pour dégager ce qui eſt vraiment à lui, de ce qui lui eſt étranger, & qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, ſelon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jéſus fût né à Athenes & Socrate à Jéruſalem, que Platon & Xénophon euſſent écrit la vie du premier, Luc & Ma-

thieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage, & ce qui lui fait tort dans votre esprit, est précisément ce qui rend son élévation d'ame plus étonnante & plus admirable, savoir, sa naissance en Judée chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors, au lieu que Socrate, né chez le plus instruit & le plus aimable, trouva tous les secours dont il avoit besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les Sophistes comme Jésus contre les Prêtres, avec cette différence que Socrate imita souvent ses antagonistes, & que si sa belle & douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un Sophiste comme eux. Pour Jésus, le vol sublime que prit sa grande ame l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels, & depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infâme de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet étoit de relever son peuple, d'en faire de rechef un peuple libre & digne de l'être; car c'étoit par-là qu'il falloit commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse, ses efforts

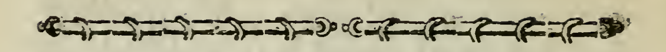
pour en réveiller l'enthousiasme & l'amour dans les cœurs montrerent son but, autant qu'il étoit possible, pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses vils & lâches compatriotes au lieu de l'écouter le prirent en haine, précisément à cause de son génie & de sa vertu qui leur reprochoient leur indignité. Enfin, ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, & que, ne pouvant faire par lui même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple incapable de toute vertu, fut la trop grande douceur de son propre caractere; douceur qui tient plus de l'Ange & du Dieu qu de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, & qui fait verser des torrens de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut, à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont défigurée. Heureusement ils ont respecté & transcrit fidelement ses discours qu'ils n'entendoient pas; ôtez quelques tours orientaux ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui ne soit digne de lui, & c'est-

là qu'on reconnoît l'homme divin, qui, de ſix piétres diſciples, a fait pourtant dans leur groſſier mais fier enthouſiaſme, des hommes éloquens & courageux.

Vous m'objectez qu'il a fait des miracles. Cette objection ſeroit terrible ſi elle étoit juſte. Mais vous ſavez, Monſieur, ou du moins vous pourriez ſavoir que, ſelon moi, loin que Jéſus ait fait des miracles, il a déclaré très-poſitivement qu'il n'en feroit point, & a marqué un très-grand mépris pour ceux qui en demandoient.

Que de choſes me reſteroient à dire! Mais cette Lettre énorme. Il faut finir. Voici la derniere fois que je reviendrai ſur ces matieres. J'ai voulu vous complaire, Monſieur, je ne m'en repens point; au contraire, je vous remercie de m'avoir fait reprendre un fil d'idées preſque effacées, mais dont les reſtes peuvent avoir pour moi leur uſage dans l'état où je ſuis.

Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous quelquefois d'un homme que vous auriez aimé, je m'en flatte, quand vous l'auriez mieux connu, & qui s'eſt occupé de vous dans des momens où l'on ne s'occupe gueres que de ſoi-même,



LETTRE

A M. D'OFFREVILLE,

A DOUAI.

Sur cette queſtion : *S'il y a une morale demontrée, ou s'il n'y en a point.*

Montmorency, 4 Octobre 1761.

LA queſtion que vous me propoſez, Monſieur, dans votre lettre du 15 Septembre, eſt importante & grave : c'eſt de ſa ſolution qu'il dépend de ſavoir s'il y a une morale démontrée ou s'il n'y en a point.

Votre adverſaire ſoutient que tout homme n'agit, quoi qu'il faſſe, que relativement à lui-même, & que juſqu'aux actes de vertu les plus ſublimes, juſqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à ſoi.

Vous, Monſieur, vous penſez qu'on doit faire le bien pour le bien même ſans aucun retour d'intérêt perſonnel, que les bonnes œuvres qu'on rapporte

à soi ne sont plus des actes de vertu mais d'amour-propre ; vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite, si nous ne les faisons que par vanité ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des miseres de la vie humaine, & en cela vous avez raison.

Mais sur le fond de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adversaire: car quand nous agissons, il faut que nous ayons un motif pour agir, & ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étois un autre. N'est-il pas vrai que si l'on vous disoit qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable? C'est la même chose en morale quand on croit agir sans nul intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'intérêt; car vous pourriez lui donner tel sens vous & votre adversaire que vous seriez d'accord sans vous entendre, & lui-même pourroit lui en donner un si grossier qu'alors ce seroit vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel & palpable

qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits sur sa reconnoissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, & même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable & jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achete de la réputation. Il en est à-peu-près de même, si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du spectacle de sa misere; tous les actes de cette espece qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions, & l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui

n'eſt relatif qu'à nous-mêmes, au bien de notre ame, à notre bien-être abſolu, & que pour cela j'appelle intérêt ſpirituel ou moral par oppoſition au premier. Intérêt qui, pour n'avoir pas des objets ſenſibles, matériels, n'en eſt pas moins vrai, pas moins grand, pas moins ſolide, & pour tout dire en un mot, le ſeul qui tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monſieur, l'intérêt que la vertu ſe propoſe & qu'elle doit ſe propoſer, ſans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonté morale des actions qu'elle inſpire.

Premierement, dans le ſyſtême de la religion, c'eſt-à-dire, des peines & des récompenſes de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'Auteur de notre être & au juge ſuprême de nos actions, eſt d'une importance qui l'emporte ſur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyans, & en même tems d'une pureté qui peut ennoblir les plus ſublimes devoirs. La loi de bien faire eſt tirée de la maiſon même, & le chrétien n'a beſoin que de logique pour avoir de la vertu.

Mais outre cet intérêt qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chofe, comme n'y tenant que par une expreffe volonté de Dieu, vous me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus néceffairement à la vertu par fa nature, & qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres queftions dont la difcuffion paffe les bornes d'une lettre, & dont par cette raifon je ne tenterai pas ici l'examen. Comme, fi nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral, fi cet amour peut être affez vif par lui-même pour primer fur toutes nos paffions, fi la confcience eft innée dans le cœur de l'homme, ou fi elle n'eft que l'ouvrage des préjugés & de l'éducation : car en ce dernier cas il eft clair que nul n'ayant en foi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui, qu'il n'y a par conféquent que des fots qui croyent à la vertu & des dupes qui la pratiquent ; telle eft la nouvelle philofophie.

Sans m'embarquer ici dans cette mé-

taphyſique qui nous meneroit trop loin, je me contenterai de vous propoſer un fait que vous pourrez mettre en queſtion avec votre adverſaire, & qui, bien diſcuté, vous inſtruira peut-être mieux de ſes vrais ſentimens que vous ne pourriez vous en inſtruire en reſtant dans la généralité de votre theſe.

En Angleterre quand un homme eſt accuſé criminellement, douze jurés, enfermés dans une chambre pour opiner ſur l'examen de la procédure s'il eſt coupable ou s'il ne l'eſt pas, ne ſortent plus de cette chambre & n'y reçoivent point à manger qu'ils ne ſoient tous d'accord, en ſorte que leur jugement eſt toujours unanime, & déciſif ſur le ſort de l'accuſé.

Dans une de ces délibérations les preuves paroiſſant convaincantes, onze des jurés le condamnerent ſans balancer; mais le douzieme s'obſtina tellement à l'abſoudre ſans vouloir alléguer d'autre raiſon, ſinon qu'il le croyoit innocent, que voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres pour ne pas s'expoſer au même ſort revinrent au ſien, & l'accuſé fut renvoyé abſous.

L'affaire finie, quelques-uns des jurés presserent en secret leur collégue de leur dire la raison de son obstination, & ils surent enfin que c'étoit lui-même qui avoit fait le coup dont l'autre étoit accusé ; & qu'il avoit eu moins d'horreur de la mort que de faire périr l'innocent, chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme, & ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes ses circonstances. Ce n'étoit point un homme juste, puisqu'il avoit commis un crime, & dans cette affaire l'enthousiasme de la vertu ne pouvoit point lui élever le cœur, & lui faire mépriser la vie. Il avoit l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'imputation du forfait ; il devoit craindre que son invincible obstination n'en fît soupçonner la véritable cause, & ne fût un commencement d'indice contre lui : la prudence & le soin de sa sûreté demandoient, ce semble, qu'il fît ce qu'il ne fit pas, & l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avoit cependant qu'un intérêt très-puissant

qui pût le déterminer ainſi dans le ſecret de ſon cœur, à toutes ſortes de riſque; quel étoit donc cet intérêt auquel il ſacrifioit ſa vie même?

S'inſcrire en faux contre le fait ſeroit prendre une mauvaiſe défaite; car on peut toujours l'établir par ſuppoſition, & chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que feroit en pareil cas pour l'intérêt de lui-même tout homme de bon ſens, qui ne ſeroit ni vertueux, ni ſcélérat.

Poſant ſucceſſivement les deux cas, l'un que le juré ait prononcé la condamnation de l'accuſé & l'ait fait périr pour ſe mettre en ſûreté, l'autre qu'il l'ait abſous, comme il fit, à ſes propres riſques, puis ſuivant dans les deux cas le reſte de la vie du juré & la probabilité du ſort qu'il ſe ſeroit préparé, preſſez votre homme de prononcer déciſivement ſur cette conduite, & d'expoſer nettement de part ou d'autre l'intérêt & les motifs du parti qu'il auroit choiſi; alors ſi votre diſpute n'eſt pas finie, vous connoîtrez du moins ſi vous vous entendez l'un l'autre, ou ſi vous ne vous entendez pas.

Que s'il diſtingue entre l'intérêt d'un

crime à commettre ou à ne pas commettre, & celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que dans l'hypothese la raison de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément, est du même genre que celle de faire entre le ciel & soi une bonne action onéreuse; car, outre que quelque bien que nous puissions faire, en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien; l'un & l'autre dérivent de la même source & ne peuvent être séparés.

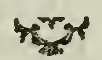
Sur-tout, Monsieur, songez qu'il ne faut point outrer les choses au-de-là de la vérité, ni confondre comme faisoient les Stoïciens, le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'ame une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. Il est sûr encore que les méchans sont tous misérables, quel que soit leur sort apparent; parce que le bonheur s'empoi-

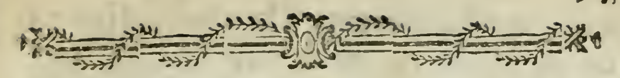
ſonne dans une ame corrompue comme le plaiſir des ſens dans un corps mal ſain. Mais il eſt faux que les bons ſoient tous heureux dès ce monde; & comme il ne ſuffit pas au corps d'être en ſanté pour avoir de quoi ſe nourrir, il ne ſuffit pas non plus à l'ame d'être ſaine pour obtenir tous les biens dont elle a beſoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puiſſent vivre contens, ce n'eſt pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle ſeule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne garantit pas des maux de cette vie & n'en procure pas les biens; c'eſt ce que ne fait pas non plus le vice avec toutes ſes ruſes; mais la vertu fait porter plus patiemment les uns & goûter plus délicieuſement les autres. Nous avons donc en tout état de cauſe un véritable intérêt à la cultiver, & nous faiſons bien de travailler pour cet intérêt, quoiqu'il y ait des cas où il ſeroit inſuffiſant par lui-même, ſans l'attente d'une vie à venir. Voilà mon ſentiment ſur la queſtion que vous m'avez propoſée.

En vous remerciant du bien que

vous pensez de moi, je vous conseille pourtant, Monsieur, de ne plus perdre votre tems à me défendre ou à me louer. Tout le bien ou le mal qu'on dit d'un homme qu'on ne connoît point ne signifie pas grand'chose. Si ceux qui m'accusent ont tort, c'est à ma conduite à me justifier; toute autre apologie est inutile ou superflue. J'aurois dû vous répondre plutôt; mais le triste état où je vis doit excuser ce retard. Dans le peu d'intervalle que mes maux me laissent, mes occupations ne sont pas de mon choix, & je vous avoue que quand elles en seroient, ce choix ne seroit pas d'écrire des lettres. Je ne réponds point à celles de complimens, & je ne répondrois pas non plus à la vôtre, si la question que vous m'y proposez ne me faisoit un devoir de vous en dire mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.





LETTRE

AU PRINCE LOUIS DE WIRTEMBERG.

Motiers, le 10 Novembre 1763.

SI j'avois le malheur d'être né Prince, d'être enchaîné par les convenances de mon état; que je fusse contraint d'avoir un train, une suite, des domestiques, c'est-à dire, des maîtres; & que pourtant j'eusse une ame assez élevée pour vouloir être homme malgré mon rang, pour vouloir remplir les grands devoirs de pere, de mari, de citoyen de la république humaine; je sentirois bientôt les difficultés de concilier tout cela, celle sur-tout d'élever mes enfans pour l'état où les plaça la nature, en dépit de celui qu'ils ont parmi leurs égaux.

Je commencerois donc par me dire; il ne faut pas vouloir des choses contradictoires; il ne faut pas vouloir être & n'être pas. La difficulté que je veux

vaincre eſt inhérente à la choſe; ſi l'état de la choſe ne peut changer, il faut que la difficulté reſte. Je dois ſentir que je n'obtiendrai pas tout ce que je veux : mais n'importe, ne nous décourageons point. De tout ce qui eſt bien, je ferai tout ce qui eſt poſſible, mon zele & ma vertu m'en répondent; une partie de la ſageſſe eſt de porter le joug de la néceſſité : quand le ſage fait le reſte il a tout fait. Voilà ce que je me dirois ſi j'étois Prince. Après cela, j'irois en avant ſans me rebuter, ſans rien craindre; & quel que fût mon ſuccès, ayant fait ainſi je ſerois content de moi. Je ne crois pas que j'euſſe tort de l'être.

Il faut, Monſieur le Duc, commencer par vous bien mettre dans l'eſprit, qu'il n'y a point d'œil paternel que celui d'un pere, ni d'œil maternel que celui d'une mere. Je voudrois employer vingt rames de papier à vous répéter ces deux lignes, tant je ſuis convaincu que tout en dépend.

Vous êtes Prince, rarement pourrez-vous être pere, vous aurez trop d'autres ſoins à remplir : il faudra donc que d'autres rempliſſent les vôtres. Madame

la Ducheſſe ſera dans le même cas à-peu-près.

De-là ſuit cette premiere regle. Faites en ſorte que votre enfant ſoit cher à quelqu'un.

Il convient que ce quelqu'un ſoit de ſon ſexe. L'âge eſt très-difficile à déterminer. Par d'importantes raiſons il la faudroit jeune. Mais une jeune perſonne a bien d'autres ſoins en tête que de veiller jour & nuit ſur un enfant. Ceci eſt un inconvénient inévitable & déterminant.

Ne la prenez donc pas jeune, ni belle, par conſéquent; car ce ſeroit encore pis. Jeune, c'eſt elle que vous aurez à craindre : belle, c'eſt tout ce qui l'approchera.

Il vaut mieux qu'elle ſoit veuve que fille. Mais ſi elle a des enfans, qu'aucun d'eux ne ſoit autour d'elle, & que tous dépendent de vous.

Point de femmes à grands ſentimens, encore moins de bel eſprit. Qu'elle ait aſſez d'eſprit pour vous bien entendre, non pour rafiner ſur vos inſtructions.

Il importe qu'elle ne ſoit pas trop facile à vivre, & il n'importe pas qu'elle ſoit libérale. Au contraire, il la faut

rangée, attentive à ſes intérêts. Il eſt impoſſible de ſoumettre un prodigue à la regle; on tient les avares par leur propre défaut.

Point d'étourdie ni d'évaporée; outre le mal de la choſe il y a encore celui de l'humeur, car toutes les folles en ont, & rien n'eſt plus à craindre que l'humeur; par la même raiſon les gens vifs, quoique plus aimables, me ſont ſuſpects, à cauſe de l'emportement. Comme nous ne trouverons pas une femme parfaite, il ne faut pas tout exiger : ici la douceur eſt de précepte, mais pourvu que la raiſon la donne, elle peut n'être pas dans le tempérament. Je l'aime auſſi mieux égale & froide qu'accueillante & capricieuſe. En toutes choſes préférez un caractere ſûr à un caractere brillant. Cette derniere qualité eſt même un inconvénient pour notre objet; une perſonne faite pour être au-deſſus des autres peut être gâtée par le mérite de ceux qui l'élevent. Elle en exige enſuite autant de tout le monde, & cela la rend injuſte avec ſes inférieurs.

Du reſte ne cherchez dans ſon eſprit aucune culture; il ſe farde en étudiant,

& c'eſt tout. Elle ſe déguiſera ſi elle ſait ; vous la connoîtrez bien mieux ſi elle eſt ignorante : dût-elle ne pas ſavoir lire, tant mieux, elle apprendra avec ſon Eleve. La ſeule qualité d'eſprit qu'il faut exiger, c'eſt un ſens droit.

Je ne parle point ici des qualités du cœur ni des mœurs, qui ſe ſuppoſent ; parce qu'on ſe contrefait là-deſſus. On n'eſt pas ſi en garde ſur le reſte du caractere, & c'eſt par-là que de bons yeux jugent de tout. Tout ceci demanderoit peut-être de plus grands détails ; mais ce n'eſt pas maintenant de quoi il s'agit.

Je dis, & c'eſt ma premiere regle, qu'il faut que l'enfant ſoit cher à cette perſonne-là. Mais comment faire ?

Vous ne lui ferez point aimer l'enfant en lui diſant de l'aimer ; & avant que l'habitude ait fait naître l'attachement, on s'amuſe quelquefois avec les autres enfans, mais on n'aime que les ſiens.

Elle pourroit l'aimer, ſi elle aimoit le pere ou la mere ; mais dans votre rang, on n'a point d'amis, & jamais dans quelque rang que ce puiſſe être,

on n'a pour amis les gens qui dépendent de nous.

Or l'affection qui ne naît pas du ſentiment, d'où peut-elle naître, ſi ce n'eſt de l'intérêt ?

Ici vient une réflexion que le concours de mille autres confirme, c'eſt que les difficultés que vous ne pouvez ôter de votre condition, vous ne les éluderez qu'à force de dépenſe.

Mais n'allez pas croire, comme les autres, que l'argent fait tout par lui-même, & que pourvu qu'on paye on eſt ſervi. Ce n'eſt pas cela.

Je ne connois rien de ſi difficile quand on eſt riche, que de faire uſage de ſa richeſſe pour aller à ſes fins. L'argent eſt un reſſort dans la mécanique morale, mais il repouſſe toujours la main qui le fait agir. Faiſons quelques obſervations néceſſaires pour notre objet.

Nous voulons que l'enfant ſoit cher à ſa gouvernante. Il faut pour cela que le ſort de la gouvernante ſoit lié à celui de l'enfant. Il ne faut pas qu'elle dépende ſeulement des ſoins qu'elle lui rendra, tant parce qu'on n'aime gueres les gens qu'on ſert, que parce que les ſoins

payés ne ſont qu'apparens, les ſoins réels ſe négligent ; & nous cherchons ici des ſoins réels.

Il faut qu'elle dépende non de ſes ſoins , mais de leur ſuccès, & que ſa fortune ſoit attachée à l'effet de l'éducation qu'elle aura donnée. Alors ſeulement elle ſe verra dans ſon Eleve & s'affectionnera néceſſairement à elle ; elle ne lui rendra pas un ſervice de parade & de montre , mais un ſervice réel ; ou plutôt en la ſervant , elle ne ſervira qu'elle-même , elle ne travaillera que pour ſoi.

Mais qui ſera juge de ce ſuccès ? La foi d'un pere équitable , & dont la probité eſt bien établie , doit ſuffire ; la probité eſt un inſtrument ſûr dans les affaires, pourvu qu'il ſoit joint au diſcernement.

Le pere peut mourir. Le jugement des femmes n'eſt pas reconnu aſſez ſûr , & l'amour maternel eſt aveugle. Si la mere étoit établie un juge au défaut du pere , ou la gouvernante ne s'y fieroit pas, ou elle s'occuperoit plus à plaire à la mere qu'à bien élever l'enfant.

Je ne m'étendrai pas ſur le choix des juges de l'éducation. Il faudroit pour

cela des connoiſſances particulieres relatives aux perſonnes. Ce qui importe eſſentiellement, c'eſt que la gouvernante ait la plus entiere confiance dans l'intégrité du jugement, qu'elle ſoit perſuadée qu'on ne la privera point du prix de ſes ſoins, ſi elle a réuſſi, & que quoi qu'elle puiſſe dire, elle ne l'obtiendra pas dans le cas contraire. Il ne faut jamais qu'elle oublie que ce n'eſt pas à ſa peine que ce prix ſera dû, mais au ſuccès.

Je ſais bien que, ſoit qu'elle ait fait ſon devoir ou non, ce prix ne ſauroit lui manquer. Je ne ſuis pas aſſez fou, moi qui connois les hommes, pour m'imaginer que ces juges, quels qu'ils ſoient, iront déclarer ſolemnellement qu'une jeune Princeſſe de quinze à vingt ans a été mal élevée. Mais cette réflexion que je fais-là, la Bonne ne la fera pas; quand elle la feroit, elle ne s'y fieroit pas tellement qu'elle en négligeât des devoirs dont dépend ſon ſort, ſa fortune, ſon exiſtence. Et ce qu'il importe ici n'eſt pas que la récompenſe ſoit bien adminiſtrée, mais l'éducation qui doit l'obtenir.

Comme la raiſon nue a peu de force,

l'intérêt seul n'en a pas tant qu'on croit. L'imagination seule est active. C'est une passion que nous voulons donner à la gouvernante, & l'on n'excite les passions que par l'imagination. Une récompense promise en argent est très puissante, mais la moitié de sa force se perd dans le lointain de l'avenir. On compare de sang-froid l'intervalle & l'argent, on compense le risque avec la fortune, & le cœur reste tiede. Etendez, pour ainsi dire, l'avenir sous les sens, afin de lui donner plus de prise. Présentez-le sous des faces qui le rapproche, qui flattent l'espoir & séduisent l'esprit. On se perdroit dans la multitude de suppositions qu'il faudroit parcourir, selon les tems, les lieux, les caracteres. Un exemple est un cas dont on peut tirer l'induction pour cent mille autres.

Ai-je affaire à un caractere paisible, aimant l'indépendance & le repos? Je mene promener cette personne dans une campagne; elle voit dans une jolie situation une petite maison bien ornée, une basse cour, un jardin, des terres pour l'entretien du maître, les agrémens qui peuvent lui en faire aimer le

séjour. Je vois ma gouvernante enchantée ; on s'approprie toujours par la convoitise ce qui convient à notre bonheur. Au fort de son enthousiasme, je la prends à part; je lui dis : Elevez ma fille à ma fantaisie ; tout ce que vous voyez est à vous. Et afin qu'elle ne prenne pas ceci pour un mot en l'air, j'en passe l'acte conditionnel; elle n'aura pas un dégoût dans ses fonctions, sur lequel son imagination n'applique cette maison pour emplâtre.

Encore un coup, ceci n'est qu'un exemple.

Si la longueur du tems épuise & fatigue l'imagination, l'on peut partager l'espace & la récompense en plusieurs termes, & même à plusieurs personnes : je ne vois ni difficulté, ni inconvénient à cela. Si dans six ans mon enfant est ainsi, vous aurez telle chose. Le terme venu, si la condition est remplie, on tient parole, & l'on est libre de deux côtés.

Bien d'autres avantages découleront de l'expédient que je propose, mais je ne peux ni ne dois tout dire. L'enfant aimera sa gouvernante, sur tout si elle est d'abord sévere, & que l'enfant ne

ſoit pas encore gâté. L'effet de l'habitude eſt naturel & ſûr ; jamais il n'a manqué que par la faute des guides. D'ailleurs la juſtice a ſa meſure & ſa regle exacte; au lieu que la complaiſance qui n'en a point, rend les enfans toujours exigeans & toujours mécontens. L'enfant donc qui aime ſa Bonne, ſait que le ſort de cette Bonne eſt dans le ſuccès de ſes ſoins, jugez de ce que fera l'enfant à meſure que ſon intelligence & ſon cœur ſe formeront.

Parvenue à certain âge, la petite fille eſt capricieuſe ou mutine. Suppoſons un moment critique, important, où elle ne veut rien entendre ; ce moment viendra bien rarement, on ſent pourquoi. Dans ce moment fâcheux la Bonne manque de reſſource. Alors elle s'attendrit en regardant ſon Eleve & lui dit. *C'en eſt donc fait ; tu m'ôtes le pain de ma vieilleſſe.*

Je ſuppoſe que la fille d'un tel pere ne ſera pas un monſtre : cela étant, l'effet de ce mot eſt ſûr ; mais il ne faut pas qu'il ſoit dit deux fois.

On peut faire en ſorte que la petite ſe le diſe à toute heure, & voilà d'où naiſſent mille biens à la fois. Quoi qu'il

en ſoit, croyez-vous qu'une femme qui pourra parler ainſi à ſon Eleve ne s'affectionnera pas à elle ? On s'affectionne aux gens ſur la tête deſquels on a mis des fonds; c'eſt le mouvement de la nature, & un mouvement non moins naturel eſt de s'affectionner à ſon propre ouvrage, ſur-tout quand on en attend ſon bonheur. Voilà donc notre premiere recette accomplie.

Seconde regle.

Il faut que la Bonne ait ſa conduite toute tracée & une pleine confiance dans le ſuccès.

Le mémoire inſtructif qu'il faut lui donner eſt une piece très-importante. Il faut qu'elle l'étudie ſans ceſſe, il faut qu'elle le ſache par cœur, mieux qu'un Ambaſſadeur ne doit ſavoir ſes inſtructions. Mais ce qui eſt plus important encore, c'eſt qu'elle ſoit parfaitement convaincue qu'il n'y a point d'autre route pour aller au but qu'on lui marque & par conſéquent au ſien.

Il ne faut pas pour cela lui donner d'abord le mémoire. Il faut lui dire premierement ce que vous voulez faire ; lui montrer l'état de corps & d'ame où vous exigez qu'elle mette votre enfant,

Là dessus toute dispute ou objection de sa part est inutile : vous n'avez point de raisons à lui rendre de votre volonté. Mais il faut lui prouver que la chose est faisable, & qu'elle ne l'est que par les moyens que vous proposez ; c'est sur cela qu'il faut beaucoup raisonner avec elle ; il faut lui dire vos raisons clairement, simplement, au long, en termes à sa portée. Il faut écouter ses réponses, ses sentimens, ses objections, les discuter à loisir ensemble, non pas tant pour ces objections mêmes, qui probablement seront superficielles, que pour saisir l'occasion de bien lire dans son esprit, de la bien convaincre que les moyens que vous indiquez sont les seuls propres à réussir. Il faut s'assurer que de tout point elle est convaincue non en paroles mais intérieurement. Alors seulement il faut lui donner le mémoire, le lire avec elle, l'examiner, l'éclaircir, le corriger peut-être, & s'assurer qu'elle l'entend parfaitement.

Il surviendra souvent durant l'éducation des circonstances imprévues : souvent les choses prescrites ne tourneront pas comme on avoit cru : les élémens nécessaires pour résoudre les problê-

mes moraux ſont en très-grand nombre, & un ſeul omis rend la ſolution fauſſe. Cela demandera des conférences fréquentes, des diſcuſſions, des éclairciſſemens auxquels il ne faut jamais ſe refuſer, & qu'il faut même rendre agréables à la gouvernante par le plaiſir avec lequel on s'y prêtera. C'eſt encore un fort bon moyen de l'étudier elle-même.

Ces détails me ſemblent plus particulierement la tâche de la mere. Il faut qu'elle ſache le mémoire auſſi bien que la gouvernante ; mais il faut qu'elle le ſache autrement. La gouvernante le ſaura par les regles, la mere le ſaura par les principes : car premierement ayant eu une éducation plus ſoignée, & ayant eu l'eſprit plus exercé, elle doit être plus en état de généraliſer ſes idées, & d'en voir tous les rapports ; & de plus prenant au ſuccès un intérêt plus vif encore, elle doit plus s'occuper des moyens d'y parvenir.

Troiſieme regle. La Bonne doit avoir un pouvoir abſolu ſur l'enfant.

Cette regle bien entendue ſe réduit à celle ci, que le mémoire ſeul doit tout gouverner : car quand chacun ſe réglera ſcrupuleuſement ſur le mémoire,

il s'enſuit que tout le monde agira toujours de concert, ſauf ce qui pourroit être ignoré des uns ou des autres; mais il eſt aiſé de pourvoir à cela.

Je n'ai pas perdu mon objet de vue; mais j'ai été forcé de faire un bien grand détour. Voilà déjà la difficulté levée en grande partie; car notre Eleve aura peu à craindre des domeſtiques, quand la ſeconde mere aura tant d'intéret à la ſurveiller. Parlons à préſent de ceux ci.

Il y a dans une maiſon nombreuſe des moyens généraux pour tout faire, & ſans leſquels on ne parvient jamais à rien.

D'abord les mœurs, l'impoſante image de la vertu devant laquelle tout fléchit, juſqu'au vice méme; enſuite l'ordre, la vigilance; enfin l'intérêt le dernier de tout; j'ajouterois la vanité, mais l'état ſervile eſt trop près de la miſere; la vanité n'a ſa grande force que ſur les gens qui ont du pain.

Pour ne pas me répéter ici, permettez, Monſieur le Duc, que je vous renvoye à la cinqu'eme partie de l'Héloïſe, Lettre dixieme. Vous y trouverez un recueil de maximes qui me pa-

roiſſent fondamentales, pour donner dans une maiſon grande ou petite du reſſort à l'autorité; du reſte, je conviens de la difficulté de l'exécution, parce que, de tous les ordres d'hommes imaginables, celui des valets laiſſe le moins de priſe pour le mener où l'on veut. Mais tous les raiſonnemens du monde ne feront pas qu'une choſe ne ſoit pas ce qu'elle eſt, que ce qui n'y eſt pas s'y trouve, que des valets ne ſoient pas des valets.

Le train d'un grand Seigneur eſt ſuſceptible de plus & de moins, ſans ceſſer d'être convenable. Je pars de-là pour établir ma premiere maxime.

1. Réduiſez votre ſuite au moindre nombre de gens qu'il ſoit poſſible; vous aurez moins d'ennemis, & vous en ſerez mieux ſervi. S'il y a dans votre maiſon un ſeul homme qui n'y ſoit pas néceſſaire, il y eſt nuiſible; ſoyez-en ſûr.

2. Mettez du choix dans ceux que vous garderez, & préférez de beaucoup un ſervice exact à un ſervice agréable. Ces gens qui applaniſſent tout devant leur maître, ſont tous des fripons. Sur-tout point de diſſipateur.

3. Soumettez-les à la regle en toute

chose, même au travail, ce qu'ils feront dût-il n'être bon à rien.

4. Faites qu'ils aient un grand intérêt à rester long-temps à votre service, qu'ils s'y attachent à mesure qu'ils y restent, qu'ils craignent par conséquent d'autant plus d'en sortir, qu'ils y sont restés plus long-tems. La raison & les moyens de cela se trouvent dans le livre indiqué.

Ceci sont les données que je peux supposer, parce que, bien qu'elles demandent beaucoup de peine, enfin elles dépendent de vous. Cela posé :

Quelque tems avant que de leur parler, vous avez quelquefois des entretiens à table sur l'éducation de votre enfant, & sur ce que vous vous proposez de faire, sur les difficultés que vous aurez à vaincre, & sur la ferme résolution où vous êtes de n'épargner aucun soin pour réussir. Probablement vos gens n'auront pas manqué de critiquer entr'eux la maniere d'élever l'enfant ; ils y auront trouvé de la bizarrerie, il la faut justifier, mais simplement & en peu de mots. Du reste, il faut montrer votre objet beaucoup plus du côté moral & pieux, que du côté philoso-

phique. Madame la Princeſſe, en ne conſultant que ſon cœur, peut y mêler des mots charmans. M. Tiſſot peut ajouter quelques réflexions dignes de lui.

On eſt ſi peu accoutumé de voir les grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfans, que ces converſations courtes & bien ménagées ne peuvent manquer de produire un grand effet. Mais ſur-tout nulle ombre d'affectation, point de longueur. Les domeſtiques ont l'œil très perçant : tout ſeroit perdu s'ils ſoupçonnoient ſeulement qu'il y eût en cela rien de concerté ; & en effet rien ne doit l'être. Bon pere, bonne mere, laiſſez parler vos cœurs avec ſimplicité : ils trouveront des choſes touchantes d'eux-mêmes ; je vois d'ici vos domeſtiques derriere vos chaiſes ſe proſterner devant leur maître au fond de leurs cœurs : voilà les diſpoſitions qu'il faut faire naître, & dont il faut profiter pour les regles que nous avons à leur preſcrire.

Ces regles ſont de deux eſpeces, ſelon le jugement que vous porterez vous-même de l'état de votre maiſon & des mœurs de vos gens.

Si vous croyez pouvoir prendre en

eux une confiance raisonnable & fondée sur leur intérêt, il ne s'agira que d'un énoncé clair & bref de la maniere dont on doit se conduire toutes les fois qu'on approchera de votre enfant, pour ne point contrarier son éducation.

Que si malgré toutes vos précautions, vous croyez devoir vous défier de ce qu'ils pourront dire ou faire en sa présence, la regle alors sera plus simple, & se réduira à n'en approcher jamais sous quelque prétexte que ce soit.

Quel de ces deux partis que vous choisissiez, il faut qu'il soit sans exception & le même pour vos gens de tout étage, excepté ce que vous destinez spécialement au service de l'enfant & qui ne peut être en trop petit nombre, ni scrupuleusement choisi.

Un jour donc vous assemblez vos gens, & dans un discours grave & simple, vous leur direz que vous croyez devoir en bon pere, apporter tous vos soins à bien élever l'enfant que Dieu vous a donné. « Sa mere & moi sentons tout ce qui nuisit à la nôtre. » Nous l'en voulons préserver; & si » Dieu bénit nos efforts, nous n'aurons » point de compte à lui rendre des

» défauts ou des vices que notre en-
» fant pourroit contracter. Nous avons
» pour cela de grandes précautions à
» prendre : voici celles qui vous regar-
» dent, & auxquelles j'eſpere que vous
» vous prêterez en honnêtes gens, dont
» les premiers devoirs ſont d'aider à
» remplir ceux de leurs maîtres ».

Après l'énoncé de la regle dont vous preſcrivez l'obſervation, vous ajoutez que ceux qui ſeront exacts à la ſuivre peuvent compter ſur votre bienveillance & même ſur vos bienfaits. « Mais
» je vous déclare en même tems, pour-
» ſuivez-vous d'une voix plus haute,
» que, quiconque y aura manqué une
» ſeule fois, & en quoi que ce puiſſe
» être, ſera chaſſé ſur le champ &
» perdra ſes gages. Comme c'eſt-là la
» condition ſous laquelle je vous garde,
» & que je vous en préviens tous,
» ceux qui n'y veulent pas acquieſcer,
» peuvent ſortir ».

Des regles ſi peu gênantes ne feront ſortir que ceux qui ſeroient ſortis ſans cela ; ainſi vous ne perdez rien à leur mettre le marché à la main, & vous leur en impoſez beaucoup. Peut-être au commencement, quelque étourdi

en ſera-t-il la victime, & il faut qu'il le ſoit. Fût-ce le Maître d'Hôtel, s'il n'eſt chaſſé comme un coquin, tout eſt manqué. Mais s'ils voient une fois que c'eſt tout de bon & qu'on les ſurveille, on aura déſormais peu beſoin de les ſurveiller.

Mille petits moyens relatifs naiſſent de ceux-là; mais il ne faut pas tout dire, & ce mémoire eſt déjà trop long. J'ajouterai ſeulement un avis très-important & propre à couper cours au mal qu'on n'aura pu prévenir. C'eſt d'examiner toujours l'enfant avec le plus grand ſoin, & de ſuivre attentivement les progrès de ſon corps & de ſon cœur. S'il ſe fait quelque choſe autour de lui contre la regle, l'impreſſion s'en marquera dans l'enfant même. Dès que vous y verrez un ſigne nouveau, cherchez-en la cauſe avec ſoin; vous la trouverez infailliblement. A certain âge il y a toujours remede au mal qu'on n'a pu prévenir, pourvu qu'on ſache le connoître, & qu'on s'y prenne à tems pour le guérir.

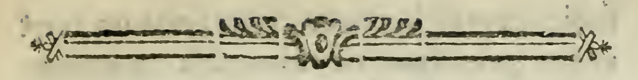
Tous ces expédiens ne ſont pas faciles, & je ne réponds pas abſolument de leur ſuccès : cependant je crois qu'on

y peut prendre une confiance raiſonnable, & je ne vois rien d'équivalent dont j'en puiſſe dire autant.

Dans une route toute nouvelle, il ne faut pas chercher des chemins battus, & jamais entrepriſe extraordinaire & difficile ne s'exécute par des moyens aiſés & communs.

Du reſte, ce ne ſont peut-être ici que les délires d'un fiévreux. La comparaiſon de ce qui eſt à ce qui doit être, m'a donné l'eſprit romaneſque & m'a toujours jetté loin de tout ce qui ſe fait. Mais vous ordonnez, Monſieur le Duc, j'obéis. Ce ſont mes idées que vous demandez, les voilà. Je vous tromperois, ſi je vous donnois la raiſon des autres, pour les folies qui ſont à moi. En les faiſant paſſer ſous les yeux d'un ſi bon juge, je ne crains pas le mal qu'elles peuvent cauſer.





LETTRE

A M. USTERI,

PROFESSEUR A ZURICH.

Sur le CHAP. VIII *du dernier livre du Contrat Social.*

Motiers, 15 Juillet 1763.

QUELQU'EXCÉDÉ que je ſois de diſputes & d'objections, & quelque répugnance que j'aie d'employer à ces petites guerres les précieux commerce de l'amitié, je continue à répondre à vos difficultés puiſque vous l'exigez ainſi. Je vous dirai donc avec ma franchiſe ordinaire, que vous ne me paroiſſez pas avoir bien ſaiſi l'état de la queſtion. La grande ſociété, la ſociété humaine en général, eſt fondée ſur l'humanité, ſur la bienfaiſance univerſelle. Je dis, & j'ai toujours dit que le chriſtianiſme eſt favorable à celle-là.

Mais les ſociétés particulieres, les

ſociétés politiques & civiles ont un tout autre principe ; ce ſont des établiſſemens purement humains, dont par conſéquent le vrai chriſtianiſme nous détache, comme de tout ce qui n'eſt que terreſtre. Il n'y a que les vices des hommes qui rendent ces établiſſemens néceſſaires, & il n'y a que les paſſions humaines qui les conſervent. Otez tous les vices à vos chrétiens, ils n'auront plus beſoin de magiſtrats ni de loix. Otez leur toutes les paſſions humaines, le lien civil perd à l'inſtant tout ſon reſſort ; plus d'émulation, plus de gloire, plus d'ardeur pour les préférences. L'intérêt particulier eſt détruit, & faute d'un ſoutien convenable, l'état politique tombe en langueur.

Votre ſuppoſition d'une ſociété politique & rigoureuſe de chrétiens tous parfaits à la rigueur, eſt donc contradictoire ; elle eſt encore outrée quand vous n'y voulez pas admettre un ſeul homme injuſte, pas un ſeul uſurpateur. Sera-t-elle plus parfaite que celle des Apôtres ? & cependant il s'y trouva un Judas.... ſera-t-elle plus parfaite que celle des Anges ? & le Diable, dit-on, en eſt ſorti. Mon cher ami, vous oubliez

oubliez que vos chrétiens ſeront des hommes, & que la perfection que je leur ſuppoſe, eſt celle que peut comporter l'humanité. Mon livre n'eſt pas fait pour les Dieux.

Ce n'eſt pas tout. Vous donnez à vos citoyens un tact moral, une fineſſe exquiſe; & pourquoi? parce qu'ils ſont bons chrétiens. Comment! Nul ne peut être bon chrétien à votre compte, ſans être un la Rochefoucault, un la Bruere? A quoi penſoit donc notre maître, quand il béniſſoit les pauvres en eſprit? Cette aſſertion-là premièrement, n'eſt pas raiſonnable, puiſque la fineſſe du tact moral ne s'acquiert qu'à force de comparaiſons & s'exerce même infiniment mieux ſur les vices que l'on cache que ſur les vertus qu'on ne cache point. Secondement, cette même aſſertion eſt contraire à toute expérience, & l'on voit conſtamment que c'eſt dans les plus grandes villes, chez les peuples les plus corrompus qu'on apprend à mieux penétrer dans les cœurs, à mieux obſerver les hommes, à mieux interpréter leurs diſcours par leur ſentiment, à mieux diſtinguer la réalité de l'apparence. Nierez-vous

qu'il n'y ait d'infiniment meilleurs obſervateurs moraux à Paris qu'en Suiſſe? ou conclurez-vous de-là qu'on vit plus vertueuſement à Paris que chez vous?

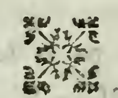
Vous dites que vos citoyens ſeroient infiniment choqués de la premiere injuſtice. Je le crois; mais quand ils la verroient, il ne ſeroit plus tems d'y pourvoir; & d'autant mieux qu'ils ne ſe permettroient pas aiſément de mal penſer de leur prochain, ni de donner une mauvaiſe interprétation à ce qui pourroit en avoir une bonne. Cela ſeroit trop contraire à la charité. Vous n'ignorez pas que les ambitieux adroits ſe gardent bien de commencer par des injuſtices; au contraire, ils n'épargnent rien pour gagner d'abord la confiance & l'eſtime publique, par la pratique extérieure de la vertu. Ils ne jettent le maſque, & ne frappent les grands coups, que quand leur partie eſt bien liée, & qu'on n'en peut plus revenir. Cromwel ne fut connu pour un tyran, qu'après avoir paſſé quinze ans pour le vengeur des loix, & le défenſeur de la religion.

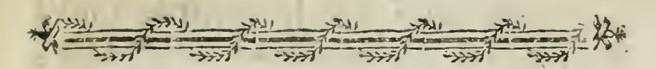
Pour conſerver votre République chrétienne, vous rendez ſes voiſins

auſſi juſtes qu'elle; à la bonne heure. Je conviens qu'elle ſe défendra toujours aſſez bien pourvu qu'elle ne ſoit point attaquée. A l'égard du courage que vous donnez à ſes ſoldats, par le ſimple amour de la conſervation, c'eſt celui qui ne manque à perſonne. Je lui ai donné un motif encore plus puiſſant ſur des chrétiens; ſavoir, l'amour du devoir. Là-deſſus, je crois pouvoir pour toute réponſe vous renvoyer à mon livre où ce point eſt bien diſcuté. Comment ne voyez-vous pas qu'il n'y a que de grandes paſſions qui faſſent de grandes choſes? Qui n'a d'autre paſſion que celle de ſon ſalut, ne fera jamais rien de grand dans le temporel. Si Mutius Scevola n'eût été qu'un ſaint, croyez-vous qu'il eût fait lever le ſiége de Rome? Vous me citerez peut-être la magnanime Judith. Mais nos chrétiennes hypothétiques, moins barbarement coquettes, n'iront pas, je crois, ſéduire leurs ennemis, & puis, coucher avec eux pour les maſſacrer durant leur ſommeil.

Mon cher ami, je n'aſpire pas à vous convaincre. Je ſais qu'il n'y a pas deux têtes organiſées de même, & qu'après

bien des disputes, bien des objections, bien des éclaircissemens, chacun finit toujours par rester dans son sentiment comme auparavant. D'ailleurs quelque philosophe que vous puissiez être, je sens qu'il faut toujours un peu tenir à l'état. Encore une fois, je vous réponds, parce que vous le voulez; mais je ne vous en estimerai pas moins, pour ne pas penser comme moi. J'ai dit mon avis au public, & j'ai cru le devoir dire en choses importantes & qui intéressent l'humanité. Au reste, je puis m'être trompé toujours, & je me suis trompé souvent sans doute. J'ai dit mes raisons; c'est au public, c'est à vous à les peser, à les juger, à choisir. Pour moi, je n'en sais pas davantage, & je trouve très-bon que ceux qui ont d'autres sentimens, les gardent, pourvu qu'ils me laissent en paix dans le mien.





DEUX LETTRES

A M. LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,

Contenant une deſcription du Val-de-Travers.

Motiers, le 20 Janvier 1763.



LETTRE PREMIERE.

VOUS voulez, Monſieur le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite? Mais comment faire? Je ne ſais voir qu'autant que je ſuis ému; les objets indifférens ſont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite; & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve ſi loin de vous? Des arbres, des rochers, des maiſons, des hommes mêmes, ſont autant d'objets iſolés dont chacun en particulier donne peu d'é-

motion à celui qui le regarde : mais l'impreſſion commune de tout cela, qui le réunit en un ſeul tableau, dépend de l'état où nous ſommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, ſe peint d'autant de manieres qu'il y a de diſpoſitions différentes dans les cœurs des ſpectateurs; & ces différences, qui font celles de nos jugemens, n'ont pas lieu ſeulement d'un ſpectateur à l'autre, mais dans le même en différens tems. C'eſt ce que j'éprouve bien ſenſiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeuneſſe; tout eſt changé; c'eſt un autre payſage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes, & ne voyant plus mes Montagnons avec des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon tems d'autrefois; je le crois bien : nous attribuons aux choſes tout le changement qui s'eſt fait en nous, & lorſque le plaiſir nous quitte, nous croyons qu'il n'eſt plus nulle part. D'autres voient les choſes comme nous les avons vues, & les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce ſont des

deſcriptions que vous me demandez, non des réflexions, & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ſes anciens jeux. Les diverſes impreſſions que ce pays a faites ſur moi à différens âges me font conclure que nos relations ſe rapportent toujours plus à nous qu'aux choſes, & que, comme nous décrivons bien plus ce que nous ſentons que ce qui eſt, il faudroit ſavoir comment étoit affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ſes peintures ſont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride & froid ſous ma plume un pays jadis ſi verdoyant, ſi vivant, ſi riant à mon gré : vous ſentirez trop aiſément dans ma lettre en quel tems de ma vie & en quelle ſaiſon de l'année elle a été écrite.

Je ſais, Monſieur le Maréchal, que pour vous parler d'un village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suiſſe, comme ſi le petit coin que j'habite avoit beſoin d'être circonſcrit d'un ſi grand eſpace. Il y a pourtant des choſes générales qui ne ſe devinent point, & qu'il faut ſavoir

pour juger des objets particuliers. Pour connoître Motiers, il faut avoir quelque idée du Comté de Neufchâtel, & pour connoître le Comté de Neufchâtel, il faut en avoir de la Suiſſe entiere.

Elle offre à-peu-près par-tout les mêmes aſpects, des lacs, des prés, des bois, des montagnes; & les Suiſſes ont auſſi tous à-peu-près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres peuples & de leur antique ſimplicité. Ils ont des manieres de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent, pour ainſi dire, au ſol du climat, aux beſoins divers, & qu'en cela les habitans ſeront toujours forcés de ſe conformer à ce que la nature des lieux leur preſcrit. Telle eſt, par exemple, la diſtribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en villes & en bourgs qu'en France, mais éparſes & diſperſées çà & là ſur le terrein avec beaucoup plus d'égalité. Ainſi, quoique la Suiſſe ſoit en général plus peuplée à proportion que la France, elle a de moins grandes villes & de moins gros villages: en revanche on y trouve partout des maiſons, le village couvre

toute la paroiſſe, & la ville s'étend ſur tout le pays. La Suiſſe entiere eſt comme une grande ville diviſée en treize quartiers, dont les uns ſont ſur les vallées, d'autres ſur les côteaux, d'autres ſur les montagnes. Geneve, Saint-Gal, Neufchâtel, ſont comme les fauxbourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le ſont aſſez pour marquer qu'on eſt toujours dans la ville : ſeulement les maiſons, au lieu d'être alignées, ſont diſperſées ſans ſymmétrie & ſans ordre, comme on dit qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déſerts quand on trouve des clochers parmi les ſapins, des troupeaux ſur des rochers, des manufactures dans des précipices, des atteliers ſur des torrens. Ce mélange bizarre a je ne ſais quoi d'animé, de vivant qui reſpire la liberté, le bien-être, & qui fera toujours du pays où il ſe trouve un ſpectacle unique en ſon genre, mais fait ſeulement pour des yeux qui ſachent voir.

Cette égale diſtribution vient du grand nombre de petits Etats qui diviſe les Capitales, de la rudeſſe du

pays qui rend les tranſports difficiles ; & de la nature des productions, qui, conſiſtant pour la plupart en pâturages, exige que la conſommation s'en faſſe ſur les lieux mêmes, & tient les hommes auſſi diſperſés que les beſtiaux. Voilà le plus grand avantage de la Suiſſe, avantage que ſes habitans regardent peut-être comme un malheur, mais qu'elle tient d'elle ſeule, que rien ne peut lui ôter, qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe & des mauvaiſes mœurs, & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suiſſes, qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes ſe ſuffiſoient à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur maniere de vivre & ont voulu l'imiter ; ils ſe ſont apperçus que l'argent étoit une bonne choſe, & ils ont voulu en avoir; ſans productions & ſans induſtrie pour l'attirer, ils ſe ſont mis en commerce eux-mêmes, ils ſe ſont vendus en détail aux puiſſances, ils ont

acquis par-là précisément assez d'argent pour sentir qu'ils étoient pauvres; les moyens de le faire circuler étant presque impossibles dans un pays qui ne produit rien & qui n'est pas maritime, cet argent leur a porté de nouveaux besoins sans augmenter leurs ressources. Ainsi leurs premieres aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante, le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'habitans. C'est la raison de la dépopulation que l'on commence à sentir dans toute la Suisse. Elle nourrissoit ses nombreux habitans quand ils ne sortoient pas de chez eux; à présent qu'il en sort la moitié, à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis est que de cette moitié qui sort il en rentre assez pour corrompre tout ce qui reste par l'imitation des autres usages des pays & sur-tout de la France, qui a plus de troupes Suisses qu'aucune autre nation. Je dis *corrompre*, sans entrer dans la question si les mœurs Françoises sont bonnes ou mauvaises en France, parce que cette question est hors de doute quant à la Suisse,

& qu'il n'eſt pas poſſible que les mê-
mes uſages conviennent à des peuples qui n'ayant pas les mêmes reſſources & n'habitant ni le même climat, ni le même ſol, ſeront toujours forcés de vivre différemment.

Le concours de ces deux cauſes, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, ſe fait ſentir en toutes choſes, il rend raiſon de tout ce qu'on remarque de particulier dans les mœurs des Suiſſes, & ſur-tout de ce contraſte bizarre de recherche & de ſimplicité qu'on ſent dans toutes leurs manieres. Ils tournent à contre-ſens tous les uſages qu'ils prennent, non pas faute d'eſprit, mais par la force des choſes. En tranſportant dans leurs bois les uſages des grandes villes, ils les appliquent de la façon la plus comique; ils ne ſavent ce que c'eſt qu'habits de campagne; ils ſont parés dans leurs rochers comme ils l'étoient à Paris; ils portent ſous leurs ſapins tous les pompons du Palais-Royal, & j'en ai vu revenir de faire leurs foins en petite veſte à falbala de mouſſeline. Leur délicateſſe a toujours quelque choſe de groſſier, leur luxe a toujours quelque

chofe de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir; ils fervent des vins étrangers & boivent de la piquette; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leurs choux; ils vous offriront à déjeûné du café & du fromage, à goûté du thé avec du jambon; les femmes ont de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur : leurs valets, alternativement laquais & bouviers, ont l'habit de livrée en fervant à table, & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur fociété plus familiere fans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures ifolées. Perfonne ici n'eft furpris de me voir paffer l'hiver en campagne; mille gens du monde en font tout autant. On demeure donc toujours féparés, mais on fe rapproche par de longues & fréquentes vifites. Pour étaler fa parure & fes meubles, il faut attirer fes voifins & les aller voir; & comme ces voifins font fouvent affez éloignés, ce font des voyages continuels. Auffi jamais n'ai-je vu de peuple fi allant que les Suif-

ſes; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrez de toutes parts que voitures; il n'y a pas une maiſon qui n'aït la ſienne, & les chevaux dont la Suiſſe abonde ne ſont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais comme ces courſes ont ſouvent pour objet des viſites de femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à-peu-près pour courir la poſte la même toilette que pour aller au bal. Auſſi rien n'eſt ſi brillant que les chemins de la Suiſſe; on y rencontre à tout moment de petits Meſſieurs & de belles Dames, on n'y voit que bleu, vert, couleur de roſe, on ſe croiroit au jardin du Luxembourg.

Un effet de ce commerce eſt d'avoir preſque ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, eſt d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suiſſe. Je ne ſais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France; ils n'approchent ſûrement pas de ceux-ci. Il eſt vrai qu'il y fait très-cher vivre, mais cela eſt vrai auſſi de

la vie domeſtique, & cela ne ſauroit être autrement dans un pays qui produit peu de denrées & où l'argent ne laiſſe pas de circuler.

Les trois ſeules marchandiſes qui leur en aient fourni juſqu'ici ſont les fromages, les chevaux & les hommes; mais depuis l'introduction du luxe, ce commerce ne leur ſuffit plus, & ils y ont ajouté celui des manufactures dont ils ſont redevables aux refugiés François; reſſource qui cependant a plus d'apparence que de réalité; car comme la cherté des denrées augmente avec les eſpeces, & que la culture de la terre ſe néglige quand on gagne davantage à d'autres travaux, avec plus d'argent ils n'en ſont pas plus riches; ce qui ſe voit par la comparaiſon avec les Suiſſes catholiques, qui n'ayant pas la même reſſource, ſont plus pauvres d'argent, & ne vivent pas moins bien.

Il eſt fort ſingulier qu'un pays ſi rude & dont les habitans ſont ſi enclins à ſortir, leur inſpire pourtant un amour ſi tendre que le regret de l'avoir quitté les y ramene preſque tous à la fin, & que ce regret donne à ceux

qui n'y peuvent revenir, une maladie quelquefois mortelle, qu'ils appellent, je crois, le *Hemvé.* Il y a dans la Suisse un air célebre appellé le Ranz-des-vaches, que les bergers sonnent sur leurs cornets & dont ils font retentir tous les côteaux du pays. Cet air, qui est peu de chose en lui-même, mais qui rappelle aux Suisses mille idées relatives au pays natal, leur fait verser des torrens de larmes quand ils l'entendent en terre étrangere. Il en a même fait mourir de douleur un si grand nombre, qu'il a été défendu par ordonnance du Roi de jouer le ranz-des-vaches dans les troupes Suisses. Mais, Monsieur le Maréchal, vous savez peut-être tout cela mieux que moi, & les réflexions que ce fait présente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer seulement que la France est assurément le meilleur pays du monde, où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des habitans. Cependant il n'y a jamais eu, que je sache, de Hemvé ni de ranz-des-vaches qui fit pleurer & mourir de regret un François en pays étran-

ger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suiſſes depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suiſſes en général ſont juſtes, officieux, charitables, amis ſolides, braves ſoldats & bons citoyens, mais intrigans, défians, jaloux, curieux, avares, & leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur ſimplicité. Ils ſont ordinairement graves & flegmatiques, mais ils ſont furieux dans la colere, & leur joie eſt une ivreſſe. Je n'ai rien vu de ſi gai que leurs jeux. Il eſt étonnant que le peuple François danſe triſtement, languiſſamment, de mauvaiſe grace, & que les danſes Suiſſes ſoient ſautillantes & vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle & les filles y ont une légéreté charmante : on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suiſſes ſont adroits & ruſés dans les affaires : les François qui les jugent groſſiers ſont bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur eſprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins & s'eſt toujours trompée. A ce genre d'eſcrime ils battent communé-

ment les François : mais envoyez-leur des gens droits & fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez, car naturellement ils vous aiment. Le Marquis de Bonnac, qui avoit tant d'esprit, mais qui passoit pour adroit, n'a rien fait en Suisse, & jadis le Maréchal de Bassompierre y faisoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il passoit chez eux pour l'être. Les Suisses négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne soient vendus par leurs magistrats, attendu qu'ils peuvent mieux se passer d'argent que les Puissances ne peuvent se passer d'hommes; car pour votre bled, quand ils voudront ils n'en auront pas besoin. Il faut avouer aussi que s'ils font bien leurs traités, ils les exécutent encore mieux, fidélité qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, Monsieur le Maréchal, de leur gouvernement & de leur politique, parce que cela me meneroit trop loin, & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neufchâtel où j'habite, vous savez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté, après

avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne & paſſé ſucceſſivement dans les maiſons de Châlons, d'Hochberg & de Longueville, tomba enfin en 1707 dans celle de Brandebourg par la déciſion des Etats du pays, juges naturels des droits des prétendans. Je n'entrerai point dans l'examen des raiſons ſur leſquelles le Roi de Pruſſe fut préféré au Prince de Conti, ni des influences que purent avoir d'autres Puiſſances dans cette affaire; je me contenterai de remarquer que dans la concurrence entre ces deux Princes, c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neufchâtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reſte, ils ont conſervé ſous leurs Souverains à-peu-près la même liberté qu'ont les autres Suiſſes; mais peut-être en ſont-ils plus redevables à leur poſition qu'à leur habileté; car je les trouve bien remuans pour des gens ſages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suiſſes en général caractériſe encore plus fortement ce peuple-ci, & le contraſte du naturel & de l'imitation s'y fait encore mieux ſentir, avec

cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelque petit coin près, la dorure couvre tout le fond. Le pays, si l'on excepte la ville & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse, la vie y est aussi rustique, & les habitans accoutumés à vivre sous des Princes, s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manieres; de sorte qu'on trouve ici du jargon, des airs, dans tous les états, de beaux parleurs labourant les champs, & des courtisans en souquenille. Aussi appelle-t-on les Neufchâtelois les gascons de la Suisse. Ils ont de l'esprit & ils se piquent de vivacité; ils lisent, & la lecture leur profite; les paysans même sont instruits; ils ont presque tous un petit recueil de livres choisis qu'ils appellent leur bibliothéque; ils sont même assez au courant pour les nouveautés; ils font valoir tout cela dans la conversation d'une maniere qui n'est point gauche, & ils ont presque le ton du jour comme s'ils vivoient à Paris. Il y a quelque tems qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle; la mere ber-

çoit un petit enfant, & je la regardois faire, quand je vis ſortir de la cabane un gros payſan, qui m'abordant d'un air aiſé me dit : *vous voyez qu'on ne ſuit pas trop bien vos préceptes, mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés qu'elles aiment les nouvelles modes.* Je tombois des nues. J'ai entendu parmi ces gens-là cent propos du même ton.

Beaucoup d'eſprit & encore plus de prétention, mais ſans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neufchâtelois. Ils parlent très-bien, très-aiſement, mais ils écrivent platement & mal, ſur-tout quand ils veulent écrire légérement, & ils le veulent toujours. Comme ils ne ſavent pas même en quoi conſiſte la grace & le ſel du ſtyle léger, lorſqu'ils ont enfilé des phraſes lourdement ſemillantes, ils ſe croient autant de Voltaires & de Crébillons. Ils ont une maniere de journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins. Ils y fourent même de petits vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit, ſinon de l'amuſement, au moins de l'occupation dans ce Mercure, car c'eſt d'un bout

à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'eſt à-peu-près le même habillement que dans le Canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommmes ſe mettent aſſez à la Françoiſe, & c'eſt ce que les femmes voudroient bien faire auſſi; mais comme elles ne voyagent gueres, ne prenant pas comme eux les modes de la premiere main, elles les outrent, les défigurent, & chargées de pretintailles & de falbalas, elles ſemblent parées de guenilles.

Quant à leur caractere, il eſt difficile d'en juger, tant il eſt offuſqué de manieres; ils ſe croient polis parce qu'ils ſont façonniers, & gais parce qu'ils ſont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puiſſent l'emporter ſur eux à faire des complimens. Arrivez-vous fatigué, preſſé, n'importe : il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée; tant que la machine eſt montée elle joue, & elle ſe remonte toujours à chaque arrivant. La politeſſe Françoiſe eſt de mettre les gens à leur aiſe & même de s'y mettre auſſi. La politeſſe Neufchâteloiſe eſt de géner & ſoi-même & les au-

ſtres. Ils ne conſultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu ſavoir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point, elles ont toujours je ne ſais quel air de formule, je ne ſais quoi de ſec & d'apprêté qui vous invite au refus. Ils ſont pourtant obligeans, officieux, hoſpitaliers très-réellement, ſur-tout pour les gens de qualité : on eſt toujours ſûr d'être accueilli d'eux en ſe donnant pour Marquis ou Comte; & comme une reſſource auſſi facile ne manque pas aux aventuriers, ils en ont ſouvent dans leur Ville, qui pour l'ordinaire y ſont très-fêtés : un ſimple honnête-homme avec des malheurs & des vertus ne le ſeroit pas de même: on peut y porter un grand nom ſans mérite, mais non pas un grand mérite ſans nom. Du reſte, ceux qu'ils ſervent une fois ils les ſervent bien. Ils ſont fideles à leurs promeſſes, & n'abandonnent pas aiſément leurs protégés. Il ſe peut même qu'ils ſoient aimans & ſenſibles; mais rien n'eſt plus éloigné du ton du ſentiment que celui qu'ils prennent, tout ce qu'ils font par humanité ſemble être fait par oſ-

tentation, & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité eſt leur vice dominant; elle perce par-tout, & d'autant plus aiſément qu'elle eſt mal-adroite. Ils ſe croient tous gentilshommes, quoique leurs Souverains ne fuſſent que des gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chaſſe, moins par goût, que parce que c'eſt un amuſement noble. Enfin jamais on ne vit des bourgeois ſi pleins de leur naiſſance: ils ne la vantent pourtant pas, mais on voit qu'ils s'en occupent; ils n'en ſont pas fiers, ils n'en ſont qu'entêtés.

Au défaut de dignités & de titres de nobleſſe, ils ont des titres militaires ou municipaux en telle abondance, qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le ſont pas. C'eſt Monſieur le Colonel, Monſieur le Major, Monſieur le Capitaine, Monſieur le Lieutenant, Monſieur le Conſeiller, Monſieur le Châtelain, Monſieur le Maire, Monſieur le Juſticier, Monſieur le Profeſſeur, Monſieur le Docteur, Monſieur l'Ancien; ſi j'avois pu reprendre ici mon ancien métier, je ne doute pas que je n'y fuſſe Monſieur

le Copiſte. Les femmes portent auſſi les titres de leurs maris, Madame la Conſeillere, Madame la Miniſtre; j'ai pour voiſine Madame la Major; & comme on n'y nomme les gens que par leurs titres, on eſt embarraſſé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom, c'eſt comme s'ils n'en avoient point.

Le ſexe n'y eſt pas beau; on dit qu'il a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté & en font uſage. Elles ſe raſſemblent ſouvent en ſociété où l'on joue, où l'on goûte, où l'on babille, & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens; mais par malheur ils ſont rares & il faut ſe les arracher. Les femmes vivent aſſez ſagement; il y a dans le pays d'aſſez bons ménages, & il y en auroit bien davantage ſi c'étoit un air de bien vivre avec ſon mari. Du reſte, vivant beaucoup en campagne, liſant moins & avec moins de fruit que les hommes, elles n'ont pas l'eſprit fort orné; & dans le déſœuvrement de leur vie elles n'ont d'autre reſſource que de faire de la dentelle, d'épier curieuſement les affaires des autres, de médire & de jouer.

Il y en a pourtant de fort aimables; mais en général on ne trouve pas dans leur entretien ce ton que la décence & l'honnêteté même rendent séducteur, ce ton que les Françoises savent si bien prendre quand elles veulent, qui montre du sentiment, de l'ame, & qui promet des héroïnes de roman. La conversation des Neufchâteloises est aride ou badine; elle tarit sitôt qu'on ne plaisante pas. Les deux sexes ne manquent pas de bon naturel, & je crois que ce n'est pas un peuple sans mœurs, mais c'est un peuple sans principes, & le mot de vertu y est aussi étranger ou aussi ridicule qu'en Italie. La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur Clergé ils épilogueront sur le dogme, mais pour la morale ils ne savent ce que c'est; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain, c'est seulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien pour eux est un homme qui va au prêche tous les Dimanches; quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il n'importe pas. Leurs Ministres qui se sont

acquis un grand crédit ſur le peuple tandis que leurs Princes étoient catholiques, voudroient conſerver ce crédit en ſe mêlant de tout, en chicanant ſur tout, en étendant à tout la juriſdiction de l'Egliſe ; ils ne voient pas que leur tems eſt paſſé. Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'Etat une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agiſſoit étoit de ſavoir ſi les peines des damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette diſpute a été agitée ; celle du Janſéniſme en France n'en a pas approché. Tous les Corps aſſemblés, les peuples prêts à prendre les armes, Miniſtres deſtitués, Magiſtrats interdits, tout marquoit les approches d'une guerre civile, & cette affaire n'eſt pas tellement finie qu'elle ne puiſſe laiſſer de longs ſouvenirs. Quand ils ſe ſeroient tous arrangés pour aller en enfer, ils n'auroient pas plus de ſouci de ce qui s'y paſſe.

Voilà les principales remarques que j'ai faites juſqu'ici ſur les gens du pays où je ſuis. Elles vous paroîtroient peut-être un peu dures pour un homme qui

parle de ſes hôtes, ſi je vous laiſſois ignorer que je ne leur ſuis redevable d'aucune hoſpitalité. Ce n'eſt point à Meſſieurs de Neufchâtel que je ſuis venu demander un aſyle qu'ils ne m'auroient ſûrement pas accordé, c'eſt à Mylord Maréchal, & je ne ſuis ici que chez le Roi de Pruſſe. Au contraire, à mon arrivée ſur les terres de la Principauté, le Magiſtrat de la ville de Neufchâtel s'eſt pour tout accueil dépêché de défendre mon livre ſans le connoître, la claſſe des Miniſtres l'a déféré de même au Conſeil d'Etat; on n'a jamais vu de gens plus preſſés d'imiter les ſottiſes de leurs voiſins. Sans la protection déclarée de Mylord Maréchal, on ne m'eût ſûrement point laiſſé en paix dans ce village. Tant de bandits ſe réfugient dans le pays, que ceux qui le gouvernent ne ſavent pas diſtinguer des malfaiteurs pourſuivis les innocens opprimés, ou ſe mettent peu en peine d'en faire la différence. La maiſon que j'habite appartient à une niece de mon vieux ami M. Roguin. Ainſi loin d'avoir nulle obligation à Meſſieurs de Neufchâtel, je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas

mis le pied dans leur ville, ils me ſont étrangers à tous égards; je ne leur dois que juſtice en parlant d'eux, & je la leur rends.

Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont comblé de careſſes, d'offres, de politeſſes de toute eſpece. Flatté de leur eſtime & touché de leurs bontés, je me ferai toujours un devoir & un plaiſir de leur marquer mon attachement & ma reconnoiſſance; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le gouvernement Neufchâtelois qui m'en eût fait un bien différent s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que ſi la mauvaiſe volonté du corps des Miniſtres n'eſt pas douteuſe, j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la paroiſſe. Il me vint voir à mon arrivée, il me fit mille offres de ſervices qui n'étoient point vaines, comme il me l'a prouvé dans une occaſion eſſentielle où il s'eſt expoſé à la mauvaiſe humeur de plus d'un de ſes confreres, pour s'être montré vrai Paſteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins de ſa part à cette juſtice, qu'il avoit joué dans les précédentes

brouilleries un rôle qui n'annonçoit pas un Miniſtre tolérant. C'eſt au ſurplus un homme aſſez gai dans la ſociété, qui ne manque pas d'eſprit, qui fait quelquefois d'aſſez bons ſermons, & ſouvent de fort bons contes.

Je m'apperçois que cette Lettre eſt un livre, & je n'en ſuis encore qu'à la moitié de ma relation. Je vais, Monſieur le Maréchal, vous laiſſer reprendre haleine, & remettre le ſecond tome à une autre fois (*a*).

SECONDE LETTRE

AU MÊME.

A Motiers, le 28 Janvier 1763.

IL faut, Monſieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette ſaiſon le lieu que j'habite. Des caſcades, des glaces, des rochers nuds, des ſapins noirs

---

(*a*) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette lettre, le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de ſa date & au lieu qu'habitoit l'Auteur.

couverts de neige, sont les objets dont je suis entouré; &, à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité, ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nud en toute saison, mais il est presque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite riviere appellée la Reuse dans la direction du Nord-ouest au Sud-est. Ce vallon formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du Mont-Jura & qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongemens, lesquels divisés en rameaux par les bras des montagnes offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appellé le Val-de-travers du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance

les uns des autres; celui de Motiers qui forme le milieu est dominé par un vieux château désert dont le voisinage & la situation solitaire & sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derriere sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois & les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs, & m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagnes plusieurs maisons éparses qu'on appelle des *Prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux & dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une entr'autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi, sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aye jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus si tenté, que dès la premiere fois je m'étois presque arrangé avec le proprié-

taire pour y loger; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la ſûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de reſter où je ſuis. La maiſon que j'occupe eſt dans une moins belle poſition, mais elle eſt grande, aſſez commode, elle a une galerie extérieure où je me promene dans les mauvais tems, & ce qui vaut mieux que tout le reſte, c'eſt un aſyle offert par l'amitié.

La Reuſe a ſa ſource au-deſſus d'un village appellé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en ſort au village de Travers à l'autre extrémité où elle commence à ſe creuſer un lit qui devient bientôt précipice, & la conduit enfin dans le lac de Neufchâtel. Cette Reuſe eſt une très-jolie riviere, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à ſe cacher dans des touffes d'herbes. On la voit ſortir tout-d'un-coup de terre à ſa ſource, non point en petite fontaine ou ruiſſeau, mais toute grande & déjà riviere comme la fontaine de Vaucluſe, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette ſource

eſt fort enfoncée dans les roches eſcarpées d'une montagne, on y eſt toujours à l'ombre; & la fraîcheur continuelle, le bruit, les chûtes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font ſouvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'eſt pas exceſſive, mais le vallon même eſt montagne étant fort élevé au-deſſus du lac, & le lac ainſi que le ſol de toute la Suiſſe, eſt encore extrêmement élevé ſur les pays de plaines, élevés à leur tour au-deſſus du niveau de la mer. On peut juger ſenſiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivieres, qui, des montagnes de Suiſſe vont ſe rendre les unes dans la Méditerranée & les autres dans l'Océan. Ainſi, quoique la Reuſe traverſant le vallon ſoit ſujette à de fréquens débordemens qui font des bords de ſon lit une eſpece de marais, on n'y ſent point le marécage, l'air n'y eſt point humide & malſain; la vivacité qu'il tire de ſon élé-

vation l'empêchant de reſter long-tems chargé de vapeurs groſſieres, les brouillards, aſſez fréquens les matins, cèdent pour l'ordinaire à l'action du ſoleil à meſure qu'il s'éleve.

Comme entre les montagnes & les vallées la vue eſt toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'eſt pas moins vaſte que celle que j'avois ſur les hauteurs de Montmorenci, mais elle eſt d'un autre genre; elle ne flatte pas, elle frappe; elle eſt plus ſauvage que riante; l'art n'y étale pas ſes beautés, mais la majeſté de la nature en impoſe, & quoique le parc de Verſailles ſoit plus grand que ce vallon, il ne paroîtroit qu'un colifichet en ſortant d'ici. Au premier coup-d'œil le ſpectacle, tout grand qu'il eſt, ſemble un peu nud, on voit très-peu d'arbres dans la vallée; ils y viennent mal & ne donnent preſque aucun fruit; l'eſcarpement des montagnes étant très-rapide, montre en divers endroits le gris des rochers, le noir des ſapins coupe ce gris d'une nuance qui n'eſt pas riante, & ces ſapins ſi grands, ſi beaux quand on eſt deſſous, ne paroiſſant au loin que des arbriſſeaux, ne promettent ni

l'asyle, ni l'ombre qu'ils donnent; le fond du vallon, presque au niveau de la riviere, semble n'offrir à ses deux bords qu'un large marais où l'on ne sauroit marcher; la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu sans arbres une promenade bien fraîche quand le soleil luit; sitôt qu'il se couche, il laisse à peine un crépuscule; & la hauteur des monts interceptant toute la lumiere, fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la premiere impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé; & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup-d'œil, on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme, elle est en revanche extrémement commode; tout y est du niveau le plus parfait, les chemins y sont unis comme des allées de jardin; les bords de la riviere offrent par place de larges pelouses d'un plus beau verd que les gazons du Palais-Royal, & l'on s'y promene avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un

cours paiſible en quittant ſes cailloux & ſes rochers qu'elle retrouve au ſortir du Val-de-Travers. On a propoſé de planter ſes bords de Saules & de Peupliers, pour donner durant la chaleur du jour de l'ombre au bétail déſolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuſe deviendront auſſi charmans que ceux du Lignon, & il ne leur manquera plus que des Aſtrées, des Silvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du ſoleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté ſur la plaine, de ſorte qu'en dirigeant ſes promenades & choiſiſſant ſes heures, on peut aiſément faire à l'abri du ſoleil tout le tour du vallon. D'ailleurs ces mêmes montagnes interceptant ſes rayons, font qu'il ſe leve tard & ſe couche de bonne heure, en ſorte qu'on n'en eſt pas longtems brûlé. Nous avons preſque ici la clef de l'énigme du Ciel de trois aunes, & il eſt certain que les maiſons qui ſont près de la ſource de la Reuſe, n'ont pas trois heures de ſoleil, même en été.

———

Lorſqu'on quitte le bas du vallon pour ſe promener à mi côte, comme nous fîmes une fois, Monſieur le Maréchal, le long des Champeaux du côté d'Andilly, on n'a pas une promenade auſſi commode, mais cet agrément eſt bien compenſé par la variété des ſites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait ſans ceſſe autour de ſoi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où, le cours des torrens qui deſcendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les côteaux qui les entourent offrent des aſyles verdoyans & frais quand on ſuffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons ne s'apperçoivent pas, tant qu'on regarde au loin les montagnes, & cela joint à l'agrément du lieu celui de la ſurpriſe, lorſqu'on vient tout d'un coup à les découvrir. Combien de fois je me ſuis figuré, vous ſuivant à la promenade & tournant autour d'un rocher aride, vous voir ſurpris & charmé de retrouver des boſquets pour les Dryades où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours.

Tout le pays eſt plein de curioſités

naturelles qu'on ne découvre que peu à peu, & qui par ces découvertes successives lui donnent chaque jour l'attrait de la nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui sauroit les connoître, & souvent en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous le pied d'un ignorant. Il est pourtant nécessaire d'en connoître une pour se garantir de ses terribles effets, c'est le Napel. Vous voyez une très-belle plante haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues qui vous donnent envie de la cueillir : mais à peine l'a-t-on gardée quelques minutes qu'on se sent saisi de maux de tête, de vertiges, d'évanouissemens, & l'on périroit si l'on ne jettoit promptement ce funeste bouquet. Cette plante a souvent causé des accidens à des enfans & à d'autres gens qui ignoroient sa pernicieuse vertu. Pour les bestiaux ils n'en approchent jamais, & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent; quoi qu'on fasse, l'espece en reste, & je ne laisse pas d'en voir beaucoup en me promenant

ſur les montagnes; mais on l'a détruite à-peu-près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers, dans la Seigneurie de Travers, eſt une mine d'aſphalte qu'on dit qui s'étend ſous tout le pays: les habitans lui attribuent modeſtement la gaîté dont ils ſe vantent, & qu'ils prétendent ſe tranſmettre même à leurs beſtiaux. Voilà ſans doute une belle vertu de ce minéral, mais pour en pouvoir ſentir l'efficace il ne faut pas avoir quitté le château de Montmorenci. Quoi qu'il en ſoit des merveilles qu'ils diſent de leur aſphalte, j'ai donné au Seigneur de Travers un moyen ſûr d'en tirer la médecine univerſelle; c'eſt de faire une bonne penſion à Lorris ou à Bordeu.

Au-deſſus de ce même village de Travers il ſe fit, il y a deux ans, une avalanche conſidérable & de la façon du monde la plus ſinguliere. Un homme qui habite au pied de la montagne avoit ſon champ devant ſa fenêtre, entre la montagne & ſa maiſon. Un matin qui ſuivit une nuit d'orage, il fut bien ſurpris en ouvrant ſa fenêtre de trouver

un bois à la place de ſon champ; le terrein s'éboulant tout d'une piece avoit recouvert ſon champ des arbres d'un bois qui eſt au-deſſus, & cela, dit-on, fait entre les deux propriétaires le ſujet d'un procès qui pourroit trouver place dans le recueil de Pittaval. L'eſpace que l'avalanche a mis à nud eſt fort grand & paroît de loin; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, & de la grandeur des rochers qui ont été tranſportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été ainſi tranſportée d'un côté du chemin à l'autre : mais rapprochons-nous de notre habitation.

J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une ſuperbe caſcade, qui du haut de la montagne tombe par l'eſcarpement d'un rocher dans le vallon avec un bruit qui ſe fait entendre au loin, ſur-tout quand les eaux ſont grandes. Cette caſcade eſt très en vue, mais ce qui ne l'eſt pas de même eſt une grotte à côté de ſon baſſin, de laquelle l'entrée eſt difficile, mais qu'on trouve au dedans aſſez eſpacée, éclairée par une fenêtre

naturelle, ceintrée en tiers-point, & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'est ni Toscan, ni Dorique, mais l'ordre de la nature qui sait mettre des proportions & de l'harmonie dans ses ouvrages les moins réguliers. Instruit de la situation de cette grotte, je m'y rendis seul l'été dernier pour la contempler à mon aise. L'extrême sécheresse me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très surbaissée, en me traînant sur le ventre, car la fenêtre est trop haute pour qu'on puisse y passer sans échelle. Quand je fus au dedans je m'assis sur une pierre, & je me mis à contempler avec ravissement cette superbe salle dont les ornemens sont des quartiers de roche diversement situés, & formant la décoration la plus riche que j'aie jamais vue, si du moins on peut appeller ainsi celle qui montre la plus grande puissance, celle qui attache & intéresse, celle qui fait penser, qui éleve l'ame, celle qui force l'homme à oublier sa petitesse pour ne penser qu'aux œuvres de la nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns, détachés & tombés de la voûte, les au-

tres encore pendans & diverſement ſitués, marquent tous dans cette mine naturelle, l'effet de quelque exploſion terrible dont la cauſe paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une maniere ſatisfaiſante. Dans le fond de la grotte, qui va en s'élevant de même que ſa voûte, on monte ſur une eſpece d'eſtrade, & delà par une pente aſſez roide ſur un rocher qui mene de biais à un enfoncement très-obſcur par où l'on pénetre ſous la montagne. Je n'ai point été juſques-là, ayant trouvé devant moi un trou large & profond qu'on ne ſauroit franchir qu'avec une planche. D'ailleurs, vers le haut de cet enfoncement & preſque à l'entrée de la galerie ſouterreine, eſt un quartier de rocher très-impoſant, car ſuſpendu preſqu'en l'air il porte à faux par un de ſes angles, & penche tellement en avant qu'il ſemble ſe détacher & partir pour écraſer le ſpectateur. Je ne doute pas, cependant, qu'il ne ſoit dans cette ſituation depuis bien des ſiecles & qu'il n'y reſte encore plus long-tems; mais ces ſortes

d'équilibres, auxquels les yeux ne ſont pas faits, ne laiſſent pas de cauſer quelqu'inquiétude; & quoiqu'il fallût peut-être des forces immenſes pour ébranler ce rocher qui paroît ſi prêt à tomber, je craindrois d'y toucher du bout du doigt, & ne voudrois pas plus reſter dans la direction de ſa chûte que ſous l'épée de Damoclès.

La galerie ſouterreine à laquelle cette grotte ſert de veſtibule ne continue pas d'aller en montant, mais elle prend ſa pente un peu vers le bas, & ſuit la même inclinaiſon dans tout l'eſpace qu'on a juſqu'ici parcouru. Des curieux s'y ſont engagés à diverſes fois avec des domeſtiques, des flambeaux & tous les ſecours néceſſaires; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu, & de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On eſt allé juſqu'à près de demi-lieue en ouvrant le paſſage où il eſt trop étroit, ſondant avec précaution les gouffres & fondrieres qui ſont à droite & à gauche; mais on prétend dans le pays qu'on peut aller par le même ſouterrein à plus de deux lieues juſqu'à l'autre côté

de la montagne, où l'on dit qu'il aboutit du côté du lac, non loin de l'embouchure de la Reuſe.

Au-deſſous du baſſin de la même caſcade, eſt une autre grotte plus petite, dont l'abord eſt embarraſſé de pluſieurs grands caillous & quartiers de roche qui paroiſſent avoir été entraînés là par les eaux. Cette grotte-ci n'étant pas ſi praticable que l'autre, n'a pas de même tenté les curieux. Le jour que j'en examinai l'ouverture, il faiſoit une chaleur inſupportable; cependant il en ſortoit un vent ſi vif & ſi froid, que je n'oſai reſter long-tems à l'entrée, & toutes les fois que j'y ſuis retourné j'ai toujours ſenti le même vent; ce qui me fait juger qu'elle a une communication plus immédiate & moins embarraſſée que l'autre.

A l'oueſt de la vallée une montagne la ſépare en deux branches, l'une fort étroite où ſont le village de Saint-Sulpice, la ſource de la Reuſe, & le chemin de Pontarlier. Sur ce chemin l'on voit encore une groſſe chaîne ſcellée dans le rocher & miſe là jadis par les Suiſſes pour fermer de ce côté-là le paſſage aux Bourguignons.

L'autre branche plus large & à gauche de la premiere, mene par le village de Butte à un pays perdu appellé la *Côte-aux-Fées*, qu'on apperçoit de loin parce qu'il va en montant. Ce pays n'étant ſur aucun chemin paſſe pour très-ſauvage & en quelque ſorte pour le bout du monde. Auſſi prétend-on que c'étoit autrefois le ſéjour des Fées, & le nom lui en eſt reſté. On y voit encore leur ſalle d'aſſemblée dans une troiſieme caverne qui porte auſſi leur nom, & qui n'eſt pas moins curieuſe que les précédentes. Je n'ai pas vu cette grotte-aux-Fées, parce qu'elle eſt aſſez loin d'ici ; mais on dit qu'elle étoit ſuperbement ornée, & l'on y voyoit encore il n'y a pas long-tems, un trône & des ſiéges très-bien taillés dans le roc. Tout cela a été gâté & ne paroît preſque plus aujourd'hui. D'ailleurs l'entrée de la grotte eſt preſque entierement bouchée par les décombres, par les brouſſailles ; & la crainte des ſerpens & des bétes venimeuſes rebute les curieux d'y vouloir pénétrer. Mais ſi elle eût été praticable encore & dans ſa premiere beauté, & que Madame la Maréchale, eût paſſé dans ce pays, je

ſuis ſûr qu'elle eût voulu voir cette grotte ſinguliere, n'eût-ce été qu'en faveur de Fleur-d'Epine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la poſition de ce vallon, plus je me perſuade qu'il a jadis été ſous l'eau, que ce qu'on appelle aujourd'hui le Val-de-Travers fut autrefois un lac formé par la Reuſe, la caſcade & d'autres ruiſſeaux, & contenu par les montagnes qui l'environnent, de ſorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poiſſons. En effet, le ſol du vallon eſt ſi parfaitement uni, qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux qui puiſſe l'avoir ainſi nivelé. Le prolongement du vallon, loin de deſcendre, monte le long du cours de la Reuſe, de ſorte qu'il a fallu des tems infinis à cette riviere pour ſe caver dans les abymes qu'elle forme, un cours en ſens contraire à l'inclinaiſon du terrein. Avant ces tems, contenue de ce côté de même que de tous les autres, & forcée de refluer ſur elle-même, elle dut enfin remplir le vallon juſqu'à la hauteur de la premiere grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva ou s'ou-

vrit un écoulement dans la galerie souterreine qui lui servoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc constamment à cette hauteur jusqu'à ce que par quelques ravages, fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embarrasserent tellement le canal que les eaux n'eurent plus un cours suffisant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agissant avec une grande force contre les obstacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque issue par le côté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échappés ne cessant de creuser & de s'agrandir, & le niveau du lac baissant à proportion, à force de tems le vallon dut enfin se trouver à sec. Cette conjecture, qui m'est venue en examinant la grotte où l'on voit des traces sensibles du cours de l'eau, s'est confirmée premierement par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie souterreine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux croupissantes dans les creux des fondrieres dont j'ai parlé; elle s'est confirmée encore dans les pélerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici pour aller voir Mylord Maréchal à sa

campagne

campagne au bord du lac, & où je suivois, en montant la montagne, la riviere qui descendoit à côté de moi par des profondeurs effrayantes, que selon toute apparence elle n'a pas trouvées toutes faites, & qu'elle n'a pas non plus creusées en un jour. Enfin, j'ai pensé que l'asphalte, qui n'est qu'un bitume durci, étoit encore un indice d'un pays long-tems imbibé par les eaux. Si j'osois croire que ces folies pussent vous amuser, je tracerois sur le papier une espece de plan qui pût vous éclaircir tout cela : mais il faut attendre qu'une saison plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laissent en état de parcourir le pays.

On peut vivre ici puisqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoiqu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont cheres parce que le pays en produit peu, & qu'il est fort peuplé, sur-tout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte, & que les travaux d'horlogerie & de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez soi, & c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Made-

moiselle le Vasseur; la viande y est mauvaise, non que le pays n'en produise de bonne, mais tout le bœuf va à Geneve ou à Neufchâtel, & l'on ne tue ici que de la vache. La riviere fournit d'excellente truite, mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neufchâtel, & il est très-bon, sur-tout le rouge: pour moi je m'en tiens au blanc, bien moins violent, à meilleur marché, & selon moi, beaucoup plus sain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même des pommes; seulement des fraises bien parfumées, en abondance, & qui durent long-tems. Le laitage y est excellent, moins pourtant que le fromage de Viry préparé par Mademoiselle Rose; les eaux y sont claires & légeres: ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau, & je me sentirai long-tems du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai sous ma fenêtre une très-belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines, qui sont élevées & taillées en colonnes ou en obélisques & coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins, sont un des ornemens de la Suisse. Il n'y a si

chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois, les maisons écartées ont presque chacune la sienne, & l'on en trouve même sur les chemins pour la commodité des passans, hommes & bestiaux. Je ne saurois exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs ; l'on est déjà rafraîchi par la vue, & l'on est tenté d'en boire sans avoir soif.

Voilà, Monsieur le Maréchal, de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite, & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime, ni l'amour du genre-humain une impiété. J'y trouve la sûreté sous la protection de Mylord Maréchal; & l'agrément dans son commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance & ne me traitent point en proscrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis si long-tems les pesantes chaînes de la nécessité, je passerois ici sans regret le

reste de ma vie, si j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.



LETTRE A MADAME DE T***.

Le 6 Avril 1771.

UN violent rhume, Madame, qui me met hors d'état de parler sans fatiguer extrêmement, me fait prendre le parti de vous écrire mon sentiment sur votre enfant, pour ne pas le laisser plus long-tems dans l'état de suspension où je sens bien que vous le tenez avec peine, quoiqu'il n'y ait point selon moi d'inconvénient. Je vous avouerai d'abord que plus je pense à l'exposition lumineuse que vous m'avez faite, moins je puis me persuader que cette roideur de caractere qu'il manifeste dans un âge si tendre soit l'ouvrage de la nature. Cette mutinerie, ou, si vous voulez, Madame, cette fermeté n'est pas si rare que vous croyez, parmi les enfans élevés comme lui dans l'opulence, & j'en sais dans ce moment même à Paris un

autre exemple tout ſemblable, dont la conformité m'a beaucoup frappé; tandis que parmi les autres enfans élevés avec moins de ſollicitude apparente, & à qui l'on a moins fait ſentir par-là leur importance, je n'ai vu de ma vie un exemple pareil. Mais laiſſons quant à préſent cette obſervation qui nous meneroit trop loin, & quoi qu'il en ſoit de la cauſe du mal, parlons du remede.

Vous voilà, Madame, à mon avis, dans une circonſtance favorable dont vous pouvez tirer grand parti. L'enfant commence à s'impatienter dans ſa penſion, il deſire ardemment de revenir; mais ſa fierté, qui ne lui permet jamais de s'abaiſſer aux prieres, l'empêche de vous manifeſter pleinement ſon deſir. Suivez cette indication pour prendre ſur lui un aſcendant dont il ne lui ſoit pas aiſé dans la ſuite d'éluder l'effet. S'il n'y avoit pas un peu de cruauté d'augmenter ſes allarmes, je voudrois qu'on commençât par lui faire la peur toute entiere, & que ſans perſonne lui dît préciſément qu'il reſtera, ni qu'il reviendra, il vît quelqu'eſpece de préparatifs comme pour lui faire quitter tout à-fait la maiſon paternelle, & qu'on évitât de s'expli-

quer avec lui ſur ces préparatifs. Quand vous l'en verriez le plus inquiet, vous prendriez alors votre moment pour lui parler, & cela d'un air ſi ſérieux & ſi ferme, qu'il fût bien perſuadé que c'eſt tout de bon.

Mon fils, il m'en coûte tant de vous tenir éloigné de moi, que, ſi je n'écoutois que mon penchant, je vous retiendrois ici dès ce moment; mais c'eſt ma trop grande tendreſſe pour vous qui m'empêche de m'y livrer. Tandis que vous avez été ici, j'ai vu avec la plus vive douleur, qu'au lieu de répondre à l'attachement de votre mere & de lui rendre en toute choſe la complaiſance qu'elle aimoit avoir pour vous, vous ne vous appliquiez qu'à lui faire éprouver des contradictions qui la déchirent trop de votre part, pour qu'elle les puiſſe endurer davantage, &c.

J'ai donc pris la réſolution de vous placer loin de moi pour m'épargner l'affliction d'être à tout moment l'objet & le témoin de votre déſobéiſſance. Puiſque vous ne voulez pas répondre aux tendres ſoins que j'ai voulu prendre de votre éducation, j'aime mieux que vous alliez devenir un mauvais ſujet loin de

mes yeux, que de voir mon fils chéri manquer à chaque inſtant à ce qu'il doit à ſa mere; & d'ailleurs je ne déſeſpere pas que des gens fermes & ſenſés, qui n'auront pas pour vous le même foible que moi, ne viennent à bout de dompter vos mutineries par des traitemens néceſſaires que votre mere n'auroit jamais le courage de vous faire endurer, &c.

Voilà, mon fils, les raiſons du parti que j'ai pris à votre égard, & le ſeul que vous me laiſſiez à prendre, pour ne pas vous livrer à tous vos défauts & me rendre tout-à-fait malheureuſe. Je ne vous laiſſe point à Paris, pour ne pas avoir à combattre ſans ceſſe, en vous voyant trop ſouvent, le deſir de vous rapprocher de moi. Mais je ne vous ne tiendrai pas non plus ſi éloigné, que ſi l'on eſt content de vous je ne puiſſe vous faire venir ici quelquefois, &c.

Je ſuis fort trompé, Madame, ſi toute ſa hauteur tient à ce coup inattendu dont il ſentira toute la conſéquence, vu ſur-tout le tendre attachement que vous lui connoiſſez pour vous, & qui dans ce moment fera taire tout autre

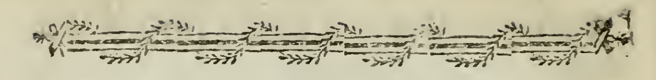
penchant. Il pleurera, il gémira, il poussera des cris auxquels vous ne serez ni ne paroîtrez insensible; mais lui parlant toujours de son départ comme d'une chose arrangée, vous lui montrerez du regret qu'il ait laissé venir cet arrangement au point de ne pouvoir plus être révoqué. Voilà, selon moi, la route par laquelle vous l'amenerez sans peine à une capitulation qu'il acceptera avec des transports de joie, & dont vous réglerez tous les articles sans qu'il regimbe contre aucun; encore avec tout cela ne paroîtrez-vous pas compter extrêmement sur la solidité de ce traité; vous le recevrez plutôt dans votre maison comme par essai, que par une réunion constante; & son voyage paroîtra plutôt différé que rompu, l'assurant cependant que s'il tient réellement ses engagemens, il fera le bonheur de votre vie, en vous dispensant de l'éloigner de vous.

Il me semble que voilà le moyen de faire avec lui l'accord le plus solide qu'il soit possible de faire avec un enfant, & il aura des raisons de tenir cet accord si puissantes & tellement à sa portée, que selon toute apparence,

il reviendra ſouple & docile pour longtems.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru le mieux à faire dans la circonſtance; il y a une continuité de régime à obſerver qu'on ne peut détailler dans une lettre, & qui ne peut ſe déterminer que par l'examen du ſujet; & d'ailleurs ce n'eſt pas une mere auſſi tendre que vous, ce n'eſt pas un eſprit auſſi clairvoyant que le vôtre, qu'il faut guider dans tous ces détails. Je vous l'ai dit, Madame, je m'en ſuis pénétré dans notre unique converſation; vous n'avez beſoin des conſeils de perſonne dans la grande & reſpectable tâche dont vous êtes chargée, & que vous rempliſſez ſi bien. J'ai dû cependant m'acquitter de celle que votre modeſtie m'a impoſée; je l'ai fait par obéiſſance & par devoir, mais bien perſuadé que pour ſavoir ce qu'il y a de mieux à faire, il ſuffiſoit d'obſerver ce que vous ferez.





LETTRE A MONSIEUR L'ABBÉ RAYNAL,

Alors Auteur du Mercure de France.

Paris, le 25 Juillet 1750.

Vous le voulez, Monsieur, je ne résiste plus : il faut vous ouvrir un porte-feuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du public sur ce déluge de mauvais écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens ; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu flatté mon ambition. Nayant pu vaincre mon penchant pour les lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul (*a*); & le Public

(*a*) Pour juger si ce langage étoit sincere, on voudra bien faire attention que celui qui parloit ainsi dans une lettre publique, avoit alors près de quarante ans.

ni mes amis n'auront pas à ſe plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus.* Or, on eſt toujours indulgent à ſoi-même, & des écrits ainſi deſtinés à l'obſcurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le ſeul deſir de plaire peut ſurmonter le dégoût.

Une choſe ſinguliere, c'eſt qu'ayant autrefois publié un ſeul ouvrage *(a)* où certainement il n'eſt point queſtion de poéſie, on me faſſe aujourd'hui poëte malgré moi; on vient tous les jours me faire compliment ſur des Comédies & d'autres pieces de vers que je n'ai point faites, & que je ne ſuis pas capable de faire. C'eſt l'identité du nom de l'Auteur & du mien qui m'attire cet honneur. J'en ſerois flatté ſans doute, ſi l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui; mais louer un homme de choſes qui ſont au-deſſus de ſes forces, c'eſt le faire ſonger à ſa foibleſſe.

Je m'étois eſſayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un ouvrage loué

(a) Diſſertation ſur la Muſique moderne. A Paris, chez Quillau pere, 1743.

des amateurs, décrié des artiſtes, & que la réunion de deux arts difficiles a fait exclure par ces derniers, avec autant de chaleur que ſi en effet il eût été excellent.

Je m'étois imaginé, en vrai Suiſſe, que pour réuſſir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire eſt le premier & le plus grand obſtacle qu'on trouve à ſurmonter dans cette carriere, & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis ni ne veux avoir, je me ſuis hâté de rentrer dans l'obſcurité qui convient également à mes talens & à mon caractere, & où vous devriez me laiſſer pour l'honneur de votre journal.

Je ſuis, &c.



LETTRE AU MÊME.

Sur l'uſage dangereux des uſtenſiles de cuivre.

Juillet 1753.

JE crois, Monſieur, que vous verrez avec plaiſir l'extrait ci-joint d'une

lettre de Stockolm, que la perſonne à qui elle eſt adreſſée me charge de vous prier d'inſérer dans le Mercure. L'objet en eſt de la derniere importance pour la vie des hommes; & plus la négligence du public eſt exceſſive à cet égard, plus les citoyens éclairés doivent redoubler de zele & d'activité pour la vaincre.

Tous les Chymiſtes de l'Europe nous avertiſſent depuis long-tems des mortelles qualités du cuivre, & des dangers auxquels on s'expoſe en faiſant uſage de ce pernicieux métal dans les batteries de cuiſine. M. Rouelle, de l'Académie des Sciences, eſt celui qui en a démontré plus ſenſiblement les funeſtes effets, & qui s'en eſt plaint avec le plus de véhémence. M. Thierri, Docteur en Médecine, a réuni dans une ſavante Theſe qu'il ſoutint en 1749, ſous la préſidence de M. Falconnet, une multitude de preuves capables d'effrayer tout homme raiſonnable qui fait quelque cas de ſa vie & de celle de ſes concitoyens. Ces Phyſiciens ont fait voir que le verd-de-gris, ou le cuivre diſſous, eſt un poiſon violent dont l'effet eſt toujours ac-

compagné de ſymptômes affreux; que la vapeur même de ce métal eſt dangereuſe, puiſque les ouvriers qui le travaillent ſont ſujets à diverſes maladies mortelles ou habituelles; que toutes les menſtrues, les graiſſes, les ſels, & l'eau même diſſolvent le cuivre, & en font du verd-de-gris; que l'étamage le plus exact ne fait que diminuer cette diſſolution; que l'étain qu'on emploie dans cet étamage, n'eſt pas lui-même exempt de danger, malgré l'uſage indiſcret qu'on a fait juſqu'à préſent de ce métal, & que ce danger eſt plus grand ou moindre, ſelon les différens étains qu'on emploie, en raiſon de l'arſénic qui entre dans leur compoſition, ou du plomb qui entre dans leur alliage; (*a*) que même, en ſuppoſant à l'étamage une précaution ſuffiſante, c'eſt une imprudence impardonnable de faire dépendre la vie & la ſanté des hommes d'une

---

(*a*) Que le plomb diſſous ſoit un poiſon, les accidens funeſtes que cauſent tous les jours les vins falſifiés avec de la litharge, ne le prouvent que trop. Ainſi pour employer ce métal avec ſûreté, il eſt important de bien connoître les diſſolvans qui l'attaquent.

lame d'étain très-déliée, qui s'uſe très-promptement (*a*) & de l'exactitude des domeſtiques & des cuiſiniers qui rejettent ordinairement les vaiſſeaux récemment étamés, à cauſe du mauvais goût que donnent les matieres employées à l'étamage; ils ont fait voir combien d'accidens affreux produits par le cuivre, ſont attribués tous les jours à des cauſes toutes différentes; ils ont prouvé qu'une multitude de gens périſſent, & qu'un plus grand nombre encore ſont attaqués de mille différentes maladies, par l'uſage de ce métal dans nos cuiſines & dans nos fontaines, ſans ſe douter eux-mêmes de la véritable cauſe de leurs maux. Cependant, quoique la Manufacture d'uſtenſiles de fer battu & étamé, qui

---

(*a*) Il eſt aiſé de démontrer que de quelque maniere qu'on s'y prenne, on ne ſauroit, dans les uſages des vaiſſeaux de cuiſine, s'aſſurer pour un ſeul jour l'étamage le plus ſolide; car, comme l'étain entre en fuſion à un degré de feu fort inférieur à celui de la graiſſe bouillante, toutes les fois qu'un cuiſinier fait rouſſir du beurre, il ne lui eſt pas poſſible de garantir de la fuſion quelque partie de l'étamage, ni par conſéquent le ragoût du contact du cuivre.

eſt établie au Fauxbourg Saint-Antoine, offre des moyens faciles de ſubſtituer dans les cuiſines une batterie moins diſpendieuſe, auſſi commode que celle de cuivre, & parfaitement ſaine, au moins quant au métal principal, l'indolence ordinaire aux hommes ſur les choſes qui leur ſont véritablement utiles, & les petites maximes que la pareſſe invente ſur les uſages établis, ſur-tout quand ils ſont mauvais, n'ont encore laiſſé que peu de progrès aux ſages avis des Chymiſtes, & n'ont proſcrit le cuivre que de peu de cuiſines. La répugnance des cuiſiniers à employer d'autres vaiſſeaux que ceux qu'ils connoiſſent, eſt un obſtacle dont on ne ſent toute la force que quand on connoît la pareſſe & la gourmandiſe des maîtres. Chacun ſait que la ſociété abonde en gens qui préferent l'indolence au repos, & le plaiſir au bonheur ; mais on a bien de la peine à concevoir qu'il y en ait qui aiment mieux s'expoſer à périr, eux & toute leur famille, dans des tourmens affreux, qu'à manger un ragoût brûlé.

Il faut raiſonner avec les ſages, & jamais avec le public. Il y a long-tems

qu'on a comparé la multitude à un troupeau de moutons ; il lui faut des exemples au lieu de raiſons, car chacun craint beaucoup plus d'être ridicule que d'être fou ou méchant. D'ailleurs, dans toutes les choſes qui concernent l'intérêt commun, preſque tous jugeant d'après leurs propres maximes, s'attachent moins à examiner la force des preuves, qu'à pénétrer les motifs ſecrets de celui qui les propoſe : par exemple, beaucoup d'honnêtes lecteurs ſoupçonneroient volontiers qu'avec de l'argent, le chef de la fabrique de fer battu, ou l'auteur des fontaines domeſtiques excitent mon zele en cette occaſion ; défiance aſſez naturelle dans un ſiecle de charlatanerie, où les plus grands fripons ont toujours l'intérêt public dans la bouche. L'exemple eſt en ceci plus perſuaſif que le raiſonnement, parce que la même défiance ayant vraiſemblablement dû naître auſſi dans l'eſprit des autres, on eſt porté à croire que ceux qu'elle n'a point empêché d'adopter ce que l'on propoſe, ont trouvé pour cela des raiſons déciſives. Ainſi au lieu de m'arrêter à

montrer combien il eſt abſurde, même dans le doute, de laiſſer dans la cuiſine des uſtenſiles ſuſpects de poiſon, il vaut mieux dire que M. Duverney vient d'ordonner une batterie de fer pour l'Ecole Militaire, que M. le Prince de Conti a banni tout le cuivre de la ſienne; que M le Duc de Duras, Ambaſſadeur en Eſpagne, en a fait autant; & que ſon cuiſinier, qu'il conſulta là-deſſus, lui dit nettement que tous ceux de ſon métier qui ne s'accommodoient pas de la batterie de fer, tout auſſi bien que de celle de cuivre, étoient des ignorans, ou gens de mauvaiſe volonté. Pluſieurs particuliers ont ſuivi cet exemple, que les perſonnes éclairées, qui m'ont remis l'extrait ci-joint, ont donné depuis long-tems, ſans que leur table ſe reſſente le moins du monde de ce changement, que par la confiance avec laquelle on peut manger d'excellens ragoûts, très-bien préparés dans des vaiſſeaux de fer.

Mais que peut-on mettre ſous les yeux du public de plus frappant que cet extrait même? S'il y avoit au monde une nation qui dût s'oppoſer

à l'expulſion du cuivre, c'eſt certainement la Suede, dont les mines de ce métal ſont la principale richeſſe, & dont les peuples en général idolâtrent leurs anciens uſages. C'eſt pourtant ce royaume ſi riche en cuivre qui donne l'exemple aux autres, d'ôter à ce métal tous les emplois qui le rendent dangereux & qui intéreſſent la vie de citoyens; ce ſont ces peuples, ſi attachés à leur vieilles pratiques, qui renoncent ſans peine à une multitude de commodités qu'ils retireroient de leurs mines, dès que la raiſon & l'autorité des ſages leur montrent le riſque que l'uſage indiſcret de ce métal leur fait courir. Je voudrois pouvoir eſpérer qu'un ſi ſalutaire exemple ſera ſuivi dans le reſte de l'Europe, où l'on ne doit pas avoir la même répugnance à proſcrire, au moins dans les cuiſines, un métal qu'on tire de dehors. Je voudrois que les avertiſſemens publics des philoſophes & des gens de lettres réveillaſſent les peuples ſur les dangers de toute eſpece auxquels leur imprudence les expoſe, & rappellaſſent plus ſouvent à tous les ſouverains, que le ſoin de la

conſervation des hommes n'eſt pas ſeulement leur premier devoir, mais auſſi leur plus grand intérêt.

Je ſuis, &c.



LETTRE

A M. M***. A GENEVE.

Paris, le 28 *Novembre* 1754.

EN répondant avec franchiſe à votre derniere lettre, en dépoſant mon cœur & mon ſort entre vos mains, je crois, Monſieur, vous donner une marque d'eſtime & de confiance moins équivoque que des louanges & des complimens, prodigués par la flatterie plus ſouvent que par l'amitié.

Oui, Monſieur, frappé des conformités que je trouve entre la conſtitution de gouvernement qui découle de mes principes, & celle qui exiſte réellement dans notre République, je me ſuis propſé de lui dédier mon Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité, & j'ai ſaiſi cette occa-

ſion comme un heureux moyen d'honorer ma Patrie & ſes chefs par de juſtes éloges, d'y porter, s'il ſe peut, dans le fond des cœurs, l'olive que je ne vois encore que ſur des médailles, & d'exciter en même tems les hommes à ſe rendre heureux par l'exemple d'un peuple qui l'eſt ou qui pourroit l'être ſans rien changer à ſon inſtitution. Je cherche en cela, ſelon ma coutume, moins à plaire qu'à me rendre utile : je ne compte pas en particulier ſur le ſuffrage de quiconque eſt de quelque parti; car n'adoptant pour moi que celui de la juſtice & de la raiſon, je ne dois gueres eſpérer que tout homme qui ſuit d'autres règles, puiſſe étre l'approbateur des miennes; & ſi cette conſidération ne m'a point retenu, c'eſt qu'en toute choſe le blâme de l'univers entier me touche beaucoup moins que l'aveu de ma conſcience. Mais, dites-vous, dédier un livre à la République, cela ne s'eſt jamais fait. Tant mieux, Monſieur; dans les choſes louables, il vaut mieux donner l'exemple que le recevoir, & je crois n'avoir que de trop juſtes raiſons pour n'être l'imitateur de per-

ſonne ; ainſi, votre objection n'eſt au fond qu'un préjugé de plus en ma faveur, car depuis long-tems il ne reſte plus de mauvaiſe action à tenter, & quoi qu'on en pût dire, il s'agiroit moins de ſavoir ſi la choſe s'eſt faite ou non, que ſi elle eſt bien ou mal en ſoi, de quoi je vous laiſſe le juge. Quant à ce que vous ajoutez qu'après ce qui s'eſt paſſé, de telles nouveautés peuvent ètre dangereuſes, c'eſt-là une grande vérité à d'autres égards; mais à celui-ci, je trouve au contraire ma démarche d'autant plus à ſa place après ce qui s'eſt paſſé, que mes éloges étant pour les Magiſtrats, & mes exhortations pour les Citoyens, il convient que le tout s'adreſſe à la République, pour avoir occaſion de parler à ſes divers membres, & pour ôter à ma Dédicace tout apparence de partialité. Je ſais qu'il y a des choſes qu'il ne faut point rappeller; & j'eſpere que vous me croyez aſſez de jugement pour n'en uſer à cet égard qu'avec une réſerve dans laquelle j'ai plus conſulté le goût des autres que le mien; car je ne penſe pas qu'il ſoit d'une adroite politique, de pouſſer cette maxime

jusqu'au ſcrupule. La mémoire d'Eroſtrate nous apprend que c'eſt un mauvais moyen de faire oublier les choſes, que d'ôter la liberté d'en parler : mais ſi vous faites qu'on n'en parle qu'avec douleur, vous ferez bientôt qu'on n'en parlera plus. Il y a je ne ſais quelle circonſpection puſillanime fort goûtée en ce ſiecle, & qui, voyant par-tout des inconvéniens, ſe borne par ſageſſe, à ne faire ni bien ni mal ; j'aime mieux une hardieſſe généreuſe qui, pour bien faire, ſecoue quelquefois le puérile joug de la bienſéance.

Qu'un zele indiſcret m'abuſe peut-être, que prenant mes erreurs pour des vérités utiles, avec les meilleures intentions du monde je puiſſe faire plus de mal que de bien ; je n'ai rien à répondre à cela, ſi ce n'eſt, qu'une ſemblable raiſon devroit retenir tout homme droit, & laiſſer l'univers à la diſcrétion du méchant & de l'étourdi, parce que les objections, tirées de la ſeule foibleſſe de la nature, ont force contre quelque homme que ce ſoit, & qu'il n'y a perſonne qui ne dût être ſuſpect à ſoi-même, s'il ne ſe repoſoit de la juſteſſe de ſes lumieres ſur la

droiture de ſon cœur ; c'eſt ce que je dois pouvoir faire ſans témérité, parce qu'iſolé parmi les hommes, ne tenant à rien dans la ſociété, dépouillé de toute eſpece de prétention, & ne cherchant mon bonheur même que dans celui des autres, je crois, du moins, être exempt de ces préjugés d'état qui font plier le jugement des plus ſages aux maximes qui leur ſont avantageuſes. Je pourrois, il eſt vrai, conſulter des gens plus habiles que moi, & je le ferois volontiers, ſi je ne ſavois que leur intérêt me conſeillera toujours avant leur raiſon. En un mot, pour parler ici ſans détour, je me fie encore plus à mon déſintéreſſement, qu'aux lumieres de qui que ce puiſſe être.

Quoiqu'en général, je faſſe très-peu de cas des étiquettes de procédés, & que j'en aye depuis long-tems ſecoué le joug plus peſant qu'utile, je penſe avec vous qu'il auroit convenu d'obtenir l'agrément de la République ou du Conſeil, comme c'eſt aſſez l'uſage en pareil cas ; & j'étois ſi bien de cet avis, que mon voyage fut fait en partie, dans l'intention de

ſolliciter

ſolliciter cet agrément; mais il me fallut peu de tems & d'obſervations pour reconnoître l'impoſſibilité de l'obtenir; je ſentis que demander une telle permiſſion, c'étoit vouloir un refus, & qu'alors ma démarche qui péche tout au plus contre une certaine bienſéance dont pluſieurs ſe ſont diſpenſés, ſeroit par-là devenue une déſobéiſſance condamnable, ſi j'avois perſiſté, ou l'étourderie d'un ſot, ſi j'euſſe abandonné mon deſſein : car ayant appris que dès le mois de Mai dernier, il s'étoit fait à mon inſçu des copies de l'ouvrage & de la Dédicace, dont je n'étois plus le maître de prévenir l'abus, je vis que je ne l'étois pas non plus de renoncer à mon projet, ſans m'expoſer à le voir exécuter par d'autres.

Votre lettre m'apprend elle-même que vous ne ſentez pas moins que moi toutes les difficultés que j'avois prévues; or, vous ſavez qu'à force de ſe rendre difficile ſur les permiſſions indifférentes, on invite les hommes à s'en paſſer ; c'eſt ainſi que l'exceſſive circonſpection du feu Chancelier, ſur l'impreſſion des meilleurs livres, fit enfin qu'on ne lui préſentoit plus de

manuſcrits, & que les livres ne s'imprimoient pas moins, quoique cette impreſſion faite contre les loix, fût réellement criminelle, au lieu qu'une Dédicace non communiquée, n'eſt tout au plus qu'une impoliteſſe ; & loin qu'un tel procédé ſoit blâmable par ſa nature, il eſt au fond plus conforme à l'honnêteté que l'uſage établi ; car il y a je ne ſais quoi de lâche, à demander aux gens la permiſſion de les louer, & d'indécent à l'accorder. Ne croyez pas, non plus, qu'une telle conduite ſoit ſans exemple : je puis vous faire voir des livres dédiés à la nation Françoiſe, d'autres au peuple Anglois, ſans qu'on ait fait un crime aux Auteurs de n'avoir eu pour cela ni le conſentement de la nation, ni celui du Prince, qui ſûrement leur eût été refuſé, parce que dans toute Monarchie, le Roi veut être l'Etat lui tout ſeul, & ne prétend pas que le peuple ſoit quelque choſe.

Au reſte, ſi j'avois eu à m'ouvrir à quelqu'un ſur cette affaire, ç'auroit été à M. le Premier moins qu'à qui que ce ſoit au monde. J'honore & j'aime trop ce digne & reſpectable Ma-

giſtrat pour avoir voulu le compromettre en la moindre choſe, & l'expoſer au chagrin de déplaire peut-être à beaucoup de gens, en favoriſant mon projet; ou d'être forcé, peut-être, à le blâmer contre ſon propre ſentiment. Vous pouvez croire qu'ayant réfléchi long-tems ſur les matieres de Gouvernement, je n'ignore pas la force de ces petites maximes d'Etat qu'un ſage Magiſtrat eſt obligé de ſuivre, quoiqu'il en ſente lui-méme toute la frivolité.

Vous conviendrez que je ne pouvois obtenir l'aveu du Conſeil, ſans que mon ouvrage fût examiné; or, penſez-vous que j'ignore ce que c'eſt que ces examens, & combien l'amour-propre des Cenſeurs les mieux intentionnés, & les préjugés des plus éclairés, leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raiſon, & leur font rayer d'excellentes choſes, uniquement parce qu'elles ne ſont pas dans leur maniere de penſer, & qu'ils ne les ont pas méditées auſſi profondément que l'Auteur? N'ai-je pas eu ici mille altercations avec les miens? Quoique gens d'eſprit & d'honneur,

ils m'ont toujours désolé par de misérables chicanes, qui n'avoient ni le sens commun, ni d'autre cause qu'une vile pusillanimité, ou la vanité de vouloir tout savoir mieux qu'un autre. Je n'ai jamais cédé, parce que je ne céde qu'à la raison ; le Magistrat a été notre juge, & il s'est toujours trouvé que les Censeurs avoient tort. Quand je répondis au Roi de Pologne, je devois, selon eux, lui envoyer mon manuscrit, & ne le publier qu'avec son agrément : c'étoit, prétendoient ils, manquer de respect au pere de la Reine que de l'attaquer publiquement, surtout avec la fierté qu'ils trouvoient dans ma réponse ; & ils ajoutoient même que ma sûreté exigeoit des précautions: je n'en ai pris aucune ; je n'ai point envoyé mon manuscrit au Prince ; je me suis fié à l'honnêteté publique, comme je fais encore aujourd'hui, & l'événement a prouvé que j'avois raison. Mais à Geneve il n'en iroit pas comme ici ; la décision de mes Censeurs seroit sans appel ; je me verrois réduit à me taire, ou à donner sous mon nom, le sentiment d'autrui ; & je ne veux faire ni l'un ni

l'autre. Mon expérience m'a donc fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique Censeur ; je n'en aurois jamais de plus sévere, & mes principes n'en ont pas besoin d'autres, non plus que mes mœurs : puisque tous ces gens-là regardent toujours à mille choses étrangeres dont je ne me soucie point, j'aime mieux m'en rapporter à ce juge intérieur & incorruptible qui ne passe rien de mauvais, & ne condamne rien de bon, & qui ne trompe jamais quand on le consulte de bonne foi. J'espere que vous trouverez qu'il n'a pas mal fait son devoir dans l'ouvrage en question, dont tout le monde sera content, & qui n'auroit pourtant obtenu l'approbation de personne.

Vous devez sentir encore, que l'irrégularité qu'on peut trouver dans mon procédé, est tout à mon préjudice & à l'avantage du Gouvernement. S'il y a quelque chose de bon dans mon ouvrage, on pourra s'en prévaloir ; s'il y a quelque chose de mauvais on pourra le désavouer ; on pourra m'approuver ou me blâmer selon les intérêts particuliers, ou le jugement du public. On pour-

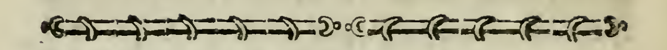
roit même proſcrire mon livre, ſi l'Auteur & l'Etat avoient ce malheur que le Conſeil n'en fût pas content ; toutes choſes qu'on ne pourroit plus faire, après en avoir approuvé la Dédicace. En un mot, ſi j'ai bien dit en l'honneur de ma Patrie, la gloire en ſera pour elle : ſi j'ai mal dit, le blâme en retombera ſur moi ſeul. Un bon citoyen peut-il ſe faire un ſcrupule d'avoir à courir de tels riſques ?

Je ſupprime toutes les conſidérations perſonnelles qui peuvent me regarder, parce qu'elles ne doivent jamais entrer dans les motifs d'un homme de bien qui travaille pour l'utilité publique. Si le détachement d'un cœur qui ne tient ni à la fortune, ni même à la vie, peut le rendre digne d'annoncer la vérité, j'oſe me croire appellé à cette vocation ſublime : c'eſt pour faire aux hommes du bien ſelon mon pouvoir, que je m'abſtiens d'en recevoir d'eux, & que je chéris ma pauvreté & mon indépendance. Je ne veux point ſuppoſer que de tels ſentimens puiſſent jamais me nuire auprès de mes concitoyens ; & c'eſt ſans le prévoir ni le craindre, que je prépare mon ame à cette derniere

épreuve, la ſeule à laquelle je puiſſe être ſenſible. Croyez que je veux être juſqu'au tombeau, honnéte, vrai, & citoyen zélé ; & que s'il falloit me priver à cette occaſion, du doux ſéjour de la Patrie, je couronnerois ainſi les ſacrifices que j'ai faits à l'amour des hommes & de la vérité, par celui de tous qui coûte le plus à mon cœur, & qui par conſéquent m'honore le plus.

Vous comprendrez aiſément que cette lettre eſt pour vous ſeul ; j'aurois pu vous en écrire une pour être vue dans un ſtyle fort différent ; mais outre que ces petites adreſſes répugnent à mon caractere, elles ne répugneroient pas moins à ce que je connois du vôtre ; & je me ſaurai gré toute ma vie, d'avoir profité de cette occaſion de m'ouvrir à vous ſans réſerve, & de me confier à la diſcrétion d'un homme de bien qui a de l'amitié pour moi. Bonjour, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur, avec attendriſſement & reſpect.





LETTRE A M. VERNES.

A Paris, le 2 Avril 1755.

POUR le coup, Monſieur, voici bien du retard ; mais outre que je ne vous ai point caché mes défauts, vous devez ſonger qu'un ouvrier & un malade ne diſpoſent pas de leur tems comme ils aimeroient le mieux. D'ailleurs l'amitié ſe plaît à pardonner, & l'on n'y met gueres la ſévérité qu'à la place du ſentiment. Ainſi je crois pouvoir compter ſur votre indulgence.

Vous voilà donc, Meſſieurs, devenus Auteurs périodiques. Je vous avoue que ce projet ne me rit pas autant qu'à vous : j'ai du regret de voir des hommes faits pour élever des monumens, ſe contenter de porter des matériaux, & d'architectes ſe faire manœuvres. Queſt-ce qu'un livre périodique ? Un ouvrage éphémere, ſans mérite & ſans utilité, dont la lecture négligée & mé-

prisée par des gens de Lettres, ne sert qu'à donner aux femmes & aux sots de la vanité sans instruction, & dont le sort, après avoir brillé le matin sur la toilette, est de mourir le soir dans la garderobe. D'ailleurs, pouvez-vous vous résoudre à prendre des pieces dans les journaux & jusques dans le *Mercure*, & à compiler des compilations? S'il n'est pas impossible qu'il s'y trouve quelque bon morceau, il est impossible que pour le déterrer, vous n'ayez le dégoût d'en lire toujours une multitude de détestables. La philosophie du cœur coûtera cher à l'esprit, s'il le faut remplir de tous ces fatras. Enfin, quand vous auriez assez de zèle pour soutenir l'ennui de toutes ces lectures, qui vous répondra que votre choix sera fait comme il doit l'être, que l'attrait de vos vues particulieres ne l'emportera pas souvent sur l'utilité publique, ou que, si vous ne songez qu'à cette utilité, l'agrément n'en souffrira point? Vous n'ignorez pas qu'un bon choix littéraire est le fruit du goût le plus exquis, & qu'avec tout l'esprit & toutes les connoissances imaginables, le goût ne peut assez se perfectionner dans une peti-

te ville, pour y acquérir cette ſûreté néceſſaire à la formation d'un recueil. Si le vôtre eſt excellent, qui le ſentira ? s'il eſt médiocre & par conſéquent déteſtable, auſſi ridicule que le Mercure Suiſſe, il mourra de ſa mort naturelle, après avoir amuſé quelque tems les caillettes du pays de Vaud. Croyez-moi, Monſieur, ce n'eſt point cette eſpece d'ouvrage qui nous convient. Des ouvrages graves & profonds peuvent nous honorer. Tout le colifichet de cette petite philoſophie à la mode nous va fort mal. Les grands objets, tels que la vertu & la liberté, étendent & fortifient l'eſprit; les petits, tels que la poéſie & les beaux arts, lui donnent plus de délicateſſe & de ſubtilité. Il faut un téleſcope pour les uns & un microſcope pour les autres, & les hommes accoutumés à meſurer le ciel, ne ſauroient diſſéquer des mouches; voilà pourquoi Geneve eſt le pays de la ſageſſe & de la raiſon, & Paris le ſiege du goût. Laiſſons-en donc les rafinemens à ces myopes de la littérature, qui paſſent leur vie à regarder des cirons au bout de leur nez; ſachons être plus fiers du goût qui nous manque qu'eux de celui

qu'ils ont ; & tandis qu'ils feront des journaux & des brochures pour les ruelles, tâchons de faire des livres utiles & dignes de l'immortalité.

Après vous avoir tenu le langage de l'amitié, je n'en oublierai pas les procédés ; & si vous persistez dans votre projet, je ferai de mon mieux un morceau tel que vous le souhaiterez pour y remplir un vuide tant bien que mal.



LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE. (a)

Aux Délices, près de Geneve, 1755.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes

(a) L'Auteur de cette Lettre la fit imprimer un peu changée & augmentée. La voici telle qu'il me l'écrivit.

les horreurs de la ſociété humaine ; dont notre ignorance & notre foibleſſe ſe promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes : il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada, premierement parce que les maladies auxquelles je ſuis condamné me rendent un Médecin d'Europe néceſſaire ; ſecondement parce que la guerre eſt portée dans ce pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les Sauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie auprès de votre patrie où vous devriez être.

J'avoue avec vous que les belles-lettres & les ſciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal.

Les ennemis du Taſſe firent de ſa

vie un tiſſu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les priſons à ſoixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligèrent à ſe rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui oſoient être leurs rivaux, les traiterent de Déïſtes, d'Athées, & même de Janſéniſtes. Si j'oſois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferois voir une troupe de miſérables acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe; une bibliotheque de calomnies ridicules imprimée contre moi; un Prêtre ex-Jéſuite que j'avois ſauvé du dernier ſupplice, me payant par des libelles diffamatoires du ſervice que je lui avois rendu; un homme plus coupable encore faiſant imprimer mon propre ouge du ſiecle de Louis XIX, avec des notes où la plus craſſe ignorance débite les calomnies les plus effrontées; un autre qui vend à un libraire une prétendue hiſtoire univerſelle ſous mon nom; & le Libraire aſſez avide ou aſ-

ſez ſot pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits & de noms eſtropiés ; & enfin des hommes aſſez lâches & aſſez méchans pour m'imputer cette rapſodie. Je vous ferois voir la ſociété infectée de ce genre d'hommes, inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de laquais, ſoit de manœuvre, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de la littérature, volent des manuſcrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre qu'une plaiſanterie, faite il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet que Chapelain eut ſa bêtiſe de traiter ſérieuſement, court aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'infâme avarice de ces malheureux, qui l'ont défigurée avec autant de ſottiſe que de malice, & qui, au bout de trente ans, vendent par-tout cet ouvrage, lequel certainement n'eſt plus le mien, & qui eſt devenu le leur. J'ajoûterois qu'en dernier lieu, on a oſé fouiller dans les archives les plus reſpectables, & y voler une partie des mémoires que j'y avois mis en depôt, lorſque j'étois Hiſtoriographe de France, & qu'on a ven-

du à un Libraire de Paris le fruit de mes travaux. Je vous peindrois l'ingratitude, l'impoſture & la rapine me pourſuivant juſqu'aux pieds des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau.

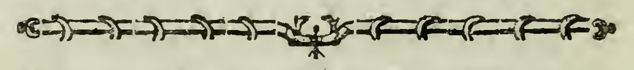
Mais, Monſieur, avouez auſſi que ces épines attachées à la littérature & à la réputation, ne ſont que des fleurs en comparaiſon des autres maux qui de tous tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, ne furent les auteurs des proſcriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécile Lépide, de ce tyran ſans courage Octave Cepias, ſurnommé ſi lâchement Auguſte.

Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint Barthelemi, & que la tragédie du Cid ne cauſa pas les guerres de la Fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célebres ignorans. Ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan qui ne ſavoit pas lire juſqu'à un commis de la douane qui ne ſait que chiffrer. Les lettres nour-

riſſent l'ame, la rectifient, la conſolent, & elles ſont même votre gloire dans le tems que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le pere Mallebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Monſieur Chappuis m'apprend que votre ſanté eſt bien mauvaiſe ; il faudroit la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi le lait de nos vaches, & brouter nos herbes.

Je ſuis très-philoſophiquement & avec la plus tendre eſtime, Monſieur, votre, &c.



RÉPONSE.

Paris, le 10 Septembre 1755.

C'EST à moi, Monſieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes triſtes rêveries, je n'ai point cru vous faire un préſent digne de vous, mais m'acquitter d'un

devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Senſible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoiſſance de mes concitoyens, & j'eſpere qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorſqu'ils auront profité des inſtructions que vous pouvez leur donner. Embelliſſez l'aſyle que vous avez choiſi : éclairez un peuple digne de vos leçons; &, vous qui ſavez ſi bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aſpire pas à nous rétablir dans notre bêtiſe, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monſieur, ce retour ſeroit un miracle, ſi grand à la fois & ſi nuiſible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire & qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; perſonne au monde n'y réuſſiroit moins que vous. Vous nous redreſſez trop bien ſur nos deux pieds pour ceſſer de vous tenir ſur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célebres dans les Lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, & qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de miseres, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guères moins inondés. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Séneque, ni Tacite; ce ne sont ni les savans, ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome & les crimes des Romains: mais sans le poison lent & secret qui corrompit peu-à-peu le plus vigoureux Gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrece, ni Salluste n'eussent point existé ou n'eussent point écrit. Le siecle aimable de Lelius & de Terence amenoit de loin le siecle brillant d'Auguste & d'Horace, & enfin les siecles horribles de Séneque & de Néron, de Domitien & de

Martial. Le goût des Lettres & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente, & s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpece, ceux de l'eſprit & des connoiſſances qui augmentent notre orgueil & multiplient nos égaremens, accélerent bientôt nos malheurs. Mais il vient un tems où le mal eſt tel, que les cauſes mêmes qui l'ont fait naître, ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter; c'eſt le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, ſi j'avois ſuivi ma premiere vocation, & que je n'euſſe ni lu ni écrit, j'en aurois ſans doute été plus heureux. Cependant, ſi les Lettres étoient maintenant anéanties, je ſerois privé du ſeul plaiſir qui me reſte. C'eſt dans leur ſein que je me conſole de tous mes maux: c'eſt parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie ſans craindre la mort. Je leur dois le peu que je ſuis; je leur dois même l'honneur d'etre connu de vous; mais conſultons l'intérêt dans nos affaires & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des

Philoſophes, des Hiſtoriens, des Savans pour éclairer le monde & conduire ſes aveugles habitans; ſi le ſage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de ſi fou qu'un peuple de ſages.

Convenez-en, Monſieur; s'il eſt bon que les grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs inſtructions : ſi chacun ſe mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? Les boiteux, dit Montaigne, ſont mal propres aux exercices du corps, & aux exercices de l'eſprit les ames boiteuſes.

Mais en ce ſiecle ſavant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des ſages pour les juger non pour s'inſtruire. Jamais on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentiſſent de leurs ſentences; ils les affichent dans les journaux, les quais ſont couverts de leurs écrits, & j'entends critiquer l'Orphelin (*a*), parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud ſi peu

---

(*a*) Tragédie de M. de Voltaire, qu'on jouoit dans ce tems-là.

capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la premiere source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, & que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls Philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent Myrmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortege des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous vous plai-

gnez : mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre repos & à notre instruction. Méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal, qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; & qui vous oseroit attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation ; & si cet hiver me laisse en état d'aller au printems habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le Lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, & le Moly qui empêche les hommes de le devenir.

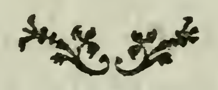
Je suis de tout mon cœur & avec respect, &c.



BILLET

DE M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR Rouſſeau a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé dans cette lettre des dangers attachés à la littérature. Je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers : on fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom. Je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rouſſeau, de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, & qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connoît ſi bien.





LETTRE

A M. DE VOLTAIRE,

En réponse au Billet précédent.

Paris, le 20 Septembre 1755.

EN arrivant, Monsieur, de la campagne où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre & ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, & qu'elles sont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, & qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avois eue que pour une bonne fin. Heureusement, Monsieur, je

je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avois craint. En approuvant une publication qui me fait honneur & qui peut vous être utile, il me reſte une excuſe à vous faire ſur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, ſans votre conſentement ni le mien.

Je ſuis avec les ſentimens du plus ſincere de vos admirateurs, Monſieur, &c.

P. S. Je ſuppoſe que vous avez reçu ma réponſe du 10 de ce mois.



LETTRE
A M. DE BOISSI,

De l'Académie Françoiſe, Auteur du Mercure de France.

Paris, le 4 Novembre 1755.

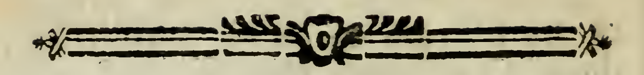
QUAND je vis, Monſieur, paroître dans le Mercure, ſous le nom de M. de Voltaire, la lettre que j'avois reçue de lui, je ſuppoſai que vous aviez obtenu

pour cela ſon conſentement; & comme il avoit bien voulu me demander le mien pour la faire imprimer, je n'avois qu'à me louer de ſon procédé, ſans avoir à me plaindre du vôtre. Mais que puis-je penſer du galimathias que vous avez inſéré dans le Mercure ſuivant ſous le titre de ma réponſe? Si vous me dites que votre copie étoit incorrecte, je demanderai qui vous forçoit d'employer une lettre viſiblement incorrecte, qui n'eſt remarquable que par ſon abſurdité? Vous abſtenir d'inſérer dans votre ouvrage des écrits ridicules, eſt un égard que vous devez, ſinon aux Auteurs, du moins au public.

Si vous avez cru, Monſieur, que je conſentirois à la publication de cette lettre, pourquoi ne pas me communiquer votre copie pour la revoir? Si vous ne l'avez pas cru, pourquoi l'imprimer ſous mon nom? S'il eſt peu convenable d'imprimer les lettres d'autrui ſans l'aveu des Auteurs, il l'eſt beaucoup moins de les leur attribuer ſans être ſûr qu'ils les avouent, ou même qu'elles ſoient d'eux, & bien moins encore lorſqu'il eſt à croire qu'ils ne les ont pas écrites telles qu'on les a.

Le Libraire de M. de Voltaire qui avoit à cet égard plus de droit que personne, a mieux aimé s'abſtenir d'imprimer la mienne que de l'imprimer ſans mon conſentement, qu'il avoit eu l'honnêteté de me demander. Il me ſemble qu'un homme auſſi juſtement eſtimé que vous, ne devroit pas recevoir d'un Libraire des leçons de procédés. J'ai d'autant plus, Monſieur, à me plaindre du vôtre en cette occaſion, que, dans le même volume où vous avez mis, ſous mon nom, un écrit, auſſi mutilé, vous craignez avec raiſon d'imputer à M. de Voltaire des vers qui ne ſoient pas de lui. Si un tel égard n'étoit dû qu'à la conſidération, je me garderois d'y prétendre; mais il eſt un acte de juſtice, & vous la devez à tout le monde.

Comme il eſt bien plus naturel de m'attribuer une ſotte lettre qu'à vous un procédé peu régulier, & que par conſéquent je reſterois chargé du tort de cette affaire, ſi je négligeois de m'en juſtifier; je vous ſupplie, de vouloir bien inſérer ce déſaveu dans le prochain Mercure, & d'agréer, Monſieur, mon reſpect & mes ſalutat



LETTRE A M. VERNES.

Paris, le 28 Mars 1756.

RECEVEZ, mon cher Concitoyen, une lettre très-courte, mais écrite avec la tendre amitié que j'ai pour vous; c'eſt à regret que je vois prolonger le tems qui doit nous rapprocher, mais je déſeſpere de pouvoir m'arracher d'ici cette année; quoi qu'il en ſoit, ou je ne ſerai plus en vie, ou vous m'embraſſerez au printems 57; voilà une réſolution inébranlable.

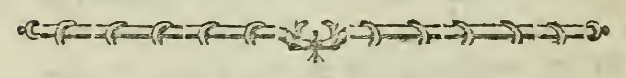
Vous êtes content de l'article *Economie*; je le crois bien; mon cœur me l'a dicté, & le vôtre l'a lu. M. Labat m'a dit que vous aviez deſſein de l'employer dans votre *Choix Littéraire*; n'oubliez pas de conſulter l'*errata*. J'avois fait quelque choſe que je vous deſtinois, mais ce qui vous ſurprendra fort, c'eſt que cela s'eſt trouvé ſi gai & ſi fol, qu'il n'y a nul moyen de

l'employer, & qu'il faut le réserver pour le lire le long de l'Arve avec son ami. Ma copie m'occupe tellement à Paris, qu'il m'est impossible de méditer; il faut voir si le séjour de la campagne ne m'inspirera rien pendant les beaux jours.

Il est difficile de se brouiller avec quelqu'un que l'on ne connoit pas, ainsi il n'y a nulle brouillerie entre Monsieur Palissot & moi. On prétendoit cet hiver qu'il m'avoit joué à Nanci devant le Roi de Pologne, & je n'en fis que rire; on ajoutoit qu'il avoit aussi joué feue Madame la Marquise du Châtelet, femme considérable par son mérite personnel & par sa grande naissance, considérée principalement en Lorraine comme étant l'une des grandes Maisons de ce pays-là, & à la Cour du Roi de Pologne où elle avoit beaucoup d'amis, à commencer par le Roi même; il me parut que tout le monde étoit choqué de cette imprudence, que l'on appelloit impudence. Voilà ce que j'en savois quand je reçus une lettre de M. le Comte de Tressan, qui en occasionna d'autres, dont je n'ai jamais parlé à personne, mais dont

je crois vous devoir envoyer copie ſous le ſecret, ainſi que de mes réponſes; car quelque indifférence que j'aye pour les jugemens du Public, je ne veux pas qu'ils abuſent mes vrais amis. Je n'ai jamais eu ſur le cœur la moindre choſe contre M. Paliſſot, mais je doute qu'il me pardonne aiſément le ſervice que je lui ai rendu.

Bonjour, mon bon & cher Concitoyen; ſoyons toujours gens de bien, & laiſſons bavarder les hommes. Si nous voulons vivre en paix, il faut que cette paix vienne de nous-mêmes.



LETTRE

A M. DE SCHEYB,

Sécretaire des Etats de la Baſſe-Autriche.

A l'Hermitage, le 15 Juillet 1756

Vous me demandez, Monſieur, des louanges pour vos auguſtes Souverains, & pour les Lettres qu'ils font fleurir dans leurs Etats. Trouvez bon que je commence par louer en vous

un zélé sujet de l'Impératrice & un bon citoyen de la République des Lettres. Sans avoir l'honneur de vous connoître, je dois juger à la ferveur qui vous anime que vous vous acquittez parfaitement vous-même des devoirs que vous imposez aux autres, & que vous exercez à la fois les fonctions d'homme d'Etat au gré de leurs Majestés, & celles d'Auteur au gré du Public.

A l'égard des soins dont vous me chargez, je sais bien, Monsieur, que je ne serois pas le premier Républicain qui auroit encensé le trône, ni le premier ignorant qui chanteroit les arts; mais je suis si peu propre à remplir dignement vos intentions que mon insuffisance est mon excuse, & je ne sais comment les grands noms que vous citez vous ont laissé songer au mien Je vois, d'ailleurs, au ton dont la flatterie usa de tout tems avec les Princes vulgaires, que c'est honorer ceux qu'on estime que de les louer sobrement, car on sait que les Princes loués avec le plus d'excès sont rarement ceux qui méritent le mieux de l'être. Or, il ne convient à personne de se mettre

ſur les rangs avec le projet de faire moins que les autres, ſur-tout quand on doit craindre de faire moins bien. Permettez-moi donc de croire qu'il n'y a pas plus de vrai reſpect pour l'Empereur & l'Impératrice-Reine dans les écrits des Auteurs célebres dont vous me parlez que dans mon ſilence, & que ce ſeroit une témérité de le rompre à leur exemple, à moins que d'avoir leurs talens.

Vous me preſſez auſſi de vous dire ſi leurs Majeſtés Impériales ont bien fait de conſacrer de magnifiques établiſſemens & des ſommes immenſes à des leçons publiques dans leur Capitale; & après la réponſe affirmative de tant d'illuſtres Auteurs, vous exigez encore la mienne. Quant à moi, Monſieur, je n'ai pas les lumieres néceſſaires pour me déterminer auſſi promptement, & je ne connois pas aſſez les mœurs & les talens de vos compatriotes pour en faire une application ſûre à votre queſtion. Mais voici là-deſſus le précis de mon ſentiment ſur lequel vous pourrez mieux que moi tirer la concluſion.

Par rapport aux mœurs. Quand les

hommes ſont corrompus, il vaut mieux qu'ils ſoient ſavans qu'ignorans; quand ils ſont bons, il eſt à craindre que les ſciences ne les corrompent.

Par rapport aux talens. Quand on en a, le ſavoir les perfectionne & les fortifie ; quand on en manque, l'étude ôte encore la raiſon, & fait un pédant & un ſot d'un homme de bon ſens & de peu d'eſprit.

Je pourrois ajouter à ceci quelques réflexions. Qu'on cultive ou non les ſciences, dans quelque ſiecle que naiſſe un grand homme, il eſt toujours un grand homme, car la ſource de ſon mérite n'eſt pas dans les livres, mais dans ſa tête, & ſouvent les obſtacles qu'il trouve & qu'il ſurmonte ne font que l'élever & l'agrandir encore. On peut acheter la ſcience, & même les ſavans, mais le génie qui rend le ſavoir utile ne s'achete point ; il ne connoit ni l'argent, ni l'ordre des Princes, il ne leur appartient point de le faire naître, mais ſeulement de l'honorer; il vit & s'immortaliſe avec la liberté qui lui eſt naturelle, & votre illuſtre Métaſtaſe lui-même, étoit déjà la gloire de l'Italie avant d'être accueilli par

Charles VI. Tâchons donc de ne pas confondre le vrai progrès des talens avec la protection que les Souverains peuvent leur accorder. Les ſciences regnent pour ainſi dire à la Chine depuis deux mille ans & n'y peuvent ſortir de l'enfance, tandis qu'elles ſont dans leur vigueur en Angleterre où le gouvernement ne fait rien pour elles. L'Europe eſt vainement inondée de gens de Lettres, les gens de mérite y ſont toujours rares; les écrits durables le ſont encore plus, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Quant à votre patrie en particulier, il ſe préſente, Monſieur, une obſervation bien ſimple. L'Impératrice & ſes auguſtes Ancêtres n'ont pas eu beſoin de gager des hiſtoriens & des poëtes pour célébrer les grandes choſes qu'ils vouloient faire, mais ils ont fait de grandes choſes & elles ont été conſacrées à l'immortalité comme celles de cet ancien Peuple qui ſavoit agir & n'écrivoit point. Peut-être manquoit-il à leurs travaux le plus digne de les couronner, parce qu'il eſt le

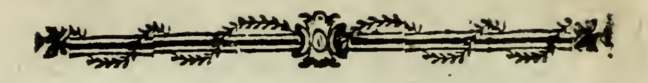
plus difficile : c'eſt de ſoutenir à l'aide des Lettres tant de gloire acquiſe ſans elles.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, aſſez d'autres donneront aux protecteurs des ſciences & des arts des éloges que leurs Majeſtés Impériales partageront avec la plûpart des Rois : pour moi, ce que j'admire en Elles & qui leur eſt plus véritablement propre, c'eſt leur amour conſtant pour la vertu & pour tout ce qui eſt honnête. Je ne nie pas que votre pays n'ait été long-tems barbare, mais je dis qu'il étoit plus aiſé d'établir les beaux-arts chez les Huns, que de faire de la plus grande Cour de l'Europe une école de bonnes mœurs.

Au reſte, je dois vous dire que votre lettre ayant été adreſſée à Geneve avant de venir à Paris, elle a reſtée près de ſix ſemaines en route, ce qui m'a privé du plaiſir d'y répondre auſſitôt que je l'aurois voulu.

Je ſuis, autant qu'un honnête-homme peut l'être d'un autre,

Monſieur, &c.



LETTRE

A M. VERNES.

Montmorency, le 18 Février 1758.

OUI, mon cher Concitoyen, je vous aime toujours, & ce me semble plus que jamais, mais je suis accablé de mes maux; j'ai bien de la peine à vivre dans ma retraite d'un travail peu lucratif; je n'ai que le tems qu'il me faut pour gagner mon pain, & le peu qui m'en reste est employé pour souffrir & me reposer. Ma maladie a fait un tel progrès cet hiver, j'ai senti tant de douleurs de toute espece, & je me trouve tellement affoibli, que je commence à craindre que la force & les moyens ne me manquent pour exécuter mon projet ; je me console de cette impuissance par la considération de l'état où je suis. Que me serviroit d'aller mourir parmi vous? Hélas, il falloit y vivre! Qu'importe où l'on laisse son cadavre? Je n'aurois pas besoin qu'on reportât mon cœur dans

ma patrie ; il n'en eſt jamais ſorti.

Je n'ai point eu occaſion d'exécuter votre commiſſion auprès de M. d'Alembert. Comme nous ne nous ſommes jamais beaucoup vus, nous ne nous écrivons point ; &, confiné dans ma ſolitude, je n'ai conſervé nulle eſpece de relation avec Paris; j'en ſuis comme à l'autre bout de la terre, & ne ſais pas plus ce qui s'y paſſe qu'à Pekin. Au reſte, ſi l'article dont vous me parlez eſt indiſcret & répréhenſible, il n'eſt aſſurément pas offenſant. Cependant, s'il peut nuire à votre Corps, peut-être fera-t-on bien d'y répondre, quoi qu'à vous dire le vrai, j'aye un peu d'averſion pour les détails où cela peut entraîner, & qu'en général je n'aime guères, qu'en matiere de foi l'on aſſujettiſſe la conſcience à des formules. J'ai de la religion, mon ami, & bien m'en prend ; je ne crois pas qu'homme au monde en ait autant beſoin que moi. J'ai paſſé ma vie parmi les incrédules, ſans me laiſſer ébranler; les aimant, les eſtimant beaucoup, ſans pouvoir ſouffrir leur Doctrine. Je leur ai toujours dit que je ne les ſavois pas combattre, mais que je ne voulois

pas les croire; la philoſophie n'ayant ſur ces matieres ni fond ni rive, manquant d'idées primitives & de principes élémentaires, n'eſt qu'une mer d'incertitudes & de doutes, dont le Métaphyſicien ne ſe tirent jamais. J'ai donc laiſſé-là la raiſon, & j'ai conſulté la nature, c'eſt-à-dire, le ſentiment intérieur qui dirige ma croyance, indépendamment de ma raiſon. Je leur ai laiſſé arranger leurs chances, leurs ſorts, leur mouvement néceſſaire; &, tandis qu'ils bâtiſſoient le monde à coups de dez, j'y voyois, moi, cette unité d'intentions qui me faiſoit voir, en dépit d'eux, un principe unique; tout comme s'ils m'avoient dit que l'Iliade avoit été formée par un jet fortuit de caracteres, je leur aurois dit, très-réſolument; cela peut être, mais cela n'eſt pas vrai; & je n'ai point d'autre raiſon pour n'en rien croire ſi ce n'eſt que je n'en crois rien. Préjugé que cela! diſent-ils. Soit; mais que peut faire cette raiſon ſi vague, contre un préjugé plus perſuaſif qu'elle? Autre argumentation ſans fin contre la diſtinction des deux ſubſtances; autre perſuaſion de ma part qu'il n'y a rien

de commun entre un arbre & ma pensée ; & ce qui m'a paru plaiſant en ceci, c'eſt de les voir s'acculer eux-mêmes par leurs propres ſophiſmes, au point d'aimer mieux donner le ſentiment aux pierres que d'accorder une ame à l'homme.

Mon ami, je crois en Dieu & Dieu ne ſeroit pas juſte ſi mon ame n'étoit immortelle. Voilà, ce me ſemble, ce que la Religion a d'eſſentiel & d'utile ; laiſſons le reſte aux diſputeurs. A l'égard de l'éternité des peines, elle ne s'accorde ni avec la foibleſſe de l'homme, ni avec la juſtice de Dieu. Il eſt vrai qu'il y a des ames ſi noires que je ne puis concevoir qu'elles puiſſent jamais goûter cette éternelle béatitude, dont il me ſemble que le plus doux ſentiment doit être le contentement de ſoi-même. Cela me fait ſoupçonner, qu'il ſe pourroit bien que les ames des méchans fuſſent anéanties à leur mort, & qu'être & ſentir fût le premier prix d'une bonne vie. Quoi qu'il en ſoit, que m'importe ce que feront les méchans ; il me ſuffit qu'en approchant du terme de ma vie, je n'y voye point celui de mes eſpérances, & que j'en

attende une plus heureuſe après avoir tant ſouffert dans celle-ci. Quand je me tromperois dans cet eſpoir, il eſt lui-même un bien qui m'aura fait ſupporter tous mes maux. J'attends paiſiblement l'éclairciſſement de ces grandes vérités qui me ſont cachées, bien convaincu cependant, qu'en tout état de cauſe, ſi la vertu ne rend pas toujours l'homme heureux, il ne ſauroit au moins être heureux ſans elle ; que les afflictions du juſte ne ſont point ſans quelque dédommagement, & que les larmes même de l'innocence ſont plus douces au cœur que la proſpérité du méchant.

Il eſt naturel, mon cher Vernes, qu'un ſolitaire ſouffrant & privé de toute ſociété, épanche ſon ame dans le ſein de l'amitié, & je ne crains pas que mes confidences vous déplaiſent; j'aurois dû commencer par votre projet ſur l'hiſtoire de Geneve, mais il eſt des tems de peines & de maux où l'on eſt forcé de s'occuper de ſoi, & vous ſavez bien que je n'ai pas un cœur qui veuille ſe déguiſer. Tout ce que je puis vous dire ſur votre entrepriſe, avec tous les ménagemens que

vous y voulez mettre, c'eſt qu'elle eſt d'un ſage intrépide ou d'un jeune homme. Embraſſez bien pour moi l'ami Rouſtan. Adieu, mon cher Concitoyen; je vous écris avec une auſſi grande effuſion de cœur que ſi je me ſéparois de vous pour jamais, parce que je me trouve dans un état qui peut me mener très-loin encore, mais qui me laiſſe douter pourtant ſi chaque lettre que j'écris ne ſera point la derniere.



LETTRE
A UN JEUNE HOMME

Qui demandoit à s'établir à Montmorenci, (domicile alors de M. Rouſſeau) pour profiter de ſes leçons.

VOUS ignorez, Monſieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux & de plus fort occupé, qui n'eſt guères en état de vous répondre, & qui le feroit encore moins d'établir avec vous la ſociété que vous lui propoſez. Vous m'honorez en penſant que je pourrois vous être utile, & vous

êtes louable du motif qui vous la fait desirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, & vous les y trouverez : & je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux il suffit de vouloir l'être; & si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenoit de vous donner des conseils, le premier que je voudrois vous donner, seroit de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, & qui n'est qu'une paresse de l'ame condamnable à tout âge, & sur-tout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose, n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, & la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée

pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens & la providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; & si le séjour de Paris joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province, allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parens; c'est-là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris, sur-tout, quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes maneges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait Monsieur votre pere, & il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence & le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci :

peut-être ne ſeront-ils pas de votre goût, & je crains que vous ne preniez pas le parti de les ſuivre, mais je ſuis ſûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous ſouhaite un ſort qui ne vous force jamais à vous en ſouvenir. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mes ſalutations très-humbles.



FRAGMENT

D'UNE LETTRE

A M. DIDEROT.

Vous vous plaignez beaucoup des maux que je vous ai faits. Quels ſont-ils donc, enfin, ces maux? Seroit-ce de ne pas endurer aſſez patiemment ceux que vous aimez à me faire, de ne pas me laiſſer tyranniſer à votre gré, de murmurer quand vous affectez de me manquer de parole, & de ne jamais venir lorſque vous l'avez promis? Si jamais je vous ai fait d'autres maux, articulez-les. Moi, faire du mal à mon ami! Tout cruel, tout

méchant, tout féroce que je ſuis, je mourrois de douleur ſi je croyois jamais en avoir fait à mon cruel ennemi, autant que vous m'en faites depuis ſix ſemaines.

Vous me parlez de vos ſervices; je ne les avois point oubliés: mais ne vous y trompez pas. Beaucoup de gens m'en ont rendu qui n'étoient point mes amis. Un honnête-homme qui ne ſent rien, rend ſervice & croit être ami; il ſe trompe, il n'eſt qu'honnête-homme. Tout votre empreſſement, tout votre zele pour me procurer des choſes dont je n'ai que faire, me touchent peu. Je ne veux que de l'amitié, & c'eſt la ſeule choſe qu'on me refuſe. Ingrat, je ne t'ai point rendu de ſervice, mais je t'ai aimé, & tu ne me payeras de ta vie ce que j'ai ſenti pour toi durant trois mois. Montre cet article à ta femme plus équitable que toi, & demande-lui ſi, quand ma préſence étoit douce à ton cœur affligé, je comptois mes pas, & regardois au tems qu'il faiſoit pour aller à Vincennes (*a*)

(*a*) Où M. Diderot étoit détenu priſonnier.

consoler mon ami. Homme insensible & dur! deux larmes versées dans mon sein m'eussent mieux valu que le trône du monde; mais tu me les refuses, & te contentes de m'en arracher. Hé bien! garde tout le reste; je ne veux plus rien de toi.



LETTRE AU MÊME.

2 *Mars* 1758.

IL faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois en ma vie; vous ne m'en avez que trop dispensé; mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange maniere, est de ne pouvoir se détacher de vous.

Mon dessein n'est point d'entrer en explication pour ce moment-ci sur les horreurs que vous m'imputez. Je vois que cette explication seroit à présent inutile. Car, quoique né bon & avec une ame franche, vous avez pourtant un malheureux penchant à mésinterpréter les discours & les actions de

vos amis. Prévenu contre moi comme vous l'êtes, vous tourneriez en mal tout ce que je pourrois dire pour me justifier, & mes plus ingénues explications ne feroient que fournir à votre esprit subtil de nouvelles interprétations à ma charge. Non, Diderot; je sens que ce n'est pas par-là qu'il faut commencer. Je veux d'abord proposer à votre bon sens des préjugés plus simples, plus vrais, mieux fondés que les vôtres, & dans lesquels je ne pense pas au moins que vous puissiez trouver de nouveaux crimes.

Je suis un méchant homme, n'est-ce pas? Vous en avez les témoignages les plus sûrs; cela vous est bien attesté. Quand vous avez commencé de l'apprendre, il y avoit seize ans que j'étois pour vous un homme de bien, & quarante ans que je l'étois pour tout le monde. En pouvez-vous dire autant de ceux qui vous ont communiqué cette belle découverte? Si l'on peut porter à faux si long-tems le masque d'un honnête-homme, quelle preuve avez-vous que ce masque ne couvre pas leur visage aussi-bien que le mien? Est-ce un moyen bien propre à don-

ner du poids à leur autorité que de charger en ſecret, un homme abſent, hors d'état de ſe défendre? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Je ſuis un méchant: mais pourquoi le ſuis-je? Prenez bien garde, mon cher Diderot, ceci mérite votre attention. On n'eſt pas malfaiſant pour rien. S'il y avoit quelque monſtre ainſi fait, il n'attendroit pas quarante ans à ſatisfaire ſes inclinations dépravées. Conſidérez donc ma vie, mes paſſions, mes goûts, mes penchans. Cherchez, ſi je ſuis méchant, quel intérêt m'a pu porter à l'être? Moi qui, pour mon malheur, portai toujours un cœur trop ſenſible, que gagnerois-je à rompre avec ceux qui m'étoient chers? A quelle place ai-je aſpiré, à quelles penſions, à quels honneurs m'a-t-on vu prétendre, quels concurrens ai-je à écarter, que m'en peut-il revenir de mal faire? Moi qui ne cherche que la ſolitude & la paix, moi dont le ſouverain bien conſiſte dans la pareſſe & l'oiſiveté, moi dont l'indolence & les maux me laiſſent à peine le tems de pourvoir à ma ſubſiſtance, à quel propos, à quoi bon m'irois-je plonger dans les agitations

tations du crime, & m'embarquer dans l'éternel manege des ſcélérats ? Quoi que vous en diſiez, on ne fuit point les hommes quand on cherche à leur nuire ; le méchant peut méditer ſes coups dans la ſolitude, mais c'eſt dans la ſociété qu'il les porte. Un fourbe a de l'adreſſe & du ſang-froid ; un perfide ſe poſſede & ne s'emporte point : reconnoiſſez-vous en moi quelque choſe de tout cela ? Je ſuis emporté dans la colere, & ſouvent étourdi de ſang-froid. Ces défauts font-ils le méchant ? Non ſans doute ; mais le méchant en profite pour perdre celui qui les a.

Je voudrois que vous puiſſiez auſſi réfléchir un peu ſur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle ; mais ſavez-vous à quel point l'exemple & l'horreur peuvent la corrompre ? N'avez-vous jamais craint d'être entouré d'adulateurs adroits qui n'évitent de louer groſſiérement en face, que pour s'emparer plus adroitement de vous ſous l'appât d'une feinte ſincérité ? Quel ſort pour le meilleur des hommes d'être égaré par ſa candeur même, & d'être innocemment dans la

main des méchans l'inſtrument de leur perfidie! Je ſais que l'amour-propre ſe révolte à cette idée, mais elle mérite l'examen de la raiſon.

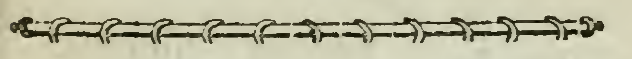
Voilà des conſidérations que je vous prie de bien peſer. Penſez-y long tems avant que de me répondre. Si elles ne vous touchent pas, nous n'avons plus rien à nous dire; mais ſi elles ſont quelque impreſſion ſur vous, alors nous entrerons en éclairciſſement; vous retrouverez un ami digne de vous, & qui peut-être ne vous aura pas été inutile.

J'ai pour vous exhorter à cet examen un motif de grand poids, & ce motif, le voici.

Vous pouvez avoir été ſéduit & trompé. Cependant, votre ami gémit dans ſa ſolitude, oublié de tout ce qui lui étoit cher. Il peut y tomber dans le déſeſpoir; y mourir enfin, maudiſſant l'ingrat dont l'adverſité lui fit tant verſer de larmes, & qui l'accable indignement dans la ſienne; il ſe peut que les preuves de ſon innocence vous parviennent enfin, que vous ſoyez forcé d'honorer ſa mémoire (*a*), & que l'i-

(*a*) Voyez, Lecteurs, les notes inſérées dans *la vie de Séneque*.

mage de votre ami mourant ne vous laiſſe pas des nuits tranquilles. Diderot, penſez-y. Je ne vous en parlerai plus.



LETTRE

A M. VERNES.

Montmorenci, le 25 Mars 1758.

OUI, mon cher Vernes, j'aime à croire que nous ſommes tous deux bien aimés l'un de l'autre & dignes de l'être. Voilà ce qui fait plus au ſoulagement de mes peines que tous les tréſors du monde; ah! mon ami, mon Concitoyen, ſache m'aimer & laiſſe-là tes inutiles offres; en me donnant ton cœur, ne m'as-tu pas enrichi? Que fait tout le reſte aux maux du corps & aux ſoucis de l'ame? Ce dont j'ai faim, c'eſt d'un ami; je ne connois point d'autre beſoin auquel je ne ſuffiſe moi-même. La pauvreté ne m'a jamais fait de mal; ſoit dit pour vous tranquiliſer là-deſſus une fois pour toutes.

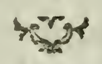
Nous ſommes d'accord ſur tant de

choſes, que ce n'eſt pas la peine de nous diſputer ſur le reſte. Je vous l'ai dit bien des fois: nul homme au monde ne reſpecte plus que moi l'Evangile, c'eſt, à mon gré, le plus ſublime de tous les livres; quand tous les autres m'ennuient, je reprends toujours celui-là avec un nouveau plaiſir, & quand toutes les conſolations humaines m'ont manqué, jamais je n'ai recouru vainement aux ſiennes. Mais enfin c'eſt un livre, un livre ignoré des trois quarts du monde; croirai-je qu'un Scythe ou un Africain, ſoit moins cher au Pere commun que vous & moi, & pourquoi croirai-je qu'il leur ait ôté plutôt qu'à nous, les reſſources pour le connoître? Non, mon digne ami; ce n'eſt point ſur quelques feuilles éparſes, qu'il faut aller chercher la loi de Dieu, mais dans le cœur de l'homme, où ſa main daigna l'écrire. O homme, qui que tu ſois, rentre en toi même, apprends à conſulter ta conſcience & tes facultés naturelles; tu ſeras juſte, bon, vertueux, tu t'inclineras devant ton maître, & tu participeras dans ſon ciel à un bonheur éternel. Je ne me fie là-deſſus ni à ma raiſon ni à celle

d'autrui, mais je ſens à la paix de mon ame, & au plaiſir que je ſens à vivre & penſer ſous les yeux du grand Être, que je ne m'abuſe point dans les jugemens que je fais de lui, ni dans l'eſpoir que je fonde ſur ſa juſtice. Au reſte, mon cher Concitoyen, j'ai voulu verſer mon cœur dans votre ſein, & non pas entrer en lice avec vous; ainſi, reſtons-en là, s'il vous plaît, d'autant plus que ces ſujets ne ſe peuvent traiter guères commodément par lettres.

J'étois un peu mieux, je retombe. Je compte pourtant un peu ſur le retour du printems; mais je n'eſpere plus recouvrer des forces ſuffiſantes pour retourner dans la patrie. Sans avoir lu votre *déclaration*, je la reſpecte d'avance & me félicite d'avoir le premier donné à votre reſpectable Corps, des éloges qu'il juſtifie ſi bien aux yeux de toute l'Europe.

Adieu, mon ami.





LETTRE AU MÊME.

Montmorenci, le 25 Mai 1758.

JE ne vous écris point exactement, mon cher Vernes, mais je pense à vous tous les jours. Les maux, les langueurs, les peines augmentent sans cesse ma paresse; je n'ai plus rien d'actif que le cœur; encore hors Dieu, ma patrie & le genre-humain, n'y reste-t-il d'attachement que pour vous; & j'ai connu les hommes par de si tristes expériences que si vous me trompiez comme les autres, j'en serois affligé, sans doute, mais je n'en serois plus surpris. Heureusement je ne présume rien de semblable de votre part, & je suis persuadé que si vous faites le voyage que vous me promettez, l'habitude de nous voir & de nous mieux connoître affermira pour jamais cette amitié véritable que j'ai tant de penchant à contracter avec vous. S'il est donc vrai que votre fortune & vos affaires vous permettent ce voyage,

& que votre cœur le desire, annoncez-le moi d'avance afin que je me prépare au plaisir de presser du moins une fois en ma vie, une honnête-homme & un ami, contre ma poitrine.

Par rapport à ma croyance, j'ai examiné vos objections, & je vous dirai naturellement, qu'elles ne me persuadent pas. Je trouve que pour un homme convaincu de l'immortalité de l'ame, vous donnez trop de prix aux biens & aux maux de cette vie. J'ai connu les derniers mieux que vous, & mieux peut-être qu'homme qui existe; je n'en adore pas moins l'équité de la providence, & me croirois aussi ridicule de murmurer de mes maux durant cette courte vie, que de crier à l'infortune, pour avoir passé une nuit dans un mauvais cabaret. Tout ce que vous dites sur l'impuissance de la conscience, se peut rétorquer plus vivement encore contre la révélation; car que voulez-vous que l'on pense de l'auteur d'un remede qui ne guérit de rien? Ne diroit on pas que tous ceux qui connoissent l'Evangile sont de fort saints personnages, & qu'un Sicilien sanguinaire & perfide vaut

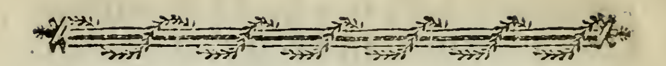
beaucoup mieux qu'un Hottentot ſtupide & groſſier?

Voulez-vous que je croye que Dieu n'a donné ſa loi aux hommes que pour avoir une double raiſon de les punir? Prenez garde, mon ami; vous voulez le juſtifier d'un tort chimérique, & vous aggravez l'accuſation. Souvenez-vous ſur-tout que dans cette diſpute, c'eſt vous qui attaquez mon ſentiment, & que je ne fais que le défendre; car, d'ailleurs, je ſuis très-éloigné de déſaprouver le vôtre, tant que vous ne voudrez contraindre perſonne à l'embraſſer.

Quoi! cette aimable & chere Parente eſt toujours dans ſon lit! Que ne ſuis-je auprès d'elle! Nous nous conſolerions mutuellement de nos maux, & j'apprendrois d'elle à ſouffrir les miens avec conſtance; mais je n'eſpere plus faire un voyage ſi deſiré; je me ſens de jour en jour moins en état de le ſoutenir. Ce n'eſt pas que la belle ſaiſon ne m'ait rendu de la vigueur & du courage; mais le mal local n'en fait pas moins de progrès; il commence même à ſe rendre intérieurement très-ſenſible;

une enflure qui croît quand je marche m'ôte presque le plaisir de la promenade, le seul qui m'étoit resté, & je ne reprends des forces que pour souffrir; la volonté de Dieu soit faite! cela ne m'empêchera pas, j'espere, de vous faire voir les environs de ma solitude, auxquels il ne manque que d'être autour de Geneve pour me paroître délicieux. J'embrasse le cher Roustan, mon prétendu disciple; j'ai lu avec plaisir son *Examen des quatre beaux siecles*, & je m'en tiens, avec plus de confiance, à mon sentiment, en voyant que c'est aussi le sien. La seule chose que je voudrois lui demander, seroit de ne pas s'exercer à la vertu à mes dépens, & de ne pas se montrer modeste en flattant ma vanité. Adieu, mon cher Vernes, je trouve de jour en jour plus de plaisir à vous aimer.





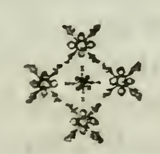
LETTRE DE M. LE ROY.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous, je me perſuade que vous ne me ſaurez pas mauvais gré de vous faire part d'une obſervation que j'ai faite ſur votre dernier ouvrage. Je l'ai lu avec grand plaiſir, & j'ai trouvé que vous y établiſſiez votre opinion avec beaucoup de force. Mais je vous avouerai qu'ayant parcouru la Grece, & ayant fait une étude particuliere des théâtres que l'on trouve encore dans les ruines de ſes anciennes villes, j'ai lu avec ſurpriſe dans votre Livre p. 142 (*a*) le paſſage qui ſuit. *Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs ; & Sparte qui ne ſouffroit point de theâtre, n'avoit garde d'honorer*

(*a*) *Mélanges.* Tome I. Page 333.

ceux qui s'y montrent. Non-ſeulement il y avoit un théâtre à Sparte abſolument ſemblable à celui de Bacchus à Athenes, mais il étoit le plus bel ornement de cette ville, ſi célebre par le courage de ſes habitans. Il ſubſiſte même encore en grande partie, & Pauſanias & Plutarque en parlent: c'eſt d'après ce que ces deux Auteurs en diſent que j'en ai fait l'hiſtoire que je vous envoie dans l'ouvrage que je viens de mettre au jour. Comme cette erreur, qui vous eſt échappée, pourroit être remarquée par d'autres que par moi, j'ai cru que vous ne feriez pas faché que je vous en avertiſſe; & je me flatte, Monſieur, que vous voudrez bien recevoir cet avis, comme une marque de l'eſtime & de la parfaite conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE
A LA LETTRE
DE M. LE ROY.

A Montmorenci, le 4 Novembre 1758.

JE vous remercie, Monſieur, de la bonté que vous avez de m'avertir de ma bévue au ſujet du théâtre de Sparte, & de l'honnéteté avec laquelle vous voulez bien me donner cet avis. Je ſuis ſi ſenſible à ce procédé, que je vous demande la permiſſion de faire uſage de votre lettre dans une autre édition de la mienne. Il s'en faut peu que je ne me félicite d'une erreur qui m'attire de votre part cette marque d'eſtime, & je me ſens moins honteux de ma faute, que fier de votre correction.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que de ſe fier aux Auteurs célebres. Ce n'eſt guères impunément que je les conſulte, & de maniere ou d'autre, ils manquent rarement de me punir de ma confiance. Le ſavant Cragius ſi verſé dans l'anti-

quité avoit dit la chofe avant moi, & Plutarque lui-même affirme que les Lacédémoniens n'alloient point à la comédie, de peur d'entendre des chofes contre les loix, foit férieufement, foit par jeu. Il eft vrai que le même Plutarque dit ailleurs le contraire, & il lui arrive fi fouvent de fe contredire, qu'on ne devroit jamais rien avancer d'après lui, fans l'avoir lu tout entier. Quoi qu'il en foit, je ne puis ni ne veux recufer votre témoignage, & quand ces Auteurs ne feroient pas démentis par les reftes du théâtre de Sparte encore exiftans, ils le feroient par Paufanias, Euftate, Suidas, Athénée, & d'autres anciens. Il paroît feulement que ce théâtre étoit plutôt confacré à des jeux, des danfes, des prix de mufique, qu'à des repréfentations régulieres, & que les pieces qu'on y jouoit quelquefois, étoient moins de véritables drames, que des farces groffieres convenables à la fimplicité des fpectateurs; ce qui n'empêchoit pas que Sofybius Lacon n'eût fait un traité de ces fortes de parades. C'eft la Guilletiere qui m'apprend tout cela; car je n'ai point de livres pour

le vérifier. Ainſi rien ne manque à ma faute en cette occaſion, que la vanité de la méconnoître.

Au reſte, loin de ſouhaiter que cette faute reſte cachée à mes lecteurs, je ſerai fort aiſe qu'on la publie, & qu'ils en ſoient inſtruits : ce ſera toujours une erreur de moins. D'ailleurs, comme elle ne fait tort qu'à moi ſeul, & que mon ſentiment n'en eſt pas moins bien établi, j'eſpere qu'elle pourra ſervir d'amuſement aux critiques; j'aime mieux qu'ils triomphent de mon ignorance, que de mes maximes; & je ſerai toujours très-content que les vérités utiles que j'ai ſoutenues, ſoient épargnées à mes dépens.

Recevez, Monſieur, les aſſurances de ma reconnoiſſance, de mon eſtime & de mon reſpect.





LETTRE A M. VERNES.

Montmorenci, le 24 Novembre 1758.

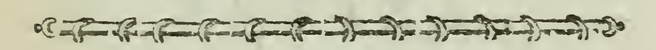
JE ſavois, mon cher Vernes, la bonne réception que vous aviez faite à l'Abbé de Saint-Nom ; que vous l'aviez fêté, que vous l'aviez préſenté à M. de Voltaire, en un mot, que vous l'aviez reçu comme recommandé par un ami ; il eſt parti le cœur plein de vous, & ſa reconnoiſſance a débordé dans le mien. Mais pourquoi vous dire cela ? N'avez-vous pas eu le plaiſir de m'obliger ? Ne me devez-vous pas auſſi de la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas à vous déſormais de vous acquitter envers moi ?

Il n'y a rien de moi ſous la preſſe ; ceux qui vous l'ont dit vous ont trompé. Quand j'aurai quelque écrit prêt à paroître, vous n'en ſerez pas inſtruit le dernier. J'ai traduit tant bien que mal un livre de Tacite, & j'en reſte là. Je ne ſais pas aſſez de Latin pour l'entendre, & n'ai pas aſſez de talent pour

le rendre. Je m'en tiens à cet essai; je ne sais même si j'aurai jamais l'effronterie de le faire paroître; j'aurois grand besoin de vous pour l'en rendre digne. Mais parlons de l'histoire de Geneve. Vous savez mon sentiment sur cette entreprise; je n'en ai pas changé; tout ce qui me reste à vous dire, c'est que je souhaite que vous fassiez un ouvrage assez vrai, assez beau & assez utile, pour qu'il soit impossible de l'imprimer; alors, quoi qu'il arrive, votre manuscrit deviendra un monument précieux qui fera bénir à jamais votre mémoire par tous les vrais citoyens, si tant est qu'il en reste après vous. Je crois que vous ne doutez pas de mon empressement à lire cet ouvrage; mais si vous trouvez quelque occasion pour me le faire parvenir, à la bonne heure; car pour moi, dans ma retraite, je ne suis point à portée d'en trouver les occasions. Je sais qu'il va & vient beaucoup de gens de Geneve à Paris & de Paris à Geneve, mais je connois peu tous ces voyageurs, & n'ai nul dessein d'en beaucoup connoître. J'aime encore mieux ne pas vous lire.

Vous me demandez de la musique,

eh Dieu, cher Vernes! de quoi me parlez-vous? Je ne connois plus d'autre musique que celle des Rossignols; & les Chouettes de la forêt m'ont dédommagé de l'Opera de Paris. Revenu au seul goût des plaisirs de la nature, je méprise l'apprêt des amusemens des villes. Redevenu presque enfant, je m'attendris en rappellant les vieilles chansons de Geneve, je les chante d'une voix éteinte, & je finis par pleurer sur ma patrie en songeant que je lui ai survécu. Adieu.



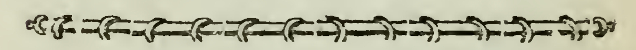
LETTRE

A M. DE SILHOUETTE.

Le 2 Décembre 1759.

DAIGNEZ, Monsieur, recevoir l'hommage d'un solitaire qui n'est pas connu de vous, mais qui vous estime par vos talens, qui vous respecte par votre administration, & qui vous a fait l'honneur de croire qu'elle ne vous resteroit pas long-tems. Ne pouvant sauver l'Etat qu'aux dépens de la capitale qui l'a

perdu, vous avez bravé les cris des gaigneurs d'argent. En vous voyant écraſer ces miſérables, je vous enviois votre place; en vous la voyant quitter ſans vous être démenti, je vous admire. Soyez content de vous, Monſieur, elle vous laiſſe un honneur dont vous jouirez long-tems ſans concurrent. Les malédictions des fripons ſont la gloire de l'homme juſte.



LETTRE

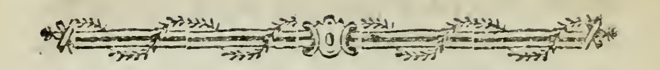
A M. VERNES.

Montmorency, le 9 Février 1760.

IL y a une quinzaine de jours, mon cher Vernes, que j'ai appris, par M. Favre votre infortune; il n'y en a guères moins que je ſuis tombé malade, & je ne ſuis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre, mes maux actuels ne ſont que phyſiques; & moi dont la vie n'eſt qu'une alternative des uns & des autres, je ne ſais que trop que ce n'eſt pas les premiers qui tranſpercent le cœur le plus vivement. Le

mien eſt fait pour partager vos douleurs, & non pour vous en conſoler. Je ſais trop bien, par expérience, que rien ne conſole que le tems, & que ſouvent ce n'eſt encore qu'une affliction de plus de ſonger que le tems nous conſolera. Cher Vernes, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore; le regret du bonheur paſſé en eſt un reſte. Heureux qui porte encore au fond de ſon cœur ce qui lui fut cher! Oh! croyez-moi, vous ne connoiſſez pas la maniere la plus cruelle de le perdre; c'eſt d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami, vos peines me ſont ſonger aux miennes; c'eſt un retour naturel au malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une ſenſibilité plus déſintéreſſée; mais perſonne, j'en ſuis bien ſûr, ne les partagera plus ſincérement.





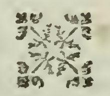
LETTRE

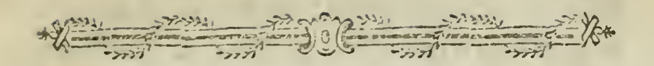
A M. DUCHESNE,

LIBRAIRE.

En lui envoyant la Comédie des Philoſophes.

EN parcourant, Monſieur, la piece que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'accepte point cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé qu'en me l'envoyant, vous n'avez pas voulu me faire une injure ; mais vous ignorez ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme reſpectable, indignement noirci & calomnié dans ce libelle.





LETTRE A MADAME D'AZ***.

Qui m'avoit envoyé l'eſtampe encadrée de ſon portrait avec des vers à ſon mari au-deſſous.

Le 10 Février 1761.

VOUS m'avez fait, Madame, un préſent bien précieux; mais j'oſe dire que le ſentiment avec lequel je le reçois, ne m'en rend pas indigne. Votre portrait annonce les charmes de votre caractere; les vers qui l'accompagnent achevent de le rendre ineſtimable. Il ſemble dire, je fais le bonheur d'un tendre époux; je ſuis la muſe qui l'inſpire, & je ſuis la bergere qu'il chante. En vérité, Madame, ce n'eſt qu'avec un peu de ſcrupule que je l'admets dans ma retraite, & je crains qu'il ne m'y laiſſe plus auſſi ſolitaire qu'auparavant. J'apprends auſſi que vous avez payé le port & même à très-haut prix: quant à cette derniere généroſité, trouvez bon

qu'elle ne ſoit point acceptée, & qu'à la premiere occaſion je prenne la liberté de vous rembourſer vos avances (o).

Agréez, Madame, toute ma reconnoiſſance & tout mon reſpect.



LETTRE
A MADAME C***.

Montmorenci, le 12 *Février* 1761.

VOUS avez beaucoup d'eſprit, Madame, & vous l'aviez avant la lecture de la Julie : cependant je n'ai trouvé que cela dans votre lettre ; d'où je conclus que cette lecture ne vous eſt pas propre, puiſqu'elle ne vous a rien inſpiré. Je ne vous en eſtime pas moins, Madame, les ames tendres ſont ſouvent foibles, & c'eſt toujours un crime à une femme de l'être. Ce n'eſt point de mon aveu que ce livre a pénétré juſqu'à Geneve ; je n'y en ai pas envoyé un ſeul exemplaire, & quoique

(a) Elle avoit donné un baiſer au porteur.

je ne penſe pas trop bien de nos mœurs actuelles, je ne les crois pas encore aſſez mauvaiſes pour qu'elles gagnaſſent de remonter à l'amour.

Recevez, Madame, mes très humbles remerciemens, & les aſſurances de mon reſpect.



LETTRE
A UN ANONYME.

Montmorenci, le 12 Février 1761.

J'AI reçu le 12 de ce mois par la poſte une lettre anonyme ſans date, timbrée de Lille, & franche de port. Faute d'y pouvoir répondre par une autre voie, je déclare publiquement à l'auteur de cette lettre que je l'ai lue & relue avec émotion, avec attendriſſement, qu'elle m'inſpire pour lui la plus tendre eſtime, le plus grand deſir de le connoître & de l'aimer; qu'en me parlant de ſes larmes il m'en a fait répandre; qu'enfin juſqu'aux éloges outrés dont il me comble, tout

me plaît dans cette lettre, excepté la modeſte raiſon qui le porte à ſe cacher.



LETTRE
A M***.

Montmorenci, le 13 *Février* 1761.

JE n'ai reçu qu'hier, Monſieur, la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois. Vous avez raiſon de croire que l'harmonie de l'ame a auſſi ſes diſſonances qui ne gâtent point l'effet du tout : chacun ne ſait que trop comment elles ſe préparent; mais elles ſont difficiles à ſauver. C'eſt dans les raviſſans concerts des ſpheres céleſtes qu'on apprend ces ſavantes ſucceſſions d'accords. Heureux, dans ce ſiecle de cacophonie & de diſcordance, qui peut ſe conſerver une oreille aſſez pure pour entendre ces divins concerts!

Au reſte, je perſiſte à croire, quoiqu'on en puiſſe dire, que quiconque après avoir lu la nouvelle Héloïſe la peut regarder comme un livre de mauvaiſes mœurs, n'eſt pas fait pour aimer

mer les bonnes. Je me réjouis, Monſieur, que vous ne ſoyez pas au nombre de ces infortunés, & je vous ſalue de tout mon cœur.



LETTRE
A M***.

Montmorenci, le 15 *Février* 1761.

JE ſuis charmé, Monſieur, de la lettre que vous venez de m'écrire, & bien loin de me plaindre de votre louange, je vous en remercie, parce qu'elle eſt jointe à une critique franche & judicieuſe qui me fait aimer l'une & l'autre comme le langage de l'amitié. Quant à ceux qui trouvent ou feignent de trouver de l'oppoſition entre ma lettre ſur les ſpectacles & la nouvelle Héloïſe, je ſuis bien ſûr qu'ils ne vous en impoſent pas. Vous ſavèz que la vérité, quoiqu'elle ſoit une, change de forme ſelon les tems & les lieux, & qu'on peut dire à Paris ce qu'en des jours plus heureux on n'eût pas dû dire à Geneve : mais à préſent

les ſcrupules ne ſont plus de ſaiſon, & par-tout où ſéjournera long-tems M. de Voltaire, on pourra jouer après lui la comédie & lire des romans ſans danger. Bonjour, Monſieur, je vous embraſſe, & vous remercie de rechef de votre lettre; elle me plaît beaucoup.



LETTRE

A M. DE***

Montmorenci, le 19 Février 1761.

VOILA, Monſieur, ma réponſe aux obſervations que vous avez eu la bonté de m'envoyer ſur la nouvelle Héloïſe. Vous l'avez élevée à l'honneur auquel elle ne s'attendoit guères, d'occuper des Théologiens; c'eſt peut-être un ſort attaché à ce nom & à celles qui le portent d'avoir toujours à paſſer par les mains de ces Meſſieurs-là. Je vois qu'ils ont travaillé à la converſion de celle ci avec un grand zele, & je ne doute point que leurs ſoins pieux n'en aient fait une perſonne très-orthodoxe;

mais je trouve qu'ils l'ont traitée avec un peu de rudeſſe ; ils ont flétri ſes charmes, & j'avoue qu'elle me plaiſoit plus, aimable quoique qu'hérétique, que bigote & mauſſade comme la voilà. Je demande qu'on me la rende comme je l'ai donnée, ou je l'abandonnerai à ſes directeurs.



LETTRE

A MADAME BOURETTE.

Qui m'avoit écrit deux lettres conſécutives avec des vers, & qui m'invitoit à prendre du café chez elle dans une taſſe incruſtée d'or que M. de Voltaire lui avoit donnée.

Montmorenci, le 12 Mars 1761.

JE n'avois pas oublié, Madame, que je vous devois une réponſe & un remerciement ; je ſerois plus exact ſi l'on me laiſſoit plus libre, mais il faut malgré moi diſpoſer de mon tems, bien plus comme il plaît à autrui que comme je le devrois & le voudrois. Puiſque

l'anonyme vous avoit prévenue, il étoit naturel que sa réponse précédât aussi la vôtre; & d'ailleurs je ne vous dissimulerai pas qu'il avoit parlé de plus près à mon cœur que ne font des complimens & des vers.

Je voudrois, Madame, pouvoir répondre à l'honneur que vous me faites de me demander un exemplaire de la Julie, mais tant de gens vous ont encore ici prévenue, que les exemplaires qui m'avoient été envoyés de Hollande, par mon Libraire, sont donnés ou destinés, & je n'ai nulle espece de relation avec ceux qui les débitent à Paris. Il faudroit donc en acheter un pour vous l'offrir, & c'est, vu l'état de ma fortune, ce que vous n'approuveriez pas vous-même : de plus, je ne sais point payer les louanges, & si je faisois tant que de payer les vôtres, j'y voudrois mettre un plus haut prix.

Si jamais l'occasion se présente de profiter de votre invitation, j'irai, Madame, avec grand plaisir vous rendre visite & prendre du café chez vous; mais ce ne sera pas, s'il vous plaît, dans la tasse dorée de M. de Voltaire,

car je ne bois point dans la coupe de cet homme-là.

Agréez, Madame, que je vous réitere mes très-humbles remerciemens & les assurances de mon respect.



LETTRE

A M. M***.

Montmorenci, Mars 1761.

IL faudroit être le dernier des hommes pour ne pas s'intéresser à l'infortunée Louison. La pitié, la bienveillance que son honnête historien m'inspire pour elle, ne me laisse pas douter que son zele à lui-même ne puisse être aussi pur que le mien; cela supposé, il doit compter sur toute l'estime d'un homme qui ne la prodigue pas. Graces au Ciel, il se trouve dans un rang plus élevé, des cœurs aussi sensibles, & qui ont à la fois le pouvoir & la volonté de protéger la malheureuse, mais estimable victime de l'infamie d'un brutal. M. le Maréchal de Luxem-

bourg & Madame la Maréchale à qui j'ai communiqué votre lettre, ont été émus ainſi que moi à ſa lecture; ils ſont diſpoſés, Monſieur, à vous entendre & à conſulter avec vous ce qu'on peut & ce qu'il convient de faire pour tirer la jeune perſonne de la détreſſe où elle eſt. Ils retournent à Paris après Pâques. Allez, Monſieur, voir ces dignes & reſpectables Seigneurs; parlez-leur avec cette ſimplicité touchante qu'ils aiment dans votre lettre; ſoyez avec eux ſincere en tout, & croyez que leurs cœurs bienfaiſans s'ouvriront à la candeur du vôtre : Louiſon ſera protégée, ſi elle mérite de l'être; & vous, Monſieur, vous ſerez eſtimé comme le mérite votre bonne action. Que ſi dans cette attente, quoiqu'aſſez courte, la ſituation de la jeune perſonne étoit trop dure, vous devez ſavoir que quant à préſent je puis payer, modiquement à la vérité, le tribut dû par quiconque a ſon néceſſaire ,aux indigens honnêtes qui ne l'ont pas.





LETTRE A M. VERNES.

Montmorenci, 24 *Juin* 1761.

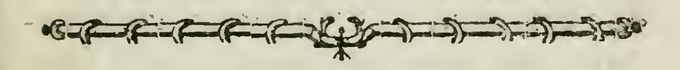
J'ÉTOIS presque à l'extrémité, cher Concitoyen, quand j'ai reçu votre lettre, & maintenant que j'y réponds, je suis dans un état de souffrances continuelles qui, selon toute apparence, ne me quitteront qu'avec la vie. Ma plus grande consolation dans l'état où je suis est de recevoir des témoignages d'intérêt de mes compatriotes, & surtout de vous, cher Vernes, que j'ai toujours aimé & que j'aimerai toujours. Le cœur me rit, & il me semble que je me ranime au projet d'aller partager avec vous cette retraite charmante, qui me tente encore plus par son habitant que par elle-même. Oh, si Dieu raffermissoit assez ma santé pour me mettre en état d'entreprendre ce voyage, je ne mourrois point sans vous embrasser encore une fois!

Je n'ai jamais prétendu justifier les

innombrables défauts de *la Nouvelle Héloïse*; je trouve que l'on l'a reçue trop favorablement; & dans les jugemens du public, j'ai bien moins à me plaindre de sa rigueur qu'à me louer de son indulgence; mais vos griefs contre *Wolmar* me prouvent que j'ai mal rempli l'objet du livre, ou que vous ne l'avez pas bien saisi. Cet objet étoit de rapprocher les partis opposés, par une estime réciproque; d'apprendre aux *Philosophes*, qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite, & aux *croyans*, qu'on peut être incrédule sans être un coquin. *Julie*, dévote, est une leçon pour les Philosophes, & *Wolmar*, athée, en est une pour les intolérans. Voilà le vrai but du livre. C'est à vous de voir si je m'en suis écarté. Vous me reprochez de n'avoir pas fait changer de systême à *Wolmar*, sur la fin du *Roman*; mais, mon cher Vernes, vous n'avez pas lu cette fin; car sa conversion y est indiquée avec une clarté qui ne pouvoit souffrir un plus grand dévéloppement, sans vouloir faire une capucinade.

Adieu, cher Vernes; je saisis un intervalle de mieux pour vous écrire.

Je vous prie d'informer de ce mieux ceux de vos amis qui pensent à moi, & entr'autres, Messieurs Moultou & Roustan, que j'embrasse de tout mon cœur ainsi que vous.



LETTRE
A M. HUBER.

Montmorenci, le 24 Décembre 1761.

J'ÉTOIS, Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps, quand je reçus votre lettre & vos Idylles; après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussi-tôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gesner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son traducteur & de son ami par lequel seul il m'est connu. Je vous sais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot & précieux jargon, qui ôte toute vérité aux ima-

ges, & toute vie aux ſentimens. Ceux qui veulent embellir & parer la nature, ſont des gens ſans ame & ſans goût, qui n'ont jamais connu ſes beautés. Il y a ſix ans que je coule dans ma retraite, une vie aſſez ſemblable à celle de Ménalque & d'Amyntas, au bien près que j'aime comme eux, mais que je ne ſais pas faire; & je puis vous proteſter, Monſieur, que j'ai plus vécu durant ces ſix ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites deſirer de revoir encore un printems, pour faire avec vos charmans paſteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma ſolitude, & pour revoir avec eux des aſyles champêtres qui ne ſont pas inférieurs à ceux que M. Geſner & vous avez ſi bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous ſupplie, & recevez auſſi mes remerciemens & mes ſalutations.

Voulez-vous bien, Monſieur, quand vous écrirez à Zurich, faire dire mille choſes pour moi à M. Uſteri? j'ai reçu de ſa part une lettre que je ne me laſſe point de relire, & qui contient des relations d'un payſan plus ſage, plus vertueux, plus ſenſé que tous les

Philoſophes de l'univers ; je ſuis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme reſpectable. Je lui voulois répondre un peu au long, mais mon déplorable état m'en a empêché juſqu'ici.



LETTRE

A MESSIEURS

De la Société Economique de Berne.

Montmorenci, le 29 Avril 1762.

VOUS êtes moins inconnus, Meſſieurs, que vous ne penſez, & il faut que votre Société ne manque pas de célébrité dans le monde, puiſque le bruit en eſt parvenu dans cet aſyle à un homme qui n'a plus aucune commerce avec les gens de Lettres. Vous vous montrez par un côté ſi intéreſſant que votre projet ne peut manquer d'exciter le public, & ſur-tout les honnêtes gens, à vouloir vous connoître ; & pourquoi voulez-vous dérober aux hommes le ſpectacle ſi touchant & ſi rare dans notre ſiecle, de vrais citoyens aimant leurs freres &

leurs ſemblables, & s'occupant ſincèrement du bonheur de la patrie & du genre humain?

Quelque beau cependant que ſoit votre plan, & quelque talent que vous ayez pour l'exécuter, ne vous flattez pas d'un ſuccès qui réponde entiérement à vos vues. Les préjugés qui ne tiennent qu'à l'erreur ſe peuvent détruire, mais ceux qui ſont fondés ſur nos vices ne tomberont qu'avec eux; vous voulez commencer par apprendre aux hommes la vérité pour les rendre ſages, & tout au contraire, il faudroit d'abord les rendre ſages pour leur fair aimer la verité. La vérité n'a preſque jamais rien fait dans le monde, parce que les hommes ſe conduiſent toujours plus par leurs paſſions que par leurs lumieres, & qu'ils font le mal approuvant le bien. Le ſiecle où nous vivons eſt des plus éclairés, même en morale; eſt-il des meilleurs? Les livres ne ſont bons à rien, j'en dis autant des académies & des ſociétés littéraires; on ne donne jamais à ce qui en ſort d'utile, qu'une approbation ſtérile; ſans cela la nation qui a produit les Fenelons, les Monteſquieux, les Mi-

rabeaux, ne feroit-elle pas la mieux conduite & la plus heureufe de la terre ? En vaut-elle mieux depuis les écrits de ces grands hommes, & un feul abus a-t-il été redreffé fur leurs maximes? Ne vous flattez pas de faire plus qu'ils n'ont fait. Non, Meffieurs, vous pourrez inftruire les peuples, mais vous ne les rendrez ni meilleurs ni plus heureux. C'eft une des chofes qui m'ont le plus découragé, durant ma courte carriere littéraire, de fentir que, même me fuppofant tous les talens dont j'avois befoin, j'attaquerois fans fruit des erreurs funeftes, & que quand je les pourrois vaincre les chofes n'en iroient pas mieux. J'ai quelquefois charmé mes maux en fatisfaifant mon cœur, mais fans m'en impofer fur l'effet de mes foins. Plufieurs m'ont lu, quelques-uns m'ont approuvé même, & comme je l'avois prévu, tous font reftés ce qu'ils étoient auparavant. Meffieurs, vous direz mieux & davantage, mais vous n'aurez pas un meilleur fuccès; & au lieu du bien public que vous cherchez, vous ne trouverez que la gloire que vous femblez craindre.

Quoi qu'il en foit, je ne puis qu'ê-

tre ſenſible à l'honneur que vous me faites de m'aſſocier en quelque ſorte, par votre correſpondance, à de ſi nobles travaux. Mais en me la propoſant, vous ignoriez ſans doute, que vous vous adreſſiez à un pauvre malade qui, après avoir eſſayé dix ans du triſte métier d'auteur, pour lequel il n'étoit point fait, y renonce dans la joie de ſon cœur, & après avoir eu l'honneur d'entrer en lice avec reſpect, mais en homme libre, contre une tête couronnée, oſe dire en quittant la plume, pour ne la jamais reprendre,

Victor ceſtus artemque repono.

Mais ſans aſpirer aux prix donnés par votre munificence, j'en trouverai toujours un très-grand dans l'honneur de votre eſtime, & ſi vous me jugez digne de votre correſpondance, je ne refuſe point de l'entretenir, autant que mon état, ma retraite, & mes lumières pourront le permettre; & pour commencer par ce que vous exigez de moi, je vous dirai que votre plan, quoique très-bien fait, me paroît généraliſer un peu trop les idées, &

tourner trop vers la métaphyſique, des recherches qui deviendroient plus utiles, ſelon vos vues, ſi elles avoient des applications pratiques locales & particulieres. Quant à vos queſtions, elles ſont très-belles, la troiſieme (*a*) ſur-tout me plaît beaucoup; c'eſt celle qui me tenteroit ſi j'avois à écrire. Vos vues en la propoſant ſont aſſez claires, & il faudra que celui qui la traitera, ſoit bien mal-adroit s'il ne les remplit pas. Dans la premiere où vous demandez *quels ſont les moyens de tirer un peuple de la corruption?* Outre que ce mot de *corruption* me paroît un peu vague, & rendre la queſtion preſque indéterminée, il faudroit commencer, peut-être, par demander s'il eſt de tels moyens : car c'eſt de quoi l'on peut tout au moins douter. En compenſation vous pourriez ôter ce que ajoutez à la fin, & qui n'eſt qu'une répétition de la queſtion même, ou en fait une autre tout à-fait à part (*b*).

(*a*) Quel peuple a jamais été le plus heureux ?

(*b*) Voici la ſuite de cette queſtion. *Et quel eſt le plan le plus parfait qu'un Légiſlateur puiſſe ſuivre à cet égard?*

Si j'avois à traiter votre seconde question (*a*), je ne puis vous dissimuler que je me déclarerois avec Platon pour l'affirmative, ce qui surement n'étoit pas votre intention en la proposant. Faites comme l'Académie Françoise qui prescrit le parti que l'on doit prendre, & qui se garde bien de mettre en problême les questions sur lesquelles elle a peur qu'on ne dise la vérité.

La quatrieme (*b*) est la plus utile, à cause de cette application locale dont j'ai parlé ci-devant; elle offre de grandes vues à remplir. Mais il n'y a qu'un Suisse ou quelqu'un qui connoisse à fond la constitution physique, politique & morale du Corps Helvétique, qui puisse la traiter avec succès. Il faudroit voir soi-même pour oser dire : *O utinam* ! Hélas! c'est augmenter ses regrets de renouveller des vœux formés tant de fois & devenus inutiles.

(*a*) Est-il des préjugés respectables qu'un bon citoyen doive se faire un scrupule de combattre publiquement?

(*b*) Par quels moyens pourroit-on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens de diverses Républiques, qui composent la confédération Helvétique?

Bonjour, Monſieur, je vous ſalue, vous & vos dignes collegues, de tout mon cœur & avec le plus vrai reſpect.



LETTRE
A M. M***.

Montmorenci, le 7 Juin 1762.

JE me garderois de vous inquiéter, cher M***. ſi je croyois que vous fuſſiez tranquille ſur mon compte; mais la fermentation eſt trop forte pour que le bruit n'en ſoit pas arrivé juſqu'à vous, & je juge, par les lettres que je reçois des provinces, que les gens qui m'aiment, y ſont encore plus alarmés pour moi qu'à Paris. Mon livre a paru dans des circonſtances malheureuſes. Le Parlement de Paris, pour juſtifier ſon zele contre les Jéſuites, veut, dit-on, perſécuter auſſi ceux qui ne penſent pas comme eux, & le ſeul homme en France qui croye en Dieu, doit être la victime des défenſeurs du Chriſtianiſme. Depuis pluſieurs jours, tous mes amis s'efforcent à l'envi de m'ef-

frayer ; on m'offre par-tout des retraites ; mais comme on ne me donne pas pour les accepter des raiſons bonnes pour moi, je demeure ; car votre ami Jean-Jacques n'a point appris à ſe cacher. Je penſe auſſi qu'on groſſit le mal à mes yeux pour tâcher de m'ébranler ; car je ne ſaurois concevoir à quel titre, moi citoyen de Geneve, je puis devoir compte au Parlement de Paris d'un livre que j'ai fait imprimer en Hollande avec privilege des Etats-Généraux. Le ſeul moyen de défenſe que j'entends employer, ſi l'on m'interroge, eſt la récuſation de mes Juges ; mais ce moyen ne les contentera pas ; car je vois que, tout plein de ſon pouvoir ſuprême, le Parlement a peu d'idée du droit des gens, & ne le reſpectera guères dans une petit particulier comme moi. Il y a dans tous les Corps des intérêts auxquels la juſtice eſt toujours ſubordonnée, & il n'y a pas plus d'inconvénient à brûler un innocent au Parlement de Paris, qu'à en rouer un autre au Parlement de Toulouſe. Il eſt vrai qu'en général les Magiſtrats du premier de ces Corps aiment la juſtice, & ſont toujours équi-

tables & modérés quand un aſcendant trop fort ne s'y oppoſe pas; mais ſi cet aſcendant agit dans cette affaire, comme il eſt probable, ils n'y réſiſteront point. Tels ſont les hommes, cher M***, telle eſt cette ſociété ſi vantée; la juſtice parle, & les paſſions agiſſent. D'ailleurs, quoique je n'euſſe qu'à déclarer ouvertement la vérité des faits, ou, au contraire, à uſer de quelque menſonge pour me tirer d'affaire, même malgré eux; bien réſolu de ne rien dire que de vrai, & de ne compromettre perſonne, toujours géné dans mes réponſes, je leur donnerai le plus beau jeu du monde pour me perdre à leur plaiſir.

Mais, cher M***, ſi la deviſe que j'ai priſe n'eſt pas un pur bavardage, c'eſt ici l'occaſion de m'en montrer digne; & à quoi puis-je employer mieux le peu de vie qui me reſte? De quelque maniere que me traitent les hommes, que me feront-ils que la nature & mes maux ne m'euſſent bientôt fait ſans eux? Ils pourront m'ôter une vie que mon état me rend à charge, mais ils ne m'ôteront pas ma liberté; je la conſerverai, quoi qu'ils

fassent, dans leurs liens & dans leurs murs. Ma carriere est finie, il ne me reste plus qu'à la couronner. J'ai rendu gloire à Dieu, j'ai parlé pour le bien des hommes; ó ami! pour une si grande cause, ni toi ni moi ne refuserons jamais de souffrir. C'est aujourd'hui que le Parlement rentre; j'attends en paix ce qu'il lui plaira d'ordonner de moi.

Adieu, cher M***, je vous embrasse tendrement; sitôt que mon sort sera décidé, je vous en instruirai, si je reste libre. Sinon vous l'apprendrez par la voix publique.



LETTRE AU MÊME.

Yverdun, le 15 Juin 1762.

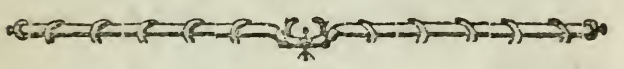
Vous aviez mieux jugé que moi cher M***; l'évenement a justifié votre prévoyance, & votre amitié voyoit plus clair que moi sur mes dangers. Après la résolution où vous m'avez vu dans ma précédente lettre, vous serez surpris de me savoir maintenant à Yver-

dun; mais je puis vous dire que ce n'eſt pas ſans peine & ſans des conſidérations très-graves, que j'ai pu me déterminer à un parti ſi peu de mon goût. J'ai attendu juſqu'au dernier moment ſans me laiſſer effrayer, & ce ne fut qu'un courier venu dans la nuit du 8 au 9 de M. le Prince de Conti à Madame de Luxembourg qui apporta les détails ſur leſquels je pris ſur le champ mon parti. Il ne s'agiſſoit plus de moi ſeul, qui ſurement n'ai jamais approuvé le tour qu'on a pris dans cette affaire, mais des perſonnes qui, pour l'amour de moi, s'y trouvoient intéreſſées, &, qu'une fois arrêté, mon ſilence même, ne voulant pas mentir, eût compromiſes. Il a donc fallu fuir, cher M***, & m'expoſer, dans une retraite aſſez difficile, à toutes les tranſes des ſcélérats, laiſſant le Parlement dans la joie de mon évaſion, & très-réſolu de ſuivre la contumace auſſi loin qu'elle peut aller. Ce n'eſt pas, croyez-moi, que ce Corps me haïſſe & ne ſente fort bien ſon iniquité. Mais voulant fermer la bouche aux dévots en pourſuivant les Jéſuites, il m'eût, ſans égard pour mon triſte état, fait

ſouffrir les plus cruelles tortures ; il m'eût fait brûler vif avec auſſi peu de plaiſir que de juſtice, & ſimplement parce que cela l'arrangeoit. Quoi qu'il en ſoit, je vous jure, cher M***, devant ce Dieu qui lit dans mon cœur, que je n'ai rien fait en tout ceci contre les loix ; que non ſeulement j'étois parfaitement en regle, mais que j'en avois les preuves les plus authentiques ; & qu'avant de partir, je me ſuis défait volontairement de ces preuves pour la tranquillité d'autrui.

Je ſuis arrivé ici hier matin, & je vais errer dans ces montagnes jusqu'à ce que j'y trouve un aſyle aſſez ſauvage pour y paſſer en paix le reſte de mes miſérables jours. Un autre me demanderoit peut-être pourquoi je ne me retire pas à Geneve ; mais, ou je connois mal mon ami M***, ou il ne me fera ſurement pas cette queſtion ; il ſentira que ce n'eſt point dans la patrie qu'un malheureux proſcrit doit ſe réfugier ; qu'il n'y doit porter ſon ignominie, ni lui faire partager ſes affronts. Que ne puis-je dès cet inſtant y faire oublier ma mémoire ! N'y donnez mon adreſſe à perſonne ; n'y parlez plus de

moi; ne m'y nommez plus. Que mon nom ſoit effacé de deſſus la terre. Ah M***! la providence s'eſt trompée; pourquoi m'a-t-elle fait naître parmi les hommes, en me faiſant d'une autre eſpece qu'eux?



LETTRE AU MÊME.

Yverdun, le 22 Juin 1762.

CE que vous me marquez, cher M***, eſt à peine croyable. Quoi! décrété ſans être oui! Et où eſt le délit? où ſont les preuves? Genevois, ſi telle eſt votre liberté, je la trouve peu regrettable. Cité à comparoître, j'étois obligé d'obéir; au lieu qu'un décret de priſe de corps ne m'ordonnant rien, je puis demeurer tranquille. Ce n'eſt pas que je ne veuille purger le décret, & me rendre dans les priſons en tems & lieu, curieux d'entendre ce qu'on peut avoir à me dire, car j'avoue que je ne l'imagine pas. Quant à préſent, je penſe qu'il eſt à propos de laiſſer au Conſeil le tems de revenir ſur lui-même, & de mieux voir ce qu'il a fait. D'ailleurs,

il ſeroit à craindre que dans ce moment de chaleur, quelques citoyens ne viſſent pas ſans murmure le traitement qui m'eſt deſtiné, & cela pourroit ranimer des aigreurs qui doivent reſter à jamais éteintes. Mon intention n'eſt pas de jouer un rôle, mais de remplir mon devoir.

Je ne puis vous diſſimuler, cher M***, que quelque pénétré que je ſois de votre conduite dans cette affaire, je ne ſaurois l'approuver. Le zele que vous marquez ouvertement pour mes intérêts, ne me fait aucun bien préſent, & me nuit beaucoup pour l'avenir en vous nuiſant à vous-même. Vous vous ôtez un crédit que vous auriez employé très-utilement pour moi dans un tems plus heureux. Apprenez à louvoyer, mon jeune ami, & ne heurtez jamais de front les paſſions des hommes, quand vous voulez les ramener à la raiſon. L'envie & la haine ſont maintenant contre moi à leur comble. Elles diminueront quand ayant depuis long-tems ceſſé d'écrire, je commencerai d'être oublié du public & qu'on ne craindra plus de moi la vérité. Alors, ſi je ſuis encore, vous me ſervirez & l'on vous écoutera.

Maintenant

Maintenant taiſez-vous; reſpectez la déciſion des Magiſtrats & l'opinion publique; ne m'abandonnez pas ouvertement, ce ſeroit une lâcheté; mais parlez peu de moi, n'affectez point de me défendre, écrivez-moi rarement, & ſur-tout gardez-vous de me venir voir: je vous le défends avec toute l'autorité de l'amitié: enfin ſi vous voulez me ſervir, ſervez-moi à ma mode; je ſais mieux que vous ce qui me convient.

J'ai fait aſſez bien mon voyage, mieux que je n'euſſe oſé l'eſpérer. Mais ce dernier coup m'eſt trop ſenſible pour ne pas prendre un peu ſur ma ſanté. Depuis quelques jours, je ſens des douleurs qui m'annoncent peut être une rechûte. C'eſt grand dommage de ne pas jouir en paix d'une retraite ſi agréable. Je ſuis ici chez un ancien & digne Patron & bienfaiteur *(a)*, dont l'honorable & nombreuſe famille m'accable à ſon exemple d'amitiés & de careſſes. Mon bon ami, que j'aime à être bien voulu & careſſé! il me ſemble que je ne ſuis plus malheureux quand on m'ai-

(a) M. D. Roguin.

me : la bienveillance eſt douce à mon cœur, elle me dédommage de tout. Cher M***, un tems viendra peut-être que je pourrai vous preſſer contre mon ſein, & cet eſpoir me fait encore aimer la vie.



LETTRE

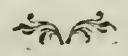
A M. DE GINGINS DE MOIRY.

Yverdun, le 22 Juin 1762.

MONSIEUR,

VOUS verrez par la lettre ci-jointe que je viens d'être décrété à Geneve de priſe de corps. Celle que j'ai l'honneur de vous écrire n'a point pour objet ma ſûreté perſonnelle; au contraire, je ſais que mon devoir eſt de me rendre dans les priſons de Geneve, puiſqu'on m'y a jugé coupable, & c'eſt certainement ce que je ferai, ſitôt que je ſerai aſſuré que ma préſence ne cauſera aucun trouble dans ma patrie. Je ſais d'ailleurs que j'ai le bonheur de vivre ſous les loix d'un Souverain équitable & éclairé qui ne ſe gouverne point par

les idées d'autrui, qui peut & qui veut protéger l'innocence opprimée. Mais, Monſieur, il ne me ſuffit pas dans mes malheurs de la protection même du Souverain, ſi je ne ſuis encore honoré de ſon eſtime, & s'il ne me voit de bon œil chercher un aſyle dans ſes Etats. C'eſt ſur ce point, Monſieur, que j'oſe implorer vos bontés, & vous ſupplier de vouloir bien faire au ſouverain Sénat un rapport de mes reſpectueux ſentimens. Si ma démarche a le malheur de ne pas agréer à LL. EE. je ne veux point abuſer d'une protection qu'elles n'accorderoient qu'au malheureux, & dont l'homme ne leur paroîtroit pas digne, & je ſuis prêt à ſortir de leurs Etats, même ſans ordre; mais ſi le défenſeur de la cauſe de Dieu, des loix, de la vertu, trouve grace devant elles, alors, ſuppoſé que mon devoir ne m'appelle point à Geneve, je paſſerai le reſte de mes jours dans la confiance d'un cœur droit & ſans reproche, ſoumis aux juſtes loix du plus ſage des Souverains.





LETTRE

A M. M***.

A Yverdun, le 24 Juin 1762.

Encore un mot, cher M***, & nous ne nous écrirons plus qu'au beſoin.

Ne cherchez point à parler de moi; mais dans l'occaſion dites à nos Magiſtrats que je les reſpecterai toujours, même injuſtes; & à tous nos concitoyens que je les aimerai toujours, même ingrats. Je ſens dans mes malheurs que je n'ai point l'ame haineuſe; & c'eſt une conſolation pour moi de me ſentir bon, auſſi dans l'adverſité. Adieu, vertueux M***, ſi mon cœur eſt ainſi pour les autres, vous devez comprendre ce qu'il eſt pour vous.





LETTRE A MADAME CRAMER DE LON.

2 Juillet 1762.

IL y a long-tems, Madame, que rien ne m'étonne plus de la part des hommes, pas même le bien quand ils en font. Heureuſement je mets tous les vingt-quatre heures un jour de plus à couvert de leurs caprices; il faudra bientôt qu'ils ſe dépêchent, s'ils veulent me rendre la victime de leurs jeux d'enfans.



LETTRE A M. DE GINGINS DE MOIRY,

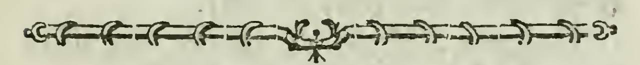
Membre du Conſeil Souverain de la République de Berne, & Seigneur Baillif à Yverdun.

Motiers, le 22 Juillet 1762.

J'USE, Monſieur, de la permiſſion que vous m'avez donnée, de rappeller à

votre ſouvenir un homme dont le cœur plein de vous & de vos bontés, conſervera toujours cherement les ſentimens que vous lui avez inſpirés. Tous mes malheurs me viennent d'avoir trop bien penſé des hommes. Ils me font ſentir combien je m'étois trompé. J'avois beſoin, Monſieur, de vous connoître, vous & le petit nombre de ceux qui vous reſſemblent, pour ne pas me reprocher une erreur qui m'a coûté ſi cher. Je ſavois qu'on ne pouvoit dire impunément la vérité dans ce ſiecle, ni peut-être dans aucun autre; je m'attendois à ſouffrir pour la cauſe de Dieu; mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, aux traitemens inouis que je viens d'éprouver. De tous les maux de la vie humaine, l'opprobre & les affrons ſont les ſeuls auxquels l'honnête-homme n'eſt point préparé. Tant de barbarie & d'acharnement m'ont ſurpris au dépourvu. Calomnié publiquement par des hommes établis pour venger l'innocence; traité comme un malfaiteur dans mon propre pays que j'ai tâché d'honorer; pourſuivi, chaſſé d'aſyle en aſyle, ſentant à la fois mes propres maux & la honte de ma patrie, j'avois l'ame émue

& troublée, j'étois découragé ſans vous. Homme illuſtre & reſpectable, vos conſolations m'ont fait oublier ma miſere, vos diſcours ont élevé mon cœur, votre eſtime m'a mis en état d'en demeurer toujours digne : j'ai plus gagné par votre bienveillance que je n'ai perdu par mes malheurs. Vous me la conſerverez, Monſieur, je l'eſpere, malgré les hurlemens du fanatiſme & les adroites noirceurs de l'impiété. Vous êtes trop vertueux pour me haïr d'avoir oſé croire en Dieu, & trop ſage pour me punir d'uſer de la raiſon qu'il m'a donnée.



LETTRE
A MYLORD MARECHAL.

Juillet 1762.

Vitam impendere vero.

MYLORD,

UN pauvre Auteur proſcrit de France, de ſa patrie, du canton de Berne,

pour avoir dit ce qu'il penſoit être utile & bon, vient chercher un aſyle dans les Etats du Roi. Mylord, ne me l'accordez pas ſi je ſuis coupable, car je ne demande point de grace & ne crois point en avoir beſoin : mais ſi je ne ſuis qu'opprimé, il eſt digne de vous & de Sa Majeſté de ne me pas refuſer le feu & l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre. J'ai cru vous devoir déclarer ma retraite, & mon nom trop connu par mes malheurs : ordonnez de mon ſort, je ſuis ſoumis à vos ordres; mais ſi vous m'ordonnez auſſi de partir dans l'état où je ſuis, obéir m'eſt impoſſible, & je ne ſaurois plus où fuir.

Daignez, Mylord, agréer les aſſurances de mon profond reſpect.



LETTRE

A M. M***.

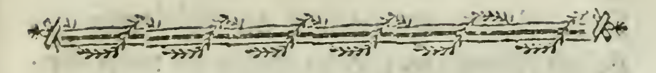
Motiers, Juillet 1762.

J'AI rempli ma miſſion, Monſieur, j'ai dit tout ce que j'avois à dire; je regarde ma carriere comme finie; il ne

me reſte plus qu'à ſouffrir & mourir; le lieu où cela doit ſe faire eſt aſſez indifférent. Il importoit peut-être que parmi tant d'Auteurs menteurs & lâches, il en exiſtât un d'une autre eſpece, qui oſât dire aux hommes des vérités utiles qui feroient leur bonheur s'ils ſavoient les écouter. Mais il n'importoit pas que cet homme ne fût point perſécuté; au contraire, on m'accuſeroit peut-être d'avoir calomnié mon ſiecle, ſi mon hiſtoire même n'en diſoit plus que mes écrits; & je ſuis preſque obligé à mes contemporains de la peine qu'ils prennent à juſtifier mon mépris pour eux. On en lira mes écrits avec plus de confiance. On verra même, & j'en ſuis fâché, que j'ai ſouvent trop bien penſé des hommes. Quand je ſortis de France, je voulus honorer de ma retraite l'Etat de l'Europe pour lequel j'avois le plus d'eſtime, & j'eus la ſimplicité de croire être remercié de ce choix. Je me ſuis trompé; n'en parlons plus. Vous vous imaginez bien que je ne ſuis pas, après cette épreuve, tenté de me croire ici plus ſolidement établi. Je veux rendre encore cet honneur à votre pays de penſer que la ſû-

reté que je n'y ai pas trouvée, ne se trouvera pour moi nulle part. Ainsi, si vous voulez que nous nous voyons ici, venez, tandis qu'on m'y laisse; je serai charmé de vous embrasser.

Quant à vous, Monsieur, & à votre estimable société, je suis toujours à votre égard dans les mêmes dispositions où je vous écrivis de Montmorenci; je prendrai toujours un véritable intérêt au succès de votre entreprise; & si je n'avois formé l'inébranlable résolution de ne plus écrire, à moins que la furie de mes persécuteurs ne me force à reprendre enfin la plume pour ma défense, je me ferois un honneur & un plaisir d'y contribuer; mais, Monsieur, les maux & l'adversité ont achevé de m'ôter le peu de vigueur d'esprit qui m'étoit restée; je ne suis plus qu'un être végétatif, une machine ambulante, il ne me reste qu'un peu de chaleur dans le cœur pour aimer mes amis & ceux qui méritent de l'être; j'eusse été bien réjoui d'avoir à ce titre le plaisir de vous embrasser.



LETTRE
A M. DE MONTMOLLIN.

Motiers, le 24 Août 1762.

MONSIEUR,

LE respect que je vous porte, & mon devoir comme votre paroissien m'oblige, avant d'approcher de la Sainte Table, de vous faire de mes sentimens, en matiere de foi, une déclaration devenue nécessaire par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits, sur un requisitoire calomnieux, dont on n'apperçoit pas les principes détestables.

Il est fâcheux que les Ministres de l'Evangile se fassent en cette occasion les vengeurs de l'Eglise Romaine, dont les dogmes intolérans & sanguinaires sont seuls attaqués & détruits dans mon livre, suivant ainsi sans examen une autorité suspecte, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu. Comme vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable, Quoi qu'il en

ſoit, l'ouvrage porte en ſoi tous ſes éclairciſſemens ; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne tel qu'il eſt au blâme ou à l'approbation des ſages, ſans vouloir le défendre ni le déſavouer.

Me bornant donc à ce qui regarde ma perſonne, je vous déclare, Monſieur, avec reſpect, que depuis ma réunion à l'Egliſe dans laquelle je ſuis né, j'ai toujours fait de la Religion Chrétienne Réformée, une profeſſion d'autant moins ſuſpecte, qu'on n'exigeoit de moi dans le pays où j'ai vécu, que de garder le ſilence, & laiſſer quelques doutes à cet égard, pour jouir des avantages civils dont j'étois exclus par ma Religion. Je ſuis attaché de bonne foi à cette Religion véritable & ſainte, & je le ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir. Je deſire être toujours uni extérieurement à l'Egliſe, comme je le ſuis dans le fond de mon cœur; & quelque conſolant qu'il ſoit pour moi de participer à la communion des fidèles, je le deſire, je vous proteſte, autant pour leur édification, & pour l'honneur du culte, que pour mon propre avantage : car il n'eſt pas bon qu'on penſe

qu'un homme de bonne foi qui raisonne, ne peut être un membre de Jesus-Christ.

J'irai, Monsieur, recevoir de vous une réponse verbale, & vous consulter sur la maniere dont je dois me conduire en cette occasion, pour ne donner ni surprise au Pasteur que j'honore, ni scandale au troupeau que je voudrois édifier.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, les assurances de tout mon respect.



LETTRE

A M. DAVID HUME.

Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

JE n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & depuis peu, la lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette Capitale. C'étoit sans doutedans votre nation, & le plus près de vous qu'il m'eût été possible, que j'aurois cherché ma retraite, si j'avois prévu l'accueil qui m'attendoit dans ma patrie. Il n'y avoit

qu'elle que je puſſe préférer à l'Angleterre, & cette prévention, dont j'ai été trop puni, m'étoit alors bien pardonnable ; mais, à mon grand étonnement, & même à celui du public, je n'ai trouvé que des affronts & des outrages où j'eſperois, ſinon, de la reconnoiſſance, au moins des conſolations. Que de choſes m'ont fait regretter l'aſyle & l'hoſpitalité philoſophique qui m'attendoient près de vous! Toutefois mes malheurs m'en ont toujours rapproché en quelque maniere. La protection & les bontés de Mylord Maréchal, votre illuſtre & digne compatriote, m'ont fait trouver, pour ainſi dire l'Ecoſſe au milieu de la Suiſſe; il vous a rendu préſent à nos entretiens; il m'a fait faire avec vos vertus la connoiſſance que je n'avois faite encore qu'avec vos talens; il m'a inſpiré la plus tendre amitié pour vous & le plus ardent deſir d'obtenir la vôtre, avant que je ſuſſe que vous étiez diſpoſé à me l'accorder. Jugez, quand je trouve ce penchant réciproque, combien j'aurois de plaiſir à m'y livrer ! Non, Monſieur, je ne vous rendois que la moitié de ce qui vous étoit dû quand je

n'avois pour vous que de l'admiration. Vos grandes vues, votre étonnante impartialité, votre génie, vous éleveroient trop au-dessus des hommes si votre bon cœur ne vous en rapprochoit. Mylord Maréchal, en m'apprenant à vous voir encore plus aimable que sublime, me rend tous les jours votre commerce plus desirable, & nourrit en moi l'empressement qu'il m'a fait naître de finir mes jours près de vous. Monsieur, qu'une meilleure santé, qu'une situation plus commode ne me met-elle à portée de faire ce voyage comme je le désirerois! Que ne puis-je espérer de nous voir un jour rassemblés avec Mylord dans votre commune Patrie, qui deviendroit la mienne! Je bénirois dans une société si douce les malheurs par lesquels j'y fus conduit, & je croirois n'avoir commencé de vivre que du jour qu'elle auroit commencé. Puissé-je voir, cet heureux jour plus desiré qu'espéré! Avec quel transport je m'écrierois en touchant l'heureuse terre où sont nés David Hume & le Maréchal d'Ecosse:

Salve, fatis mihi debita tellus!
Hæc domus, hæc patria est.

J.J.R.



LETTRE

A M. M.....

Motiers, le 1 Mars 1763.

J'AI lu, Monsieur, avec un vrai plaisir, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & j'y ai trouvé, je vous jure, une des meilleures critiques qu'on ait faite de mes Ecrits. Vous êtes éleve & parent de M. Marcel; vous défendez votre maître, il n'y a rien là que de louable; vous professez un art sur lequel vous me trouvez injuste & mal instruit, & vous le justifiez; cela est assurément très-permis; je vous parois un personnage fort singulier, tout au moins, & vous avez la bonté de me le dire plutôt qu'au public. On ne peut rien de plus honnête; & vous me mettez, par vos censures, dans le cas de vous devoir des remerciemens.

Je ne sais si je m'excuserai fort bien près de vous en vous avouant que les singeries dont j'ai taxé M. Marcel, tomboient bien moins sur son art, que sur

ſa maniere de le faire valoir. Si j'ai tort même en cela, je l'ai d'autant plus que ce n'eſt point d'après autrui que je l'ai jugé, mais d'après moi-même. Car, quoique vous en puiſſiez dire, j'étois quelquefois admis à l'honneur de lui voir donner ſes leçons; & je me ſouviens que, tout autant de profanes que nous étions là, ſans excepter ſon écoliere, nous ne pouvions nous tenir de rire à la gravité magiſtrale avec laquelle il prononçoit ſes ſavans apophtegmes. Encore une fois, Monſieur, je ne prétends point m'excuſer en ceci; tout au contraire : j'aurois mauvaiſe grace à vous ſoutenir que M. Marcel faiſoit des ſingeries, à vous qui peut-être, vous trouvez bien de l'imiter; car mon deſſein n'eſt aſſurément ni de vous offenſer ni de vous déplaire.

Quant à l'ineptie avec laquelle j'ai parlé de votre art, ce tort eſt plus naturel qu'excuſable; il eſt celui de quiconque ſe mêle de parler de ce qu'il ne ſait pas. Mais un honnête-homme qu'on avertit de ſa faute, doit la réparer, & c'eſt ce que je crois ne pouvoir mieux faire en cette occaſion,

qu'en publiant franchement votre lettre & vos corrections, devoir que je m'engage à remplir en tems & lieu. Je ferai, Monſieur, avec grand plaiſir, cette réparation publique à la danſe & à M. Marcel, pour le malheur que j'ai eu de leur manquer de reſpect. J'ai pourtant quelque lieu de penſer que votre indignation ſe fût un peu calmée, ſi mes vieilles rêveries euſſent obtenu grace devant vous. Vous auriez vu que je ne ſuis pas ſi ennemi de votre art que vous m'accuſez de l'être, & que ce n'eſt pas une grande objection à me faire, que ſon établiſſement dans mon pays, puiſque j'y ai propoſé moi même des bals publics deſquels j'ai donné le plan. Monſieur, faites grace à mes torts en faveur de mes ſervices; & quand j'ai ſcandaliſé pour vous les gens auſteres, pardonnez-moi quelques déraiſonnemens, ſur un art duquel j'ai ſi bien mérité.

Quelque autorité cependant qu'aient ſur moi vos déciſions, je tiens encore un peu, je l'avoue, à la diverſité des caracteres dont je propoſois l'introduction dans la danſe. Je ne vois pas bien encore ce que vous y trouvez d'im-

praticable, & il me paroît moins évident qu'à vous, qu'on s'ennuyeroit davantage quand les danſes feroient plus variées. Je n'ai jamais trouvé que ce fût un amuſement bien piquant pour une aſſemblée, que cette enfilade d'éternels menuets par leſquels on commence & pourſuit un bal, & qui ne diſent tous que la même choſe, parce qu'ils n'ont tous qu'un ſeul caractere; au lieu qu'en leur en donnant ſeulement deux, tels par exemple, que ceux de la Blonde & de la Brune, on les eût pu varier de quatre manieres qui les euſſent rendus toujours pittoreſques, & plus ſouvent intéreſſans. La Blonde avec le Brun, la Brune avec le Blond, la Brune avec le Brun, & la Blonde avec le Blond. Voilà l'idée ébauchée; il eſt aiſé de la perfectionner & de l'étendre : car vous comprenez bien, Monſieur, qu'il ne faut pas preſſer ces différences de Blonde & de Brune; le teint ne décide pas toujours du tempérament : telle Brune & Blonde par l'indolence ; telle Blonde & Brune par la vivacité: & l'habile Artiſte ne juge pas du caractere par les cheveux.

Ce que je dis du menuet, pourquoi

ne le dirois-je pas des contredanſes, & de la plate ſymétrie ſur laquelle elles ſont toutes deſſinées? Pourquoi n'y introduiroit-on pas de ſavantes irrégularités, comme dans une bonne décoration; des oppoſitions & des contraſtes comme dans les parties de la Muſique? On fait bien chanter enſemble Héraclite & Démocrite; pourquoi ne les feroit-on pas danſer?

Quels tableaux charmans, quels ſcenes variées, ne pourroit point introduire dans la danſe, un génie inventeur, qui ſauroit la tirer de ſa froide uniformité, & lui donner un langage & des ſentimens comme en a la muſique! Mais votre M. Marcel n'a rien inventé que des phraſes qui ſont mortes avec lui; il a laiſſé ſon art dans le même état où il l'a trouvé; il l'eût ſervi plus utilement, en perorant un peu moins, & deſſinant davantage; & au lieu d'admirer tant de choſes dans un menuet, il eût mieux fait de les y mettre. Si vous vouliez faire un pas de plus, vous, Monſieur, que je ſuppoſe homme de génie, peut-être au lieu de vous amuſer à cenſurer mes idées, chercheriez-vous à étendre &

rectifier les vues qu'elles vous offrent: vous deviendriez créateur dans votre art; vous rendriez service aux hommes, qui ont tant de besoin qu'on leur apprenne à avoir du plaisir; vous immortaliseriez votre nom, & vous auriez cette obligation à un pauvre solitaire qui ne vous a point offensé, & que vous voulez haïr sans sujet.

Croyez-moi, Monsieur, laissez-là des critiques qui ne conviennent qu'aux gens sans talens, incapables de rien produire d'eux-mêmes, & qui ne savent chercher de la réputation qu'aux dépens de celle d'autrui. Echauffez votre tête, & travaillez; vous aurez bientôt oublié ou pardonné mes bavardises, & vous trouverez que les prétendus inconvéniens que vous objectez aux recherches que je propose à faire, seront des avantages quand elles auront réussi. Alors, grace à la variété des genres, l'art aura de quoi contenter tout le monde, & prévenir la jalousie en augmentant l'émulation. Toutes vos écolieres pourront briller sans se nuire, & chacune se consolera d'en voir d'autres exceller dans leurs genres, en se disant, j'excelle aussi dans le mien. Au

lieu qu'en leur faiſant faire à toutes la méme choſe, vous laiſſez ſans aucun ſubterfuge, l'amour-propre humilié; & comme il n'y a qu'un modele de perfection, ſi l'une excelle dans le genre unique, il faut que toutes les autres lui cédent ouvertement la primauté.

Vous avez bien raiſon, mon cher Monſieur, de dire que je ne ſuis pas philoſophe. Mais vous qui parlez, vous ne feriez pas mal de tâcher de l'être un peu. Cela ſeroit plus avantageux à votre art que vous ſemblez le croire. Quoi qu'il en ſoit, ne fâchez pas les philoſophes, je vous le conſeille. Car tel d'entr'eux pourroit vous donner plus d'inſtructions ſur la danſe, que vous ne pourriez lui en rendre ſur la philoſophie; & cela ne laiſſeroit pas d'être humiliant pour un éleve du grand Marcel.

Vous me taxez d'être ſingulier, & j'eſpere que vous avez raiſon. Toutefois vous auriez pu ſur ce point, me faire grace en faveur de votre maître: car vous m'avouerez que M. Marcel lui-même étoit un homme fort ſingulier. Sa ſingularité, je l'avoue, étoit plus lucra-

tive que la mienne; ſi c'eſt-là ce que vous me reprochez il faut bien paſſer condamnation. Mais quand vous m'accuſez auſſi de n'être pas philoſophe, c'eſt comme ſi vous m'accuſiez de n'être pas maître à danſer. Si c'eſt un tort à tout homme de ne pas ſavoir ſon métier, ce n'en eſt point un de ne pas ſavoir le métier d'un autre. Je n'ai jamais aſpiré à devenir philoſophe; je ne me ſuis jamais donné pour tel : je ne le fus, ni ne le ſuis, ni ne veux l'être. Peut-on forcer un homme à mériter malgré lui, un titre qu'il ne veut pas porter? Je ſais qu'il n'eſt permis qu'aux philoſophes de parler philoſophie; mais il eſt permis à tout homme de parler de la philoſophie, & je n'ai rien fait de plus. J'ai bien auſſi parlé quelquefois de la danſe, quoique je ne ſois pas danſeur; & ſi j'en ai parlé même avec trop de zele à votre avis, mon excuſe eſt que j'aime la danſe, au lieu que je n'aime point du tout la philoſophie. J'ai pourtant eu rarement la précaution que vous me preſcrivez, de danſer avec les filles, pour éviter la tentation. Mais j'ai eu ſouvent l'audace de courir le riſque tout entier, en oſant les voir danſer ſans dan-

ſer moi-même. Ma ſeule précaution a été de me livrer moins aux impreſſions des objets, qu'aux réflexions qu'ils me faiſoient naître, & de rêver quelquefois pour n'être pas ſéduit. Je ſuis fâché, mon cher Monſieur, que mes rêveries aient eu le malheur de vous déplaire. Je vous aſſure que ce ne fut jamais mon intention; & je vous ſalue de tout mon cœur.



LETTRE

*A M. DE***.*

Motiers, le 6 Mars 1763.

J'AI eu, Monſieur, l'imprudence de lire le mandement que M. l'Archevêque de Paris a donné contre mon livre, la foibleſſe d'y répondre, & l'étourderie d'envoyer auſſi-tôt cette réponſe à Rey. Revenu à moi, j'ai voulu la retirer; il n'étoit plus tems; l'impreſſion en étoit commencée, & il n'y a plus de remede à une ſottiſe faite. J'eſpere au moins que ce ſera la derniere en ce genre. Je prends la liberté de vous faire adreſſer

par

par la poſte, deux exemplaires de ce miſérable écrit; l'un que je vous ſupplie d'agréer, & l'autre pour M.... à qui je vous prie de vouloir bienle faire paſſer, non comme une lecture à faire ni pour vous ni pour lui, mais comme un devoir dont je m'acquitte envers l'un & l'autre. Au reſte, je ſuis perſuadé, vu ma poſition particuliere, vu la gêne à laquelle j'étois aſſervi à tant d'égards, vu le bavardage eccléſiaſtique auquel j'étois forcé de me conformer, vu l'indécence qu'il y auroit à s'échauffer en parlant de ſoi, qu'il eût été facile à d'autres de mieux faire, mais impoſſible de faire bien. Ainſi, tout le mal vient d'avoir pris la plume quand il ne falloit pas.



LETTRE

A M. K.

Motiers, le 17 Mars 1763.

SI jeune, & déjà marié! Monſieur, vous avez entrepris de bonne heure une grande tâche. Je ſais que la maturité de l'eſprit peut ſuppléer à l'âge,

& vous m'avez paru promettre ce ſupplément. Vous vous connoiſſez d'ailleurs en mérite, & je compte ſur celui de l'épouſe que vous vous êtes choiſie. Il n'en faut pas moins, cher K***, pour rendre heureux un établiſſement ſi précoce. Votre âge ſeul m'alarme pour vous; tout le reſte me raſſure. Je ſuis toujours perſuadé que le vrai bonheur de la vie eſt dans un mariage bien aſſorti: & je ne le ſuis pas moins que tout le ſuccès de cette carriere dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations, vos ſoins, vos manieres, vos affections domeſtiques, durant la premiere année, décidera de toutes les autres. C'eſt maintenant que *le ſort de vos jours eſt entre vos mains*; plus tard il dépendra de vos habitudes. Jeunes époux, vous êtes perdus, ſi vous n'êtes qu'amans; mais ſoyez amis de bonne heure, pour l'être toujours. La confiance qui vaut mieux que l'amour lui ſurvit & le remplace. Si vous ſavez l'établir entre vous, votre maiſon vous plaira plus qu'aucune autre; & dès qu'une fois vous ſerez mieux chez vous que par-tout ailleurs, je vous promets du bonheur pour

le reſte de votre vie. Mais ne vous mettez pas dans l'eſprit d'en chercher au loin, ni dans la célébrité, ni dans les plaiſirs, ni dans la fortune. La véritable félicité ne ſe trouve point au dehors; il faut que votre maiſon vous ſuffiſe, ou jamais rien ne vous ſuffira.

Conſéquemment à ce principe, je crois qu'il n'eſt pas tems, quant à préſent, de ſonger à l'exécution du projet dont vous m'avez parlé. La ſociété conjugale doit vous occuper plus que la ſociété helvétique; avant que de publier les annales de celle-ci, mettez-vous en état d'en fournir le plus bel article. Il faut qu'en rapportant les actions d'autrui, vous puiſſiez dire comme le Correge: & moi auſſi je ſuis homme.

Mon cher K***, je crois voir germer beaucoup de mérite parmi la jeuneſſe Suiſſe, mais la maladie univerſelle vous gagne tous. Ce mérite cherche à ſe faire imprimer, & je crains bien que de cette manie dans les gens de votre état, il ne réſulte un jour à la tête de vos Républiques plus de petits Auteurs que de grands hommes. Il n'appartient pas à tous d'être des Haller.

Vous m'avez envoyé un livre très-

précieux, & de fort belles cartes; comme d'ailleurs vous avez acheté l'un & l'autre, il n'y a aucune parité à faire, en aucun ſens, entre ces envois & le barbouillage dont vous faites mention. De plus, vous vous rappellerez, s'il vous plaît, que ce ſont des commiſſions dont vous avez bien voulu vous charger, & qu'il n'eſt pas honnête de transformer des commiſſions en préſens. Ayez donc la bonté de me marquer ce que vous coûtent ces emplettes, afin qu'en acceptant la peine qu'elles vous ont données, d'auſſi bon cœur que vous l'avez priſe, je puiſſe au moins vous rendre vos débourſés; ſans quoi, je prendrai le parti de vous renvoyer le livre & les cartes.

Adieu très-bon & aimable K***, faites, je vous prie, agréer mes hommages à Madame votre épouſe; dites-lui combien elle a de droit à ma reconnoiſſance, en faiſant le bonheur d'un homme que j'en crois ſi digne, & auquel je prends un ſi tendre intérêt.



LETTRE

A M. D. R.

Motiers, Mars 1763.

JE ne trouve pas, très-bon Papa, que vous ayez interprêté ni bénignement, ni raisonnablement la raison de décence & de modestie qui m'empêcha de vous offrir mon portrait, & qui m'empêchera toujours de l'offrir à personne. Cette raison n'est point, comme vous le prétendez un cérémonial, mais une convenance tirée de la nature des choses, & qui ne permet à nul homme discret de porter ni sa figure ni sa personne, où elles ne sont pas invitées, comme s'il étoit sûr de faire en cela un cadeau. Au lieu que c'en doit être un pour lui, quand on lui témoigne là-dessus quelqu'empressement. Voilà le sentiment que je vous ai manifesté, & au lieu duquel vous me prêtez l'intention de ne vouloir accorder un tel présent qu'aux prieres. C'est me supposer un motif de fatuité où j'en mettois un

de modeſtie. Cela ne me paroît pas dans l'ordre ordinaire de votre bon eſprit.

Vous m'alléguez que les Rois & les Princes donnent leurs portraits. Sans doute, ils les donnent à leurs inférieurs comme un honneur ou une récompenſe ; & c'eſt préciſément pour cela qu'il eſt impertinent à de petits particuliers de croire honorer leurs égaux comme les Rois honorent leurs inférieurs. Pluſieurs Rois donnent auſſi leur main à baiſer en ſigne de faveur & de diſtinction. Dois-je vouloir faire à mes amis la même grace ? Cher Papa, quand je ſerai Roi, je ne manquerai pas en ſuperbe Monarque, de vous offrir mon portrait enrichi de diamans. En attendant, je n'irai pas ſottement m'imaginer que ni vous, ni perſonne, ſoit empreſſé de ma mince figure ; & il n'y a qu'un témoignage bien poſitif de la part de ceux qui s'en ſoucient, qui puiſſe me permettre de le ſuppoſer ; ſur-tout n'ayant pas le paſſeport des diamans pour accompagner le portrait.

Vous me citez Samuel Bernard. C'eſt je vous l'avoue, un ſingulier modele que vous me propoſez à imiter ! J'aurois bien cru que vous me deſiriez ſes

millions, mais non pas ses ridicules. Pour moi, je serois bien fâché de les avoir avec sa fortune; elle seroit beaucoup trop chere à ce prix. Je sais qu'il avoit l'impertinence d'offrir son portrait, même à gens fort au-dessus de lui. Aussi entrant un jour en maison étrangere, dans la garderobe, y trouva-t-il ledit portrait qu'il avoit ainsi donné, fiérement étalé au dessus de la chaise percée. Je sais cette anecdote & bien d'autres plus plaisantes de quelqu'un qu'on en pouvoit croire, car c'étoit le Président de Boulainvilliers.

Monsieur ***. donnoit son portrait. Je lui en fais mon compliment. Tout ce que je sais, c'est que si ce portrait est l'estampe fastueuse que j'ai vu avec des vers pompeux au-dessous, il falloit que pour oser faire un tel présent lui-même, ledit Monsieur fût le plus grand fat que la terre ait porté. Quoi qu'il en soit, j'ai vécu aussi quelque peu avec des gens à portraits, & à portraits recherchables: je les ai vu tous avoir d'autres maximes, & quand je ferai tant que de vouloir imiter des modeles, je vous avoue que ce ne sera ni le Juif Bernard, ni Monsieur ***.

que je choisirai pour cela. On n'imite que les gens à qui l'on voudroit ressembler.

Je vous dis, il est vrai, que le portrait que je vous montrai, étoit le seul que j'avois; mais j'ajoutai que j'en attendois d'autres, & qu'on le gravoit encore en Arménien. Quand je me rappelle qu'à peine y daignâtes-vous jetter les yeux, que vous ne m'en dîtes pas un seul mot, que vous marquâtes là-dessus la plus profonde indifférence, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il auroit fallu que je fusse le plus extravagant des hommes, pour croire vous faire le moindre plaisir en vous le présentant; & je dis dès le même soir à Mademoiselle le Vasseur la mortification que vous m'aviez faite; car j'avoue que j'avois attendu & même mendié quelque mot obligeant qui me mît en droit de faire le reste. Je suis bien persuadé maintenant, que ce fut discrétion & non dédain de votre part; mais vous me permettrez de vous dire que cette discrétion étoit pour moi un peu humiliante, & que c'étoit donner un grand prix aux deux sols qu'un tel portrait peut valoir.



LETTRE

A MILORD MARECHAL,

Le 21 Mars 1763.

IL y a dans votre lettre du 19 un article qui m'a donné des palpitations; c'eſt celui de l'Ecoſſe. Je ne vous dirai là deſſus qu'un mot, c'eſt que je donnerois la moitié des jours qui me reſtent pour y paſſer l'autre avec vous. Mais pour Colombier, ne comptez pas ſur moi; je vous aime, Mylord, mais il faut que mon ſéjour me plaiſe, & je ne puis ſouffrir ce pays-là.

Il n'y a rien d'égal à la poſition de Frédéric. Il paroît qu'il en ſent tous les avantages, & qu'il ſaura bien les faire valoir. Tout le pénible & le difficile eſt fait; tout ce qui demandoit le concours de la fortune eſt fait. Il ne lui reſte à préſent à remplir que des ſoins agréables, & dont l'effet dépend de lui. C'eſt de ce moment qu'il va s'élever, s'il veut, dans la poſtérité un monument unique, car il n'a travaillé

jusqu'ici que pour son siecle. Le seul piege dangereux qui désormais lui reste à éviter est celui de la flatterie; s'il se laisse louer, il est perdu. Qu'il sache qu'il n'y a plus d'éloges dignes de lui que ceux qui sortiront des cabanes de ses paysans.

Savez-vous, Mylord, que Voltaire cherche à se raccommoder avec moi? Il a eu sur mon compte un long entretien avec M***, dans lequel il a supérieurement joué son rôle : il n'y en a point d'étranger au talent de ce grand comédien, *dolis instructus & arte pelasgâ*. Pour moi, je ne puis lui promettre une estime qui ne dépend pas de moi : mais à cela près, je serai, quand il le voudra, toujours prêt à tout oublier. Car, je vous jure, Mylord, que de toutes les vertus chrétiennes, il n'y en a point qui me coûte moins que le pardon des injures. Il est certain que si la protection des Calas lui a fait grand honneur, les persécutions qu'il m'a fait essuyer à Geneve, lui en ont peu fait à Paris; elles y ont excité un cri universel d'indignation. J'y jouis, malgré mes malheurs, d'un honneur qu'il n'aura jamais nulle part; c'est d'avoir

laiſſé ma mémoire en eſtime dans le pays où j'ai vécu. Bonjour, Mylord.



LETTRE

A MADAME DE***.

Le 27 *Mars* 1763.

QUE votre lettre, Madame, m'a donné d'émotions diverſes! Ah! cette pauvre Madame de *** .....! Pardonnez ſi je commence par elle. Tant de malheurs ..... une amitié de treize ans .... Femme aimable & infortunée! .... vous la plaignez, Madame; vous avez bien raiſon : ſon mérite doit vous intéreſſer pour elle; mais vous la plaindriez bien davantage, ſi vous aviez vu comme moi, toute ſa réſiſtance à ce fatal mariage. Il ſemble qu'elle prévoyoit ſon ſort. Pour celle-là, les écus ne l'ont pas éblouie; on l'a bien rendue malheureuſe malgré elle. Hélas! elle n'eſt pas la ſeule. De combien de maux j'ai à gémir! Je ne ſuis point étonné des bons procédés de Madame ***; rien de bien ne me ſurprendra de ſa

part; je l'ai toujours eſtimée & honorée; mais avec tout cela elle n'a pas l'ame de Madame de * * *. Dites-moi ce qu'eſt devenu ce miſérable : je n'ai plus entendu parler de lui.

Je penſe bien comme vous, Madame; je n'aime point que vous ſoyez à Paris. Paris, le ſiege du goût & de la politeſſe, convient à votre eſprit, à votre ton, à vos manieres; mais le ſéjour du vice ne convient point à vos mœurs, & une ville où l'amitié ne réſiſte ni à l'adverſité ni à l'abſence, ne ſauroit plaire à votre cœur. Cette contagion ne le gagnera pas; n'eſt-ce pas, Madame? Que ne liſez-vous dans le mien, l'attendriſſement avec lequel il m'a dicté ce mot-là! L'heureux ne ſait s'il eſt aimé, dit un Poëte latin; & moi j'ajoute, l'heureux ne ſait pas aimer. Pour moi, graces au ciel, j'ai bien fait toutes mes épreuves; je ſais à quoi m'en tenir ſur le cœur des autres & ſur le mien. Il eſt bien conſtaté qu'il ne me reſte que vous ſeule en France, & quelqu'un qui n'eſt pas encore jugé, mais qui ne tardera pas à l'être.

S'il faut moins regretter les amis que l'adverſité nous ôte, que priſer ceux

qu'elle nous donne, j'ai plus gagné que perdu : car elle m'en a donné un qu'aſſurément elle ne m'ôtera pas. Vous comprenez que je veux parler de Mylord Maréchal. Il m'a accueilli, il m'a honoré dans mes diſgraces, plus peut-être qu'il n'eût fait durant ma proſpérité. Les grandes ames ne portent pas ſeulement du reſpect au mérite, elles en portent encore au malheur. Sans lui j'étois tout auſſi mal reçu dans ce pays que dans les autres, & je ne voyois plus d'aſyle autour de moi. Mais un bienfait plus précieux que ſa protection, eſt l'amitié dont il m'honore, & qu'aſſurément je ne perdrai point. Il me reſtera celui-là, j'en réponds. Je ſuis bien aiſe que vous m'ayez marqué ce qu'en penſoit M. d'A***; cela me prouve qu'il ſe connoit en homme; & qui s'y connoit eſt de leur claſſe. Je compte aller voir ce digne protecteur, avant ſon départ pour Berlin : je lui parlerai de M. d'A*** & de vous, Madame; il n'y a rien de ſi doux pour moi, que de voir ceux qui m'aiment s'aimer entr'eux.

Quand des Quidams ſous le nom de S***. ont voulu ſe porter pour juges de mon livre, & ſe ſont, auſſi bêtement

qu'insolemment, arrogé le droit de me censurer; après avoir rapidement parcouru leur sot écrit, je l'ai jetté par terre, & j'ai craché dessus pour toute réponse. Mais je n'ai pu lire avec le même dédain, le Mandement qu'a donné contre moi M. l'Archevêque de Paris; premierement parce que l'ouvrage en lui-même est beaucoup moins inepte; & parce que, malgré les travers de l'Auteur, je l'ai toujours estimé & respecté. Ne jugeant donc pas cet écrit indigne d'une réponse, j'en ai fait une qui a été imprimé en Hollande, & qui, si elle n'est pas encore publique, le sera dans peu. Si elle pénetre jusqu'à Paris & que vous en entendiez parler, Madame, je vous prie de me marquer naturellement ce qu'on en dit; il m'importe de le savoir. Il n'y a que vous de qui je puisse apprendre ce qui se passe à mon égard, dans un pays où j'ai passé un partie de ma vie, où j'ai eu des amis, & qui ne peut me devenir indifférent. Si vous n'étiez pas à portée de voir cette lettre imprimée, & que vous pussiez m'indiquer quelqu'un de vos amis qui eût ses ports francs, je vous l'enver-

rois d'ici : car quoique la brochure ſoit petite, en vous l'envoyant directement, elle vous coûteroit vingt fois plus de port, que ne valent l'ouvrage & l'auteur.

Je ſuis bien touché des bontés de Mademoiſelle L***. & des ſoins qu'elle veut bien prendre pour moi; mais je ſerois bien fâché qu'un auſſi joli travail que le ſien, & ſi digne d'être mis en vue, reſtât caché ſous mes grandes vilaines manches d'Arménien. En vérité, je ne ſaurois me réſoudre à le profaner ainſi, ni par conſéquent à l'accepter, à moins qu'elle ne m'ordonne à le porter en écharpe ou en collier, comme un ordre de chevalerie inſtitué en ſon honneur.

Bonjour, Madame, recevez les hommages de votre pauvre voiſin. Vous venez de me faire paſſer un demi-heure délicieuſe, & en vérité j'en avois beſoin; car, depuis quelques mois, je ſouffre preſque ſans relâche de mon mal & de mes chagrins. Mille choſes, je vous ſupplie, à Monſieur le Marquis.



LETTRE

A MADAME***.

31 *Octobre* 1762.

En m'annonçant, Madame, dans votre lettre du 22 Septembre (c'est je crois le 22 Octobre) un changement avantageux dans mon sort, vous m'avez d'abord fait croire que les hommes qui me persécutent, s'étoient lassés de leurs méchancetés; que le Parlement de Paris avoit levé son inique décret; que le Magistrat de Geneve avoit reconnu son tort; & que le public me rendoit enfin justice. Mais loin de-là, je vois par votre lettre même qu'on m'intente encore de nouvelles accusations: le changement de sort que vous m'annoncez se reduit à des offres de subsistance dont je n'ai pas besoin quant à present. Et comme j'ai toujours compté pour rien, même en santé, un avenir aussi incertain que la vie humaine, c'est pour moi, je vous ju-

re, la chofe la plus indifférente que d'avoir à dîner dans trois ans d'ici.

Il s'en faut beaucoup, cependant, que je fois infenfible aux bontés du Roi de Pruffe; au contraire, elles augmentent un fentiment très-doux, favoir l'attachement que j'ai conçu pour ce grand Prince. Quant à l'ufage que j'en dois faire, rien ne preffe pour me réfoudre, & j'ai du tems pour y penfer.

A l'égard des offres de M. Stanley, comme elles font toutes pour votre compte, Madame, c'eft à vous de lui en avoir obligation. Je n'ai point ouï parler de la lettre qu'il vous a dit m'avoir écrite.

Je viens maintenant au dernier article de votre lettre, auquel j'ai peine à comprendre quelque chofe, & qui me furprend à tel point, fur-tout après les entretiens que nous avons eu fur cette matiere, que j'ai regardé plus d'une fois à l'écriture pour voir fi elle étoit bien de votre main. Je ne fais ce que vous pouvez défapprouver dans la lettre que j'ai écrite à mon Pafteur, dans une occafion néceffaire. A vous entendre avec votre Ange,

on diroit qu'il s'agiſſoit d'embraſſer une religion nouvelle, tandis qu'il ne s'agiſſoit que de reſter comme auparavant dans la communion de mes peres & de mon pays, dont on cherchoit à m'exclure; il ne falloit point pour cela d'autre Ange que le Vicaire Savoyard. S'il conſacroit en ſimplicité de conſcience dans un culte plein de myſteres inconcevables, je ne vois pas pourquoi J. J. Rouſſeau ne communieroit pas de même dans un culte où rien ne choque ſa raiſon ; & je vois encore moins pourquoi, après avoir juſqu'ici profeſſé ma religion chez les Catholiques, ſans que perſonne m'en fît un crime, on s'aviſe tout-d'un-coup de m'en faire un fort étrange de ce que je ne la quitte pas en pays Proteſtant.

Mais pourquoi cet appareil d'écrire une lettre? Ah! pourquoi? Le voici. M. de Voltaire me voyant opprimé par le Parlement de Paris, avec la généroſité naturelle à lui & à ſon parti, ſaiſit ce moment de me faire opprimer de même à Geneve, & d'oppoſer une barriere inſurmontable à mon retour dans ma patrie. Un des plus ſurs moyens qu'il employa pour

cela, fut de me faire regarder comme déserteur de ma religion : car là-dessus nos loix sont formelles, & tout citoyen ou bourgeois qui ne professe pas la religion qu'elles autorisent perd par-là même son droit de Cité. Ils travaillerent donc de toutes leurs forces lui & le Jongleur à soulever les Ministres; ils ne réussirent pas avec ceux de Geneve qui les connoissent, mais ils ameuterent tellement ceux du pays de Vaud, que malgré la protection & l'amitié de M. le Baillif d'Yverdun & de plusieurs Magistrats, il fallut sortir du Canton de Berne. On tenta de faire la même chose en ce pays; le Magistrat municipal de Neufchâtel défendit mon livre; la classe des Ministres le déféra; le Conseil d'Etat, alloit le défendre dans tout l'Etat, & peut-être procéder contre ma personne : mais les ordres de Mylord Maréchal, & la protection déclarée du Roi l'arrêterent tout court, il fallut me laisser tranquille. Cependant le tems de la communion approchoit, & cette époque alloit décider si j'étois séparé de l'Eglise Protestante, ou si je ne l'étois pas. Dans cette circonstance, ne vou-

lant pas m'expoſer à un affront public, ni non plus conſtater tacitement en ne me préſentant pas, la déſertion qu'on me reprochoit, je pris le parti d'écrire à M. de Montmollin, Paſteur de la Paroiſſe, une lettre qu'il a fait courir; mais dont les Voltairiens ont pris ſoin de falſifier beaucoup de copies. J'étois bien éloigné d'attendre de cette lettre l'effet qu'elle produiſit; je la regardois comme une proteſtation néceſſaire, & qui auroit ſon uſage en tems & lieu. Quelle fut ma ſurpriſe & ma joie de voir dès le lendemain chez moi M. de Montmollin, me déclarer que non-ſeulement il approuvoit que j'approchaſſe de la Sainte Table, mais qu'il m'en prioit, & qu'il m'en prioit de l'aveu unanime de tout le Conſiſtoire, pour l'édification de ſa paroiſſe dont j'avois l'approbation & l'eſtime. Nous eûmes enſuite quelques conférences dans leſquelles je lui développai franchement mes ſentimens tels à-peu-près qu'ils ſont expoſés dans la profeſſion du Vicaire, appuyant avec vérité ſur mon attachement conſtant à l'Evangile & au Chriſtianiſme, & ne lui déguiſant pas non plus mes

difficultés & mes doutes. Lui de son côté, connoissant assez mes sentimens par mes livres, évita prudemment les points de doctrine qui auroient pu m'arrêter, ou le compromettte; il ne prononça pas même le mot de rétractation; n'insista sur aucune explication, & nous nous séparâmes contens l'un de l'autre. Depuis lors j'ai la consolation d'être reconnu membre de son Eglise; il faut être opprimé, malade, & croire en Dieu pour sentir combien il est doux de vivre parmi ses freres.

M. de Montmollin ayant à justifier sa conduite devant ses confreres, fit courir ma lettre. Elle a fait à Geneve un effet qui a mis les Voltairiens au désespoir, & qui a redoublé leur rage. Des foules de Genevois sont accourus à Motiers, m'embrassant avec des larmes de joie, & appellant hautement M. de Montmollin leur bienfaiteur & leur pere. Il est même sûr que cette affaire auroit des suites pour peu que je fusse d'humeur à m'y prêter. Cependant il est vrai que bien des Ministres sont mécontens; voilà, pour ainsi dire, la profession de foi du Vicaire approuvée en tous ses points,

par un de leurs confreres; ils ne peuvent digérer cela. Les uns murmurent, les autres menacent d'écrire; d'autres écrivent en effet; tous veulent absolument des rétractations, & des explications qu'ils n'auront jamais. Que dois-je faire à présent, Madame, à votre avis? Irai-je laisser mon digne Pasteur dans les lacs où il s'est mis pour l'amour de moi? l'abandonnerai-je à la censure de ses confreres? autoriserai-je cette censure par ma conduite & par mes écrits? & démentant la démarche que j'ai faite, lui laisserai-je toute la honte, & tout le repentir de s'y être prêté? Non, non, Madame; on me traitera d'hypocrite tant qu'on voudra; mais je ne serai ni un perfide, ni un lâche. Je ne renoncerai point à la religion de mes peres, à cette religion si raisonnable, si pure, si conforme à la simplicité de l'Evangile, où je suis rentré de bonne foi depuis nombre d'années, & que j'ai depuis toujours hautement professée. Je n'y renoncerai point au moment où elle fait toute la consolation de ma vie, & où il importe à l'honnête-homme qui m'y a maintenu, que j'y demeure

si rement attaché. Je n'en conserverai pas non plus les liens extérieurs, tout chers qu'ils me sont, aux dépens de la vérité, ou de ce que je prends pour elle; & l'on pourroit m'excommunier, & me décréter bien des fois, avant de me faire dire ce que je ne pense pas. Du reste je me consolerai d'une imputation d'hypocrisie, sans vraisemblance & sans preuves. Un Auteur qu'on bannit, qu'on décréte, qu'on brûle pour avoir dit hardiment ses sentimens, pour s'être nommé, pour ne vouloir pas se dédire; un citoyen chérissant sa patrie, qui aime mieux renoncer à son pays qu'à sa franchise, & s'expatrier que se démentir, est un hypocrite, d'une espece assez nouvelle. Je ne connois dans cet état qu'un moyen de prouver qu'on n'est pas un hypocrite; mais cet expédient auquel mes ennemis veulent me réduire, ne me conviendra jamais quoi qu'il arrive; c'est d'être un impie ouvertement. De grace, expliquez-moi donc, Madame, ce que vous voulez dire avec votre Ange, & ce que vous trouvez à reprendre à tout cela.

Vous ajoutez, Madame, qu'il fal-

loit que j'attendiſſe d'autres circonſtances pour profeſſer ma religion, (vous avez voulu dire pour continuer de la profeſſer.) Je n'ai peut-être que trop attendu par une fierté dont je ne ſaurois me défaire. Je n'ai fait aucune démarche, tant que les Miniſtres m'ont perſécuté. Mais quand une fois j'ai été ſous la protection du Roi, & qu'ils n'ont plus pu me rien faire, alors j'ai fait mon devoir, ou ce que j'ai cru l'être. J'attends que vous m'appreniez en quoi je me ſuis trompé.

Je vous envoie l'extrait d'un dialogue de M. de Voltaire avec un Ouvrier de ce pays-ci qui eſt à ſon ſervice. J'ai écrit ce dialogue de mémoire, d'après le récit de M. de Montmollin, qui ne me l'a rapporté lui même que ſur le récit de l'ouvrier, il y a plus de deux mois. Ainſi, le tout peut n'être pas abſolument exact; mais les traits principaux ſont fidèles; car ils ont frappé M. de Montmollin; il les a retenus, & vous croyez bien que je ne les ai pas oubliés. Vous y verrez que M. de Voltaire n'avoit pas attendu la démarche dont vous vous plaignez, pour me taxer d'hypocriſie.

Converſation

Converſation de M. de Voltaire avec un de ſes Ouvriers du Comté de Neufchâtel.

M. DE VOLTAIRE.

Eſt-il vrai que vous êtes du Comté de Neufchâtel?

L'OUVRIER.

Oui, Monſieur.

M. DE VOLTAIRE.

Etes-vous de Neufchâtel même?

L'OUVRIER.

Non, Monſieur; je ſuis du village de Butte dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte! Cela eſt-il loin de Motiers?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un certain perſonnage de celui-ci qui a bien fait des ſiennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, Monſieur?

M. DE VOLTAIRE.

Un certain Jean-Jaques Rouſſeau. Le connoiſſez-vous?

L'OUVRIER.

Oui, Monſieur; je l'ai vu un jour à Butte, dans le caroſſe de M. de Montmollin qui ſe promenoit avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment ce pied-plat va en caroſſe? Le voilà donc bien fier?

L'OUVRIER.

Oh! Monſieur, il ſe promene auſſi à pied. Il court comme un chat-maigre, & grimpe ſur toutes nos montagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourroit bien grimper quelque jour ſur une échelle. Il eût été pendu à Paris, s'il ne ſe fût ſauvé. Et il le ſera ici, s'il y vient.

L'OUVRIER.

Pendu! Monſieur! Il a l'air d'un ſi bon homme, eh! mon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'eſt un impie, un athée.

L'OUVRIER.

Vous me ſurprenez. Il va tous les Dimanches à l'Egliſe.

M. DE VOLTAIRE.

Ah ! l'hypocrite ! Et que dit-on de lui dans le pays ? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir ?

L'OUVRIER

Tout le monde, Monſieur, tout le monde l'aime. Il eſt recherché partout, & on dit que Mylord lui fait auſſi bien des careſſes.

M. DE VOLTAIRE.

C'eſt que Mylord ne le connoit pas, ni vous non plus. Attendez ſeulement deux ou trois mois, & vous connoitrez l'homme. Les gens de Montmorenci où il demeuroit, ont fait des feux de joie, quand il s'eſt ſauvé pour n'être pas pendu. C'eſt un homme ſans foi, ſans honneur, ſans religion.

L'OUVRIER.

Sans religion, Monſieur, mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui, moi, grand Dieu? Et qui eſt-ce qui dit cela?

L'OUVRIER.

Tout le monde, Monſieur.

M. DE VOLTAIRE.

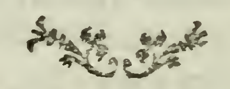
Ah! quelle horrible calomnie! Moi qui ai étudié chez les Jéſuites, moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les Théologiens!

L'OUVRIER

Mais, Monſieur, on dit que vous avez fait bien des mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment. Qu'on m'en montre un ſeul qui porte mon nom, comme ceux de ce croquant portent le ſien, &c.





LETTRE

A M. DE MONTMOLLIN.

Novembre 1762.

QUAND je me ſuis réuni, Monſieur, il y a neuf ans à l'Egliſe, je n'ai pas manqué de cenſeurs qui ont blâmé ma démarche, & je n'en manque pas aujourd'hui que j'y reſte uni ſous vos auſpices, contre l'eſpoir de tant de gens qui voudroient m'en voir ſéparé. Il n'y a rien là de bien étonnant; tout ce qui m'honore & me conſole déplaît à mes ennemis; & ceux qui voudroient rendre la Religion mépriſable, ſont fâchés qu'un ami de la vérité la profeſſe ouvertement. Nous connoiſſons trop, vous & moi, les hommes pour ignorer à combien de paſſions humaines le feint zele de la foi ſert de manteau, & l'on ne doit pas s'attendre à voir l'athéiſme & l'impiété plus charitables que n'eſt l'hypocriſie ou la ſuperſtition. J'eſpere, Monſieur, ayant maintenant le bonheur d'être plus connu de vous, que vous ne voyez

rien en moi qui démentant la déclaration que je vous ai faite, puiſſe vous rendre ſuſpecte ma démarche, ni vous donner du regret à la vôtre. S'il y a des gens qui m'accuſent d'être un hypocrite, c'eſt parce que je ne ſuis pas un impie; ils ſe ſont arrangé pour m'accuſer de l'un ou de l'autre, ſans doute, parce qu'ils n'imaginent pas qu'on puiſſe ſincérement croire en Dieu. Vous voyez que de quelque maniere que je me conduiſe, il m'eſt impoſſible d'échapper à l'une des deux imputations. Mais vous voyez auſſi que ſi toutes deux ſont également deſtituées de preuves, celle d'hypocriſie eſt pourtant la plus inepte; car un peu d'hypocriſie m'eût ſauvé bien des diſgraces; & ma bonne foi me coûte aſſez cher, ce me ſemble, pour devoir être au-deſſus de tout ſoupçon.

Quand nous avons eu, Monſieur, des entretiens ſur mon ouvrage (*a*), je vous ai dit dans quelles vues il avoit été publié, & je vous, réitere la même choſe en ſincérité de cœur. Ces vues

(*a*) Il eſt queſtion de l'Emile.

n'ont rien que de louable, vous en êtes convenu vous-même; & quand vous m'apprenez qu'on me prête celle d'avoir voulu jetter du ridicule ſur le Chriſtianiſme, vous ſentez en même tems combien cette imputation eſt ridicule elle-même, puiſqu'elle porte uniquement ſur un dialogue dans un langage improuvé des deux côtés dans l'ouvrage même, & où l'on ne trouve aſſurément rien d'applicable au vrai Chrétien. Pourquoi les Réformés prennent-ils ainſi fait & cauſe pour l'Egliſe Romaine? Pourquoi s'échauffent-ils ſi fort quand on releve les vices de ſon argumentation qui n'a point été la leur juſqu'ici? Veulent-ils donc ſe rapprocher peu-à-peu de ſes manieres de penſer, comme ils ſe rapprochent déjà de ſon intolérance, contre les principes fondamentaux de leur propre communion?

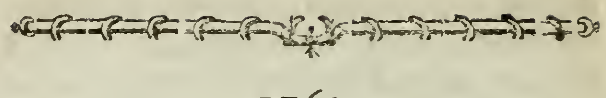
Je ſuis bien perſuadé, Monſieur, que ſi j'euſſe toujours vécu en pays proteſtant, alors ou la profeſſion du Vicaire Savoyard n'eût point été faite, ce qui certainement eût été un mal à bien des égards, ou ſelon toute apparenceelle eût eu dans ſa ſeconde partie,

un tour fort différent de celui qu'elle a.

Je ne penſe pas cependant, qu'il faille ſupprimer les objections qu'on ne peut réſoudre; car cette adreſſe ſubreptice a un air de mauvaiſe foi qui me révolte, & me fait craindre qu'il n'y ait au fond peu de vrais croyans. Toutes les connoiſſances humaines ont leurs obſcurités, leurs difficultés, leurs objections que l'eſprit humain trop borné ne peut réſoudre. La Géometrie ellemême en a de telles, que les Géomètres ne s'aviſent point de ſupprimer, & qui ne rendent pas pour cela, leur ſcience incertaine. Les objections n'empêchent pas qu'une vérité démontrée ne ſoit démontrée, & il faut ſavoir ſe tenir, à ce qu'on ſait, & ne pas vouloir tout ſavoir, même en matiere de Religion. Nous n'en ſervirons pas Dieu de moins bon cœur; nous n'en ſerons pas moins vrais croyans, & nous en ſerons plus humains, plus doux, plus tolérans pour ceux qui ne penſent pas comme nous en toute choſe. A conſidérer en ce ſens, la profeſſion de foi du Vicaire, elle peut avoir ſon utilité même dans ce qu'on y a le plus improuvé. En tout cas il n'y avoit qu'à

résoudre les objections aussi convenablement, aussi honnêtement qu'elles étoient proposées, sans se fâcher comme si l'on avoit tort, & sans croire qu'une objection est suffisamment résolue lorsqu'on a brûlé le papier qui la contient.

Je n'épiloguerai point sur les chicanes sans nombre & sans fondement qu'on m'a faites, & qu'on me fait tous les jours. Je sais supporter dans les autres des manieres de penser qui ne sont pas les miennes ; pourvu que nous soyons tous unis en Jésus-Christ, c'est-là l'essentiel. Je veux seulement vous renouveller, Monsieur, la déclaration de la résolution ferme & sincere où je suis, de vivre & mourir dans la communion de l'Eglise Chrétienne Réformée. Rien ne m'a plus consolé dans mes disgraces que d'en faire la sincere profession auprès de vous ; de trouver en vous mon Pasteur, & mes freres dans vos paroissiens. Je vous demande, à vous & à eux, la continuation des mêmes bontés ; & comme je ne crains pas que ma conduite vous fasse changer de sentiment sur mon compte, j'espere que les méchancetés de mes ennemis ne le feront pas non plus.



1762.

EN parlant, Monſieur, dans votre gazette du 23 Juin, d'un papier appellé réquiſitoire, publié en France contre le meilleur & le plus utile de mes écrits, vous avez rempli votre office, & je ne vous en ſais pas mauvais gré; je ne me plains pas même que vous ayez tranſcrit les imputations dont ce papier eſt rempli, & auxquelles je m'abſtiens de donner celle qui leur eſt due.

Mais lorſque vous ajoutez de votre chef, que je ſuis condamnable au de-là de ce qu'on peut dire, pour avoir compoſé le livre dont il s'agit, & ſur-tout pour y avoir mis mon nom, comme s'il étoit permis & honnête de ſe cacher en parlant au public; alors, Monſieur, j'ai droit de me plaindre de ce que vous jugez ſans connoître, car il n'eſt pas poſſible qu'un homme de bien porte avec connoiſſance, un jugement ſi peu équitable ſur un livre où l'Auteur ſoutient la cauſe de Dieu, des

mœurs, de la vertu, contre la nouvelle philoſophie, avec toute la force dont il eſt capable. Vous avez donné trop d'autorité à des procédures irrégulières, & dictées par des motifs particuliers que tout le monde connoît.

Mon livre, Monſieur, eſt entre les mains du public; il ſera lu tôt ou tard par des hommes raiſonnables, peut être enfin par des Chrétiens, qui verront avec ſurpriſe & ſans doute avec indignation, qu'un diſciple de leur divin maître ſoit traité parmi eux comme un ſcélérat.

Je vous prie donc, Monſieur, & c'eſt une réparation que vous me devez, de lire vous-même le livre dont vous avez ſi légérement & ſi mal parlé; & quand vous l'aurez lu, de vouloir alors rendre compte au public, ſans faveur & ſans grace, du jugement que vous en aurez porté. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



LETTRE A M. LOISEAU DE MAULÉON.

Pour lui recommander l'affaire de M. le Beuf de Valdahon.

VOICI, mon cher Mauléon, du travail pour vous qui ſavez braver le puiſſant injuſte, & défendre l'innocent opprimé. Il s'agit de protéger par vos talens un jeune homme de mérite qu'on oſe pourſuivre criminellement pour une faute que tout homme voudroit commettre, & qui ne bleſſe d'autres loix que celles de l'avarice & de l'opinion. Armez votre éloquence de traits plus doux & non moins pénétrans, en faveur de deux amans perſécutés par un pere vindicatif & dénaturé. Ils ont la voix publique, & ils l'auront par-tout où vous parlerez pour eux. Il me ſemble que ce nouveau ſujet vous offre d'auſſi grands principes à dévélopper, d'auſſi grandes vues à approfondir que

les précédens ; & vous aurez de plus à faire valoir des ſentimens naturels à tous les cœurs ſenſibles, & qui ne ſont pas étrangers au vôtre. J'eſpere encore que vous compterez pour quelque choſe la recommandation d'un homme que vous avez honoré de votre amitié. *Macte virtute*, cher Mauléon ; c'eſt dans une route que vous vous êtes frayée, qu'on trouve le noble prix que je vous ai depuis ſi longtems annoncé, & qui eſt ſeul digne de vous.



LETTRE A MADEMOISELLE D'IVERNOIS.

Fille de M. le Procureur-Général de Neufchâtel, en lui envoyant le premier lacet de ma façon, qu'elle m'avoit demandé pour préſent de noces.

LE voilà, Mademoiſelle, ce beau préſent de noces que vous avez deſiré ;

s'il s'y trouve du ſuperflu, faites, en bonne menagere, qu'il ait bientôt ſon emploi. Portez ſous d'heureux auſpices cet emblême des liens de douceur & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux époux, & ſongez qu'en portant un lacet tiſſu par la main qui traça les devoirs des meres, c'eſt s'engager à les remplir.



LETTRE
A M. WATELET.

Motiers 1763.

VOUS me traitez en Auteur, Monſieur; vous me faites des complimens ſur mon livre. Je n'ai rien à dire à cela, c'eſt l'uſage. Ce même uſage veut auſſi, qu'en avalant modeſtement votre encens, je vous en renvoie une bonne partie. Voilà pourtant ce que je ne ferai pas; car quoique vous ayez des talens très-vrais, très-aimables, les qualités que j'honore en vous, les effacent à mes yeux; c'eſt par elles que je vous ſuis attaché; c'eſt par elles que j'ai

toujours desiré votre bienveillance; & l'on ne m'a jamais vu rechercher les gens à talens qui n'avoient que des talens. Je m'applaudis pourtant de ceux auxquels vous m'assurez que je dois votre estime, puisqu'ils me procurent un bien dont je fais tant de cas. Les miens tels quels, ont cependant si peu dépendu de ma volonté, ils m'ont attiré tant de maux, ils m'on abandonné si vîte, que j'aurois bien voulu tenir cette amitié dont vous permettez que je me flatte, de quelque chose qui m'eût été moins funeste, & que je puisse dire être plus à moi.

Ce sera, Monsieur, pour votre gloire, au moins je le desire & je l'espere, que j'aurai blâmé le merveilleux de l'Opéra. Si j'ai eu tort, comme cela peut très-bien être, vous m'aurez réfuté par le fait; & si j'ai raison, le succès dans un mauvais genre n'en rendra votre triomphe que plus éclatant. Vous voyez, Monsieur, par l'expérience constante du théâtre, que ce n'est jamais le choix du genre bon ou mauvais, qui décide du sort d'une piece. Si la vôtre est intéressante malgré les machines, soutenue d'une bonne musique

elle doit réuſſir; & vous aurez eu comme Quinault, le mérite de la difficulté vaincue. Si par ſuppoſition elle ne l'eſt pas, votre goût, votre aimable poéſie l'auront ornée au moins de détails charmans qui la rendront agréable, & c'en eſt aſſez pour plaire à l'Opéra François, Monſieur; je tiens beaucoup plus, je vous jure, à votre ſuccès qu'à mon opinion, & non-ſeulement pour vous, mais auſſi pour votre jeune muſicien. Car le grand voyage que l'amour de l'art lui a fait entreprendre, & que vous avez encouragé, m'eſt garant que ſon talent n'eſt pas médiocre. Il faut en ce genre ainſi qu'en bien d'autres, avoir déjà beaucoup en ſoi-même, pour ſentir combien on a beſoin d'acquérir. Meſſieurs, donnez bientôt votre piece, & duſſai-je être pendu, je l'irai voir, ſi je puis.





LETTRE
A M. FAVRE.

Premier Syndic de la République de Geneve.

Moitiers-Travers, le 12 Mai 1763.

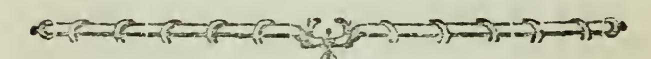
MONSIEUR,

REVENU du long étonnement où m'a jetté, de la part du magnifique Conſeil, le procédé que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raiſon me preſcrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

Je vous déclare donc, Monſieur, & vous prie de déclarer au magnifique Conſeil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoiſie & de Cité dans la ville & république de Geneve. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, ſans jouir d'aucun de ſes avantages, je ne crois point être en reſte avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom

Genevois; j'ai tendrement aimé mes compatriotes; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux; on ne ſauroit plus mal réuſſir; je veux leur complaire juſques dans leur haine. Le dernier ſacrifice qui me reſte à faire, eſt celui d'un nom qui me fut ſi cher. Mais, Monſieur, ma Patrie, en me devenant étrangere, ne peut me devenir indifférente : je lui reſte attaché par un tendre ſouvenir, & je n'oublie d'elle que ſes outrages. Puiſſe-t-elle proſpérer toujours, & voir augmenter ſa gloire! Puiſſe-t elle abonder en citoyens meilleurs, & ſur-tout plus heureux que moi!

Recevez, je vous prie, Monſieur, les aſſurances de mon profond reſpect.



LETTRE

A M***.

Motiers-Travers, le 11 *Septembre* 1763.

JE ne ſais, Monſieur, ſi vous vous rappellerez un homme, autrefois connu de vous; pour moi qui n'oublie point

vos honnêtetés, je me ſuis avec plaiſir rappellé vos traits dans ceux de Monſieur votre fils, qui m'eſt venu voir il y a quelques jours. Le récit de ſes malheurs m'a vivement touché; la tendreſſe & le reſpect avec leſquels il m'a parlé de vous, ont achevé de m'intéreſſer pour lui. Ce qui lui rend ſes maux plus aggravans eſt qu'ils lui viennent d'une main ſi chere. J'ignore, Monſieur, quelles ſont ſes fautes; mais je vois ſon affliction; je ſais que vous êtes pere, & qu'un pere n'eſt pas fait pour être inexorable. Je crois vous donner un vrai témoignage d'attachement en vous conjurant de n'uſer plus envers lui d'une rigueur déſeſpérante, & qui, le faiſant errer de lieu en lieu ſans reſſource & ſans aſyle, n'honore ni le nom qu'il porte, ni le pere dont il le tient. Réfléchiſſez, Monſieur, quel ſeroit ſon ſort ſi dans cet état, il avoit le malheur de vous perdre. Attendra-t-il des parens, des collatéraux, une commiſération que ſon pere lui aura refuſée? & ſi vous y comptez, comment pouvez-vous laiſſer à d'autres le ſoin d'être plus humains que vous envers votre fils? Je ne fais point com-

ment cette ſeule idée ne déſarme pas votre bon cœur. D'ailleurs de quoi s'agit-il ici? de faire révoquer une malheureuſe lettre de cachet qui n'auroit jamais dû être ſollicitée. Votre fils ne vous demande que ſa liberté, & il n'en veut uſer que pour réparer ſes torts, s'il en a. Cette demande même eſt un devoir qu'il vous rend; pouvez-vous ne pas ſentir le vôtre? Encore une fois penſez-y, Monſieur; je ne veux que cela; la raiſon vous dira le reſte.

Quoique M. de M. ne ſoit plus ici, je ſais, ſi vous m'honorez d'une réponſe, où lui faire paſſer vos ordres; ainſi vous pouvez les lui donner par mon canal. Recevez, Monſieur, mes ſalutations & les aſſurances de mon reſpect.



LETTRE

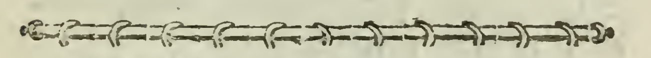
A M. G.

LIEUTENANT-COLONEL.

Septembre 1763.

JE crois, Monſieur, que je ſerois fort aiſe de vous connoître, mais on me

fait faire tant de connoiſſances par force, que j'ai réſolu de n'en plus faire volontairement; votre franchiſe avec moi, mérite bien que je vous la rende, & vous conſentez de ſi bonne grace, que je ne vous réponde pas, que je ne puis trop tôt vous répondre; car, ſi jamais j'étois tenté d'abuſer de la liberté, ce ſeroit moins de celle qu'on me laiſſe, que de celle qu'on voudroit m'ôter. Vous êtes Lieutenant-Colonel, Monſieur, j'en ſuis fort aiſe; mais fuſſiez-vous Prince, & qui plus eſt laboureur, comme je n'ai qu'un ton avec tout le monde, je n'en prendrai pas un autre avec vous. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A M. L. P. L. E. D. W.

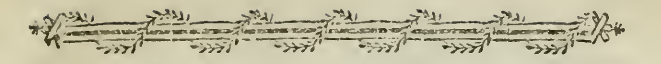
Motiers, le 29 Septembre 1763.

VOUS me faites, Monſieur le Duc, bien plus d'honneur que je n'en mérite. Votre Alteſſe Séréniſſime aura pu voir dans le livre qu'elle daigne citer, que

je n'ai jamais ſu comment il faut élever les Princes; & la clameur publique me perſuade que je ne ſais comment il faut élever perſonne. D'ailleurs, les diſgraces & les maux m'ont affecté le cœur & affoibli la tête. Il ne me reſte de vie que pour ſouffrir, je n'en ai plus pour penſer. A Dieu ne plaiſe, toutefois, que je me refuſe aux vues que vous m'expoſez dans votre lettre. Elle me pénetre de reſpect & d'admiration pour vous. Vous me paroiſſez plus qu'un homme, puiſque vous ſavez l'être encore dans votre rang. Diſpoſez de moi, Monſieur le Duc; marquez-moi vos doutes, je vous dirai mes idées; vous pourrez me convaincre aiſément d'inſuffiſance, mais jamais de mauvaiſe volonté.

Je ſupplie Votre Alteſſe Séréniſſime d'agréer les aſſurances de mon profond reſpect.





QUATRE LETTRES

*A M. L'A. DE***.*

Motiers-Travers, le 27 Novembre 1763.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre obligeante dans laquelle votre honnête cœur s'épanche avec moi. Je suis touché de vos sentimens & reconnoissant de votre zele ; mais je ne vois pas bien sur quoi vous me consultez. Vous me dites : j'ai de la naissance dont je dois suivre la vocation, parce que mes parens le veulent; apprenez-moi ce que je dois faire : je suis gentilhomme & veux vivre comme tel; apprenez-moi toutefois à vivre en homme : j'ai des préjugés que je veux respecter; apprenez-moi toutefois à les vaincre. Je vous avoue, Monsieur, que je ne sais pas répondre à cela.

Vous me parlez avec dédain des deux seuls métiers que la noblesse connoisse & qu'elle veuille suivre : cependant,

vous avez pris un de ces métiers. Mon conseil est, puisque vous y êtes, que vous tâchiez de le faire bien. Avant de prendre un état, on ne peut trop raisonner sur son objet : quand il est pris, il en faut remplir les devoirs ; c'est alors tout ce qui reste à faire.

Vous vous dites sans fortune, sans biens, vous ne savez comment, avec de la naissance, (car la naissance revient toujours) vivre libre & mourir vertueux. Cependant, vous offrez un asyle à une personne qui m'est attachée ; vous m'assurez que Madame votre mere la mettra à son aise : le fils d'une Dame qui peut mettre une étrangere à son aise, doit naturellement y être aussi. Il peut donc vivre libre & mourir vertueux. Les vieux gentilshommes, qui valoient bien ceux d'aujourd'hui, cultivoient leurs terres & faisoient du bien à leurs paysans. Quoi que vous en puissiez dire, je ne crois pas que ce fût déroger que d'en faire autant.

Vous voyez, Monsieur, que je trouve dans votre lettre même la solution des difficultés qui vous embarrassent. Du reste, excusez ma franchise ; je dois répondre à votre estime par la mienne,

& je ne puis vous en donner une preuve plus ſure qu'en oſant, tout gentilhomme que vous êtes, vous dire la vérité.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



SECONDE LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 6 Janvier 1764.

QUOI, Monſieur, vous avez renvoyé vos portraits de famille & vos titres ! vous vous êtes défait de votre cachet ! voilà bien plus de proueſſes que je n'en aurois fait à votre place. J'aurois laiſſé les portraits où ils étoient; j'aurois gardé mon cachet, parce que je l'avois ; j'aurois laiſſé moiſir mes titres dans leur coin, ſans m'imaginer même que tout cela valût la peine d'en faire un ſacrifice ; mais vous êtes pour les grandes actions. Je vous en félicite de tout mon cœur.

A force de me parler de vos doutes, vous m'en donnez d'inquiétans ſur votre compte. Vous me faites dou-

ter s'il y a des choſes dont vous ne doutiez pas. Ces doutes mêmes, à meſure qu'ils croiſſent, vous rendent tranquille : vous vous y repoſez comme ſur un oreiller de pareſſe ! Tout cela m'effrayeroit beaucoup pour vous, ſi vos grands ſcrupules ne me raſſuroient. Ces ſcrupules ſont aſſurément reſpectables comme fondés ſur la vertu ; mais l'obligation d'avoir de la vertu, ſur quoi la fondez-vous ? Il ſeroit bon de ſavoir ſi vous êtes bien décidé ſur ce point. Si vous l'êtes, je me raſſure ; je ne vous trouve plus ſi ſceptique que vous affectez de l'être ; & quand on eſt bien décidé ſur les principes de ſes devoirs, le reſte n'eſt pas une ſi grande affaire. Mais ſi vous ne l'êtes pas, vos inquiétudes me ſemblent peu raiſonnées. Quand on eſt ſi tranquille dans le doute de ſes devoirs, pourquoi tant s'affecter du parti qu'ils nous impoſent.

Votre délicateſſe ſur l'état eccléſiaſtique eſt ſublime ou puérile, ſelon le degré de vertu que vous avez atteint. Cette délicateſſe eſt ſans doute un devoir pour quiconque remplit tout les autres ; &, qui n'eſt faux ni menteur

en rien dans ce monde, ne doit pas l'être même en cela. Mais je ne connois que Socrate & vous, à qui la raiſon pût paſſer un tel ſcrupule : car à nous autres hommes vulgaires, il ſeroit impertinent & vain d'en oſer avoir un pareil. Il n'y a pas un de nous qui ne s'écarte de la vérité cent fois le jour dans le commerce des hommes en choſes claires, importantes & ſouvent préjudiciables, & dans un point de pure ſpéculation dans lequel nul ne voit ce qui eſt vrai ou faux, & qui n'importe ni à Dieu ni aux hommes, nous nous ferions un crime de condeſcendre aux préjugés de nos freres, & de dire oui où nul n'eſt en droit de dire non ? Je vous avoue qu'un homme, qui d'ailleurs n'étant pas un ſaint, s'aviſeroit tout de bon d'un ſcrupule que l'Abbé de Saint-Pierre & Fénelon n'ont pas eu, me deviendroit par cela ſeul très-ſuſpect. Quoi ! dirois-je en moi-même, cet homme refuſe d'embraſſer le noble état d'officier de morale, un état dans lequel il peut être le guide & le bienfaiteur des hommes, dans lequel il peut les inſtruire, les ſoulager, les conſoler, les protéger,

leur ſervir d'exemple ; & cela pour quelques énigmes auxquelles ni lui ni nous n'entendons rien, & qu'il n'avoit qu'à prendre & donner pour ce qu'elles valent en ramenant ſans bruit le Chriſtianiſme à ſon véritable objet? Non, conclurois-je, cet homme ment, il nous trompe, ſa fauſſe vertu n'eſt point active, elle n'eſt que de pure oſtentation ; il faut être un hypocrite ſoi-même pour oſer taxer d'hypocriſie déteſtable ce qui n'eſt au fond qu'un formulaire indifférent en lui-même, mais conſacré par les loix. Sondez bien votre cœur, Monſieur, je vous en conjure : ſi vous y trouvez cette raiſon telle que vous me la donnez, elle doit vous déterminer, & je vous admire. Mais ſouvenez-vous bien qu'alors ſi vous n'êtes le plus digne des hommes, vous aurez été le plus fou.

A la maniere dont vous me demandez des préceptes de vertu, l'on diroit que vous la regardez comme un métier. Non, Monſieur, la vertu n'eſt que la force de faire ſon devoir dans des occaſions difficiles, & la ſageſſe, au contraire, eſt d'écarter la difficulté de nos devoirs. Heureux celui qui ſe

contentant d'étre homme de bien, s'eſt mis dans une poſition à n'avoir jamais beſoin d'ètre vertueux. Si vous n'allez à la campagne que pour y porter le faſte de la vertu, reſtez à la ville. Si vous voulez à toute force exercer les grandes vertus, l'état de Prêtre vous les rendra ſouvent néceſſaires. Mais ſi vous vous ſentez les paſſions aſſez modérées, l'eſprit aſſez doux, le cœur aſſez ſain pour vous accomoder d'une vie égale, ſimple & laborieuſe, allez dans vos terres, faites-les valoir, travaillez vous-même, ſoyez le pere de vos domeſtiques, l'ami de vos voiſins, juſte & bon envers tout le monde : laiſſez-là vos rêveries métaphyſiques, & ſervez Dieu dans la ſimplicité de votre cœur : vous ſerez aſſez vertueux.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

Au reſte, je vous diſpenſe, Monſieur, du ſecret qu'il vous plaît de m'offrir, je ne ſais pourquoi. Je n'ai pas, ce me ſemble, dans ma conduite, l'air d'un homme fort myſtérieux.



TROISIEME LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 4 Mars 1764.

J'AI parcouru, Monſieur, la longue lettre où vous m'expoſez vos ſentimens ſur la nature de l'ame & ſur l'exiſtence de Dieu. Quoique j'euſſe réſolu de ne plus rien lire ſur ces matieres, j'ai cru vous devoir une exception pour la peine que vous avez priſe, & dont il ne m'eſt pas aiſé de démêler le but. Si c'eſt d'établir entre nous un commerce de diſpute, je ne ſaurois en cela vous complaire; car je ne diſpute jamais, perſuadé que chaque homme a ſa maniere de raiſonner qui lui eſt propre en quelque choſe, & qui n'eſt bonne en tout à nul autre que lui. Si c'eſt de me guérir des erreurs où vous me jugez être, je vous remercie de vos bonnes intentions; mais je n'en puis faire aucun uſage, ayant pris depuis long-tems mon parti ſur ces choſes-là. Ainſi, Monſieur, votre zele philoſo-

phique eſt à pure perte avec moi, & je ne ſerai pas plus votre proſélyte que votre miſſionnaire. Je ne condamne point vos façons de penſer, mais daignez me laiſſer les miennes; car je vous déclare que je n'en veux pas changer.

Je vous dois encore des remerciemens du ſoin que vous prenez dans la même lettre, de m'ôter l'inquiétude que m'avoient donné les premieres, ſur les principes de la haute vertu dont vous faites profeſſion. Sitôt que ces principes vous paroiſſent ſolides, le devoir qui en dérive doit avoir pour vous la même force que s'ils l'étoient en effet; ainſi, mes doutes ſur leur ſolidité n'ont rien d'offenſant pour vous. Mais je vous avoue que quant à moi de tels principes me paroîtroient frivoles; & ſitôt que je n'en admettrois pas d'autres, je ſens que dans le ſecret de mon cœur ceux-là me mettroient fort à l'aiſe, ſur les vertus pénibles qu'ils paroîtroient m'impoſer. Tant il eſt vrai que les mêmes raiſons ont rarement la même priſe en diverſes têtes, & qu'il ne faut jamais diſputer de rien!

D'abord l'amour de l'ordre, en tant

que cet ordre eſt étranger à moi, n'eſt point un ſentiment qui puiſſe balancer en moi celui de mon intérêt propre; une vue purement ſpéculative ne ſauroit dans le cœur humain l'emporter ſur les paſſions; ce ſeroit, à ce qui eſt moi, préférer ce qui m'eſt étranger; ce ſentiment n'eſt pas dans la nature. Quant à l'amour de l'ordre dont je fais partie, il ordonne tout par rapport à moi; & comme alors je ſuis ſeul le centre de cet ordre, il ſeroit abſurde & contradictoire qu'il ne me fît pas rapporter toutes choſes à mon bien particulier. Or, la vertu ſuppoſe un combat contre nous-mêmes, & c'eſt la difficulté de la victoire qui en fait le mérite; mais dans la ſuppoſition, pourquoi ce combat? Toute raiſon, tout motif y manque. Ainſi, point de vertu poſſible par le ſeul amour de l'ordre.

Le ſentiment intérieur eſt un motif très-puiſſant ſans doute. Mais les paſſions & l'orgueil l'alterent & l'étouffent de bonne heure dans preſque tous les cœurs. De tous les ſentimens que nous donne une conſcience droite, les deux plus forts & les ſeuls fondemens de tous les autres, ſont celui de ſa dif-

pensation d'une providence, & celui de l'immortalité de l'ame. Quand ces deux-là sont détruits, je ne vois plus ce qui peut rester. Tant que le sentiment intérieur me diroit quelque chose, il me défendroit, si j'avois le malheur d'être sceptique, d'alarmer ma propre mere des doutes que je pourrois avoir.

L'amour de soi-même est le plus puissant, &, selon moi, le seul motif qui fasse agir les hommes. Mais, comment la vertu, prise absolument & comme un être métaphysique, se fonde-t-elle sur cet amour-là? C'est ce qui me passe. Le crime, dites-vous, est contraire à celui qui le commet; cela est toujours vrai dans mes principes, & souvent très-faux dans les vôtres. Il faut distinguer alors les tentations, les positions, l'espérance plus ou moins grande qu'on a qu'il reste inconnu ou impuni. Communément le crime a pour motif d'éviter un grand mal ou d'acquérir un grand bien; souvent il parvient à son but. Si ce sentiment n'est pas naturel, quel sentiment pourra l'être? Le crime adroit jouit dans cette vie de tous les avantages de la fortune & même de la gloire. La justice & les scrupu-

les ne font ici-bas que des dupes. Otez la justice éternelle & la prolongation de mon être après cette vie, je ne vois plus dans la vertu qu'une folie à qui l'on donne un beau nom. Pour un matérialiste, l'amour de soi-même n'est que l'amour de son corps. Or, quand Regulus alloit, pour tenir sa foi, mourir dans les tourmens à Carthage, je ne vois point ce que l'amour de son corps faisoit à cela.

Une considération plus forte encore confirme les précédentes. C'est que dans votre systême le mot même de vertu ne peut avoir aucun sens. C'est un son qui bat l'oreille, & rien de plus. Car enfin, selon vous, tout est nécessaire; où tout est nécessaire, il n'y a point de liberté; sans liberté, point de moralité dans les actions; sans la moralité des actions, où est la vertu? Pour moi, je ne le vois pas. En parlant du sentiment intérieur, je devois mettre au premier rang celui du libre arbitre; mais il suffit de l'y renvoyer d'ici.

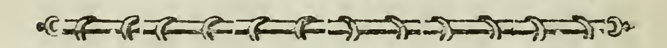
Ces raisons vous paroîtront très-foibles, je n'en doute pas; mais elles me paroissent fortes à moi, & cela suffit pour vous prouver que si par hasard

je devenois votre diſciple, vos leçons n'auroit fait de moi qu'un fripon. Or, un homme vertueux comme vous, ne voudroit pas conſacrer ſes peines à mettre un fripon de plus dans le monde: car je crois qu'il y a bien autant de ces gens-là que d'hypocrites, & qu'il n'eſt pas plus à propos de les y multiplier.

Au reſte, je dois avouer que ma morale eſt bien moins ſublime que la vôtre, & je ſens que ce ſera beaucoup même ſi elle me ſauve de votre mépris. Je ne puis diſconvenir que vos imputations d'hypocriſie ne portent un peu ſur moi. Il eſt très-vrai que ſans être en tout du ſentiment de mes freres & ſans déguiſer le mien dans l'occaſion, je m'accommode très-bien du leur; d'accord avec eux ſur les principes de nos devoirs, je ne diſpute point ſur le reſte qui me paroît très-peu important. En attendant que nous ſachions certainement qui de nous a raiſon, tant qu'ils me ſouffriront dans leur communion, je continuerai d'y vivre avec un véritable attachement. La vérité pour nous eſt couverte d'un voile,

mais la paix & l'union ſont des biens certains.

Il réſulte de toutes ces réflexions que nos façons de penſer ſont trop différentes pour que nous puiſſions nous entendre, & que par conſéquent un plus long commerce entre nous ne peut qu'être ſans fruit. Le tems eſt ſi court & nous en avons beſoin pour tant de choſes qu'il ne faut pas l'employer inutilement. Je vous ſouhaite, Monſieur, un bonheur ſolide, la paix de l'ame qu'il me ſemble que vous n'avez pas, & je vous ſalue de tout mon cœur.



QUATRIEME LETTRE

AU MÊME.

Motiers-Travers, le 11 Novembre 1764.

VOUS voilà donc, Monſieur, tout-d'un-coup devenu croyant. Je vous félicite de ce miracle, car c'en eſt ſans doute un de la grace, & la raiſon pour l'ordinaire n'opere pas ſi ſubitement. Mais ne me faites pas honneur de votre

conversion, je vous prie. Je sens que cet honneur ne m'appartient point. Un homme qui ne croit gueres aux miracles, n'est pas fort propre à en faire : un homme qui ne dogmatise ni ne dispute n'est pas un fort bon convertisser. Je dis quelquefois mon avis quand on me le demande, & que je crois que c'est à bonne intention : mais je n'ai point la folie d'en vouloir faire une loi pour d'autres, & quand ils m'en veulent faire une du leur, je m'en défends du mieux que je puis sans chercher à les convaincre. Je n'ai rien fait de plus avec vous. Ainsi, Monsieur, vous avez seul tout le mérite de votre résipiscence, & je ne songeois surement point à vous cathéchiser.

Mais voici maintenant les scrupules qui s'élevent. Les vôtres m'inspirent du respect pour vos sentimens sublimes, & je vous avoue ingénument que quant à moi qui marche un peu plus terre à terre, j'en serois beaucoup moins tourmenté. Je me dirois d'abord que de confesser mes fautes est une chose utile pour m'en corriger, parce que me faisant une loi de dire tout, & de dire vrai, je serois souvent retenu

d'en commettre par la honte de les révéler.

Il eſt vrai qu'il pourroit y avoir quelque embarras ſur la foi robuſte qu'on exige dans votre Egliſe, & que chacun n'eſt pas maître d'avoir comme il lui plaît. Mais de quoi s'agit-il au fond dans cette affaire? Du ſincere deſir de croire, d'une ſoumiſſion du cœur plus que de la raiſon : car enfin la raiſon ne dépend pas de nous, mais la volonté en dépend; & c'eſt par la ſeule volonté qu'on peut être ſoumis ou rebelle à l'Egliſe. Je commencerois donc par me choiſir pour confeſſeur un bon Prêtre, un homme ſage & ſenſé, tel qu'on en trouve par-tout quand on les cherche. Je lui dirois : je vois l'océan de difficultés où nage l'eſprit humain dans ces matieres; le mien ne cherche point à s'y noyer; je cherche ce qui eſt vrai & bon; je le cherche ſincérement; je ſens que la docilité qu'exige l'Egliſe eſt un état deſirable pour être en paix avec ſoi: j'aime cet état, j'y veux vivre; mon eſprit murmure il eſt vrai, mais mon cœur lui impoſe ſilence, & mes ſentimens ſont tous contre mes raiſons. Je ne crois pas, mais je veux croire, &

je le veux de tout mon cœur. Soumis à la foi malgré mes lumieres, quel argument puis je avoir à craindre? Je suis plus fidele que si j'étois convaincu.

Si mon confesseur n'est pas un sot, que voulez-vous qu'il me dise? Voulez-vous qu'il exige bêtement de moi l'impossible; qu'il m'ordonne de voir du rouge où je vois du bleu? Il me dira; soumettez-vous. Je répondrai; c'est ce que je fais. Il priera pour moi & me donnera l'absolution sans balancer; car il la doit à celui qui croit de toute sa force & qui suit la loi de tout son cœur.

Mais supposons qu'un scrupule mal entendu le retienne, il se contentera de m'exhorter en secret & de me plaindre; il m'aimera même; je suis sûr que ma bonne foi lui gagnera le cœur. Vous supposez qu'il m'ira dénoncer à l'Official; & pourquoi? qu'a-t-il à me reprocher? De quoi voulez-vous qu'il m'accuse? d'avoir trop fidelement rempli mon devoir? Vous supposez un extravagant, un frénétique; ce n'est pas l'homme que j'ai choisi. Vous supposez de plus un scélérat abominable que je peux poursuivre, démentir, faire pendre peut-

être pour avoir ſapé le ſacrement par ſa baſe, pour avoir cauſé le plus dangereux ſcandale, pour avoir violé ſans néceſſité, ſans utilité le plus ſaint de tous les devoirs, quand j'étois ſi bien dans le mien que je n'ai mérité que des éloges. Cette ſuppoſition, je l'avoue, une fois admiſe, paroît avoir ſes difficultés.

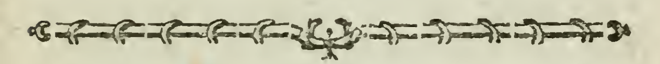
Je trouve en général que vous les preſſez en homme qui n'eſt pas fâché d'en faire naître. Si tout ſe réunit contre vous, ſi les Prêtres vous pourſuivent, ſi le peuple vous maudit, ſi la douleur fait deſcendre vos parens au tombeau, voilà, je l'avoue, des inconvéniens bien terribles pour n'avoir pas voulu prendre en cérémonie un morceau de pain. Mais que faire enfin, me demandez-vous? Là-deſſus voici, Monſieur, ce que j'ai à vous dire.

Tant qu'on peut être juſte & vrai dans la ſociété des hommes, il eſt des devoirs difficiles ſur leſquels un ami déſintéreſſé peut être utilement conſulté.

Mais quand une fois les inſtitutions humaines ſont à tel point de dépravation, qu'il n'eſt plus poſſible d'y vivre & d'y prendre un parti ſans mal

faire, alors on ne doit plus consulter personne; il faut n'écouter que son propre cœur, parce qu'il est injuste & mal-honnête de forcer un honnête homme à nous conseiller le mal. Tel est mon avis.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A M***.

Enfin, mon cher ***, j'ai de vos nouvelles. Vous attendiez plutôt des miennes, & vous n'aviez pas tort; mais pour vous en donner, il falloit savoir où vous prendre, & je ne voyois personne qui pût me dire ce que vous étiez devenu; n'ayant, & ne voulant avoir désormais pas plus de relation avec Paris qu'avec Pekin, il étoit difficile que je pusse être mieux instruit; cependant jeudi dernier un Pensionnaire des Vertus qui me vint voir avec le Pere Curé, m'apprit que vous étiez à Liege; mais ce que j'aurois dû faire il y deux mois,

étoit à préſent hors de propos, & ce n'étoit plus le cas de vous prévenir, car je vous avoue que je ſuis & ſerai toujours de tous les hommes le moins propre à retenir les gens qui ſe détachent de moi.

J'ai d'autant plus ſenti le coup que vous avez reçu, que j'étois bien plus content de votre nouvelle carriere que de celle où vous êtes en train de rentrer. Je vous crois aſſez de probité pour vous conduire toujours en homme de bien dans les affaires, mais non pas aſſez de vertu pour toujours préférer le bien public à votre gloire, & ne dire jamais aux hommes que ce qu'il leur eſt bon de ſavoir. Je me complaiſois à vous imaginer d'avance dans le cas de relancer quelquefois les fripons, au lieu que je tremble de vous voir contriſter les ames ſimples dans vos écrits. Cher ***, défiez-vous de votre eſprit ſatirique, ſur-tout apprenez à reſpecter la Religion. L'humanité ſeule exige ce reſpect. Les grands, les riches, les heureux du ſiecle, ſeroient charmés qu'il n'y eût point de Dieu; mais l'attente d'une autre vie conſole de celle-ci le peuple & le miſérable. Quelle cruauté

de leur ôter encore cet eſpoir.

Je ſuis attendri, touché de tout ce que vous me dites de M. G ...., quoique je ſuſſe déjà tout cela, je l'apprends de vous avec un nouveau plaiſir; c'eſt bien plus votre éloge que le ſien que vous faites : la mort n'eſt pas un malheur pour un homme de bien; & je me réjouis preſque de la ſienne, puiſqu'elle m'eſt une occaſion de vous eſtimer davantage. Ah! ***, puiſſai je m'être trompé, & goûter le plaiſir de me reprocher cent fois le jour de vous avoir été juge trop ſevere.

Il eſt vrai que je ne vous parlai point de mon écrit ſur les ſpectacles, car, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je ne me ſiois pas à vous. Cet écrit eſt bien loin de la prétendue méchanceté dont vous parlez; il eſt lâche & foible, les méchans n'y ſont plus gourmandés, vous ne m'y reconnoîtrez plus : cependant je l'aime plus que tous les autres, parce qu'il m'a ſauvé la vie, & qu'il me ſervit de diſtraction dans des momens de douleur, où ſans lui je ſerois mort de déſeſpoir. Il n'a pas dépendu de moi de mieux faire; j'ai fait mon devoir, c'eſt aſſez pour moi. Au

ſurplus, je livre l'ouvrage à votre juſte critique. Honorez la vérité, je vous abandonne tout le reſte. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

J.J. ROUSSEAU.



LETTRE

A M. ROMILLI.

ON ne ſauroit aimer les peres ſans aimer des enfans qui leur ſont chers; ainſi, Monſieur, je vous aimois ſans vous connoître, & vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'eſt pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre Ode, j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles, & quelquefois des vers heureux; mais votre poéſie paroît gênée, elle ſent la lampe, & n'a pas acquis la correction. Vos rimes, quelquefois riches, ſont rarement élégantes, & le mot propre ne vous vient pas toujours. Mon cher Romilli, quand je paye les complimens par des vérités, je rends mieux que ce qu'on me donne.

Je vous crois du talent, & je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carriere où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne pere; sur-tout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale & simple, la paix de l'ame, & la santé du corps qui sont le fruit de tout cela, valent mieux pour vivre heureux que le savoir & la gloire. Du moins, en cultivant les talens des gens de Lettres, n'en prenez pas les préjugés; n'estimez votre état que ce qu'il vaut, & vous en vaudrez davantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre lettre; vous me paroissez juger trop sévérement les riches. Vous ne songez pas, qu'ayant contracté dès leur enfance mille besoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des pauvres, ce seroit les rendre plus misérables qu'eux. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas pour nous. Eh, Monsieur, si nous avions les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne songerions pas même

qu'ils ſont au monde, & bientôt ils auroient plus beſoin de nous que nous d'eux ! Encore un mot, & je finis. Pour avoir droit de mépriſer les riches, il faut être économe & prudent ſoi-même, afin de n'avoir jamais beſoin de richeſſes.

Adieu, mon cher Romilli, je vous embraſſe de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.



LETTRE

A M. P***.

Motiers, le 1 Mars 1764.

JE ſuis flatté, Monſieur, que ſans un fréquent commerce de lettres, vous rendiez juſtice à mes ſentimens pour vous, ils ſeront auſſi durables que l'eſtime ſur laquelle ils ſont fondés, & j'eſpere que le retour dont vous m'honorez ne ſera pas moins à l'épreuve du tems & du ſilence. La ſeule choſe changée entre nous eſt l'eſpoir d'une connoiſſance perſonnelle. Cette attente, Monſieur, m'étoit douce; mais il y faut renoncer ſi

je ne puis la remplir que ſur les terres de Geneve ou dans les environs. Là-deſſus mon parti eſt pris pour la vie, & je puis vous aſſurer que vous êtes entré pour beaucoup dans ce qu'il m'en a coûté de le prendre. Du reſte, je ſens avec ſurpriſe qu'il m'en coûtera moins de le tenir que je ne m'étois figuré. Je ne penſe plus à mon ancienne patrie qu'avec indifférence ; c'eſt même un aveu que je vous fais ſans honte, ſachant bien que nos ſentimens ne dépendent pas de nous ; & cette indifférence étoit peut-être le ſeul qui pouvoit reſter pour elle dans un cœur qui ne ſut jamais haïr. Ce n'eſt pas que je me croye quitte envers elle; on ne l'eſt jamais qu'à la mort. J'ai le zele du devoir encore ; mais j'ai perdu celui de l'attachement.

Mais où eſt-elle cette patrie ? exiſte-t-elle encore ? Votre lettre décide cette queſtion. Ce ne ſont ni les murs ni les hommes qui ſont la patrie : ce ſont les loix, les mœurs, les coutumes, le Gouvernement, la conſtitution, la maniere d'être qui réſulte de tout cela.

La patrie eſt dans les relations de

l'Etat à ſes membres : quand ces relations changent ou s'anéantiſſent, la patrie s'évanouit. Ainſi, Monſieur, pleurons la nôtre ; elle a péri ; & ſon ſimulacre qui reſte encore, ne ſert plus qu'à la déshonorer.

Je me mets, Monſieur, à votre place ; & je comprends combien le ſpectacle que vous avez ſous les yeux, doit vous déchirer le cœur. Sans contredit on ſouffre moins, loin de ſon pays, que de le voir dans un état ſi déplorable ; mais les affections, quand la patrie n'eſt plus, ſe reſſerrent autour de la famille, & un bon pere ſe conſole avec ſes enfans, de ne plus vivre avec ſes freres. Cela me fait comprendre que des intérêts ſi chers, malgré les objets qui vous affligent, ne vous permettront pas de vous dépayſer. Cependant s'il arrivoit que par voyage ou déplacement, vous vous éloignaſſiez de Geneve, il me ſeroit très-doux de vous embraſſer : car bien que nous n'ayons plus de commune patrie, j'augure des ſentimens qui nous animent, que nous ne ceſſerons point d'être concitoyens ; & les liens de l'eſtime & de l'amitié demeurent

meurent toujours quand même on a rompu tous les autres. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A M. L. P. L. E. DE W.

11 *Mars* 1764.

QUI, moi? Des contes! à mon âge & dans mon état? Non Prince, je ne ſuis plus dans l'enfance, ou plutôt je n'y ſuis pas encore; & malheureuſement je ne ſuis pas ſi gai dans mes maux, que Scarron l'étoit dans les ſiens. Je dépéris tous les jours; j'ai des comptes à rendre, & point de contes à faire. Ceci m'a bien l'air d'un bruit préliminaire répandu par quelqu'un qui veut m'honorer d'une gentilleſſe de ſa façon. Divers Auteurs, non contens d'attaquer mes ſottiſes, ſe ſont mis à m'imputer les leurs. Paris eſt inondé d'ouvrages qui portent mon nom, & dont on a ſoin de faire des chefs-d'œuvre de bêtiſe, ſans doute, afin de mieux tromper les lecteurs. Vous n'imagineriez ja-

mais quels coups détournés on porte à ma réputation, à mes mœurs, à mes principes; en voici un qui vous fera juger des autres.

Tous les amis de M. de Voltaire répandent à Paris qu'il s'intéresse tendrement à mon sort, (& il est vrai qu'il s'y intéresse). Ils font entendre qu'il est avec moi dans la plus intime liaison. Sur ce bruit une femme qui ne me connoît point me demande par écrit quelques éclaircissemens sur la Religion, & envoie sa lettre à M. de Voltaire, le priant de me la faire passer. M. de Voltaire garde la lettre qui m'est adressée, & renvoie à cette Dame, comme en réponse, le sermon des cinquante. Surprise d'un pareil envoi de ma part, cette femme m'écrit par une autre voie (*a*), & voilà comment j'apprends ce qui s'est passé.

Vous êtes surpris que ma lettre sur la providence n'ait pas empêché Candide de naître? C'est elle, au contraire, qui lui a donné naissance; Candide en

(*a*) Cette lettre existe parmi les papiers de M. Rousseau. On en trouvera la réponse immédiatement ci-après.

eſt la réponſe. L'Auteur m'en fit une de deux pages (*b*), dans laquelle il battoit la campagne, & Candide parut dix mois après. Je voulois philoſopher avec lui; en réponſe, il m'a perſifflé. Je lui ai écrit une fois que je le haïſſois; & je lui en ai dit les raiſons. Il ne m'a pas écrit la même choſe, mais il me l'a vivement fait ſentir. Je me venge en profitant des excellentes leçons qui ſont dans ſes ouvrages, & je le force à continuer de me faire du bien malgré lui.

Pardon, Prince, voilà trop de Jérémiades; mais c'eſt un peu votre faute ſi je prends tant de plaiſir à m'épancher avec vous. Que fait Madame la Princeſſe? Daignez me parler quelquefois de ſon état. Quand aurons-nous ce précieux enfant de l'amour qui ſera l'éleve de la vertu? Que ne deviendra-t-il point ſous de tels auſpices? De quelles fleurs charmantes, de quels fruits délicieux ne couronnera-t-il point les liens de ſes dignes parens? Mais cependant quels nouveaux ſoins vous ſont impoſés? Vos travaux vont

(*a*) C'eſt celle du 12 Septembre 1756.

redoubler; y pourrez-vous suffire: aurez-vous la force de persévérer jusqu'à la fin? Pardon, Monsieur le Duc, vos sentimens connus me sont garans de vos succès. Aussi mon inquiétude ne vient-elle pas de défiance, mais du vif intérêt que j'y prends.



LETTRE
A MADAME DE B. (*a*)

Décembre 1763.

JE n'ai rien, Madame, à vous dire sur le jugement que vous avez porté de la probité de M de Voltaire; je vous

---

(*a*) *Voici le début de la lettre de Madame de B. à laquelle répond celle de M. Rousseau.*

Paris, *le* 10 *Novembre* 1763.

» *MONSIEUR*,

» Il y a environ un mois que j'eus l'honneur de » vous écrire; ignorant votre adresse, j'envoyai ma » lettre bien cachetée à M. de Voltaire, avec l'assu» rance de cette probité commune à tous les honnête

dirai ſeulement que je n'ai point reçu la lettre que vous lui avez adreſſée pour moi, & que je n'ai envoyé ni à vous ni à perſonne l'imprimé intitulé : *Sermon des cinquante*, que je n'ai même jamais vu. Du reſte, il me paroît bizarre que pour me faire parvenir une lettre, vous vous ſoyez adreſſé au chef de mes perſécuteurs.

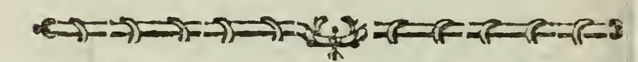
A l'égard des doutes que vous pouvez avoir, Madame, ſur certains points de la Religion, pourquoi vous adreſſez-vous pour les lever à un homme qui n'en eſt pas exempt lui-même? Si malheureuſement les vôtres tombent ſur les principes de vos devoirs, je vous plains. Mais s'ils n'y tombent pas, de quoi vous mettez-vous en peine? Vous avez une Religion qui diſpenſe de tout examen; ſuivez-la en ſimplicité de cœur. C'eſt le meilleur conſeil que je puis vous donner, & je le prends au-

---

» gens, je le priai de vous l'envoyer; mais quelle a » été ma ſurpriſe lorſque le 4 de ce mois j'ai reçu en » réponſe un imprimé qui a pour titre : Sermon des » cinquante! Seroit-ce vous, Monſieur, ou M. de Vol- » taire qui me l'avez envoyé? Je n'oſe penſer que c'eſt » vous, &c. &c.

tant que je peux pour moi-même.

Recevez, Madame, mes ſalutations & mon reſpect.



LETTRE

A MYLORD MARECHAL.

25 Mars 1764.

Enfin, Mylord, j'ai reçu dans ſon tems par M. Rougemont, votre lettre du 2 Février, & c'eſt de toutes les réponſes dont vous me parlez, la ſeule qui me ſoit parvenue. J'y vois par votre dégoût de l'Ecoſſe, par l'incertitude du choix de votre demeure, qu'une partie de nos châteaux en Eſpagne eſt déjà détruite, & je crains bien que le progrès de mon dépériſſement, qui rend chaque jour mon déplacement plus difficile, n'acheve de renverſer l'autre. Que le cœur de l'homme eſt inquiet! Quand j'étois près de vous, je ſoupirois, pour y être plus à mon aiſe, après le ſéjour de l'Ecoſſe; & maintenant je donnerois tout au monde pour

vous voir encore ici Gouverneur de Neufchâtel. Mes vœux ſont divers, mais leur objet eſt toujours le même. Revenez à Colombier, Mylord, cultiver votre jardin & faire du bien à des ingrats, même malgré eux; peut-on terminer plus dignement ſa carriere? Cette exhortation de ma part eſt intéreſſée, j'en conviens. Mais ſi elle offenſoit votre gloire, le cœur de votre enfant ne ſe la permettroit jamais.

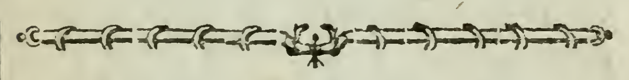
J'ai beau vouloir me flatter. Je vois, Mylord, qu'il faut renoncer à vivre auprès de vous, & malheureuſement je n'en perdrai pas ſi facilement le beſoin que l'eſpoir. La circonſtance où vous m'avez accueilli, m'a fait une impreſſion que les jours paſſés avec vous ont rendus ineffaçables; il me ſemble que je ne puis plus être libre que ſous vos yeux, ni valoir mon prix que dans votre eſtime. L'imagination du moins me rapprocheroit, ſi je pouvois vous donner les bons momens qui me reſtent: mais vous m'avez refuſé des mémoires ſur votre illuſtre frere. Vous avez eu peur que je ne fiſſe le bel-eſprit, & que je ne gâtaſſe la ſublime ſimplicité du *probus vixit, fortis obiit.*

Ah, Mylord ! fiez-vous à mon cœur; il ſaura trouver un ton qui doit plaire au vôtre pour parler de ce qui vous appartient. Oui, je donnerois tout au monde pour que vous vouluſſiez me fournir des matériaux pour m'occuper de vous, de votre famille; pour pouvoir tranſmettre à la poſtérité quelque témoignage de mon attachement pour vous & de vos bontés pour moi. Si vous avez la complaiſance de m'envoyer quelques mémoires, ſoyez perſuadé que votre confiance ne ſera point trompée, d'ailleurs vous ſerez le juge de mon travail, & comme je n'ai d'autre objet que de ſatisfaire uu beſoin qui me tourmente, ſi j'y parviens, j'aurai fait ce que j'ai voulu. Vous déciderez du reſte, & rien ne ſera publié que de votre aveu. Penſez à cela, Mylord, je vous conjure, & croyez que vous n'aurez pas peu fait pour le bonheur de ma vie, ſi vous me mettez à portée d'en conſacrer le reſte à m'occuper de vous.

Je ſuis touché de ce que vous avez écrit à M. le Conſeiller Rougemont au ſujet de mon teſtament. Je compte, ſi je me remets un peu, l'aller voir cet été à Saint-Aubin, pour en conférer

avec lui. Je me détournerai pour passer à Colombier. J'y reverrai du moins ce jardin, ces allées, ces bords du lac où se sont fait de si douces promenades, & où vous devriez venir les recommencer, pour réparer du moins, dans un climat qui vous étoit salutaire, l'altération que celui d'Edimbourg a fait à votre santé.

Vous me promettez, Mylord, de me donner de vos nouvelles, & de m'instruire de vos directions itinéraires. Ne l'oubliez pas, je vous en supplie. J'ai été cruellement tourmenté de ce long silence. Je ne craignois pas que vous m'eussiez oublié, mais je craignois pour vous la rigueur de l'hiver. L'été je craindrai la mer, les fatigues les déplacemens, & de ne savoir plus où vous écrire.



LETTRE AU MÊME.

31 *Mars* 1764.

SUR l'acquisition, Mylord, que vous avez faite, & sur l'avis que vous m'en avez donné, la meilleure réponse que

j'aye à vous faire, eſt de vous tranſcrire ici ce que j'écris ſur ce ſujet à la perſonne que je prie de donner cours à cette lettre, en lui parlant des acclamations de vos bons compatriotes.

Tous les plaiſirs ont beau être pour les méchans ; en voilà pourtant un que je leur défie de goûter. Il n'a rien eu de plus preſſé que de me donner avis du changement de ſa fortune ; vous devinez aiſément pourquoi. Félicitez-moi de tous mes malheurs, Madame ; ils m'ont donné pour ami Mylord Maréchal.

Sur vos offres qui regardent Mademoiſelle le Vaſſeur & moi, je commenmencerai, Mylord, par vous dire que, loin de mettre de l'amour-propre à me refuſer à vos dons, j'en mettrois un très-noble à les recevoir. Ainſi là-deſſus point de diſpute ; les preuves que vous vous intéreſſez à moi, de quelque gengenre qu'elles puiſſent être, ſont plus propres à m'enorgueillir qu'à m'humilier, & je ne m'y refuſerai jamais, ſoit dit une fois pour toutes.

Mais j'ai du pain quant à préſent, & au moyen des arrangemens que je médite, j'en aurai pour le reſte de mes jours. Que me ſerviroit le ſurplus ?

Rien ne me manque de ce que je desire & qu'on peut avoir avec de l'argent. Mylord, il faut préférer ceux qui ont besoin à ceux qui n'ont pas besoin, & je suis dans ce dernier cas. D'ailleurs, je n'aime point qu'on me parle de testamens. Je ne voudrois pas être, moi le sachant, dans celui d'un indifférent; jugez si je voudrois me savoir dans le vôtre?

Vous savez, Mylord, que Mademoiselle le Vasseur a une petite pension de mon Libraire, avec laquelle elle peut vivre, quand elle ne m'aura plus. Cependant j'avoue que le bien que vous voulez lui faire m'est plus précieux que s'il me regardoit directement, & je suis extrêmement touché de ce moyen trouvé par votre cœur, de contenter la bienveillance dont vous m'honorez. Mais s'il se pouvoit que vous lui assignassiez plutôt la rente de la somme que la somme même, cela m'éviteroit l'embarras de chercher à la placer, sorte d'affaire où je n'entends rien.

J'espere, Mylord, que vous aurez reçu ma précédente lettre. M'accorderez-vous des mémoires? pourrai-je écrire l'histoire de votre Maison? Pour-

rai-je donner quelques éloges à ces bons Ecossois à qui vous êtes si cher, & qui par-là, me sont chers aussi?



LETTRE AU MÊME.

Avril 1764.

J'AI répondu très-exactement, Mylord, à chacune de vos deux lettres du 2 Février & du 6 Mars, & j'espere qne vous serez content de ma façon de penser sur les bontés dont vous m'honorez dans la derniere. Je reçois à l'instant celle du 26 Mars, & j'y vois que vous prenez le parti que j'ai toujours prévu que vous prendriez à la fin. En vous menaçant d'une descente, le Roi l'a effectué, & quelque redoutable qu'il soit, il vous a encore plus surement conquis par sa lettre (*a*), qu'il n'auroit

(*a*) Voici cette lettre que la version qu'en a publiée M. d'A. dans son éloge de Lord Maréchal d'Ecosse, nous autorise à donner ici.

Je disputerois bien avec les habitans d'Edimbourg l'avantage de vous posséder; si j'avois des vaisseaux, je méditerois une descente en Ecosse pour enlever mon

fait par ſes armes. L'aſyle qu'il vous preſſe d'accepter, eſt le ſeul digne de vous; allez, Mylord, à votre deſtination, il vous convient de vivre auprès de Frédéric, comme il m'eût convenu de vivre auprès de George Keith. il n'eſt ni dans l'ordre de la juſtice, ni dans celui de la fortune, que mon bonheur ſoit préféré au vôtre. D'ailleurs mes maux empirent & deviennent preſque inſupportables; il ne me reſte qu'à ſouffrir & mourir ſur la terre; & en vérité ç'eût été dommage de n'aller vous joindre que pour cela.

Voilà donc ma derniere eſpérance évanouie . . . . . . Mylord, puiſque vous voilà devenu ſi riche & ſi ardent à verſer ſur moi vos dons, il en eſt un

cher Mylord & pour l'emmener ici ; mais nos barques de l'Elbe ſon peu propres à une pareille expédition. Il n'y a que vous ſur qui je puiſſe compter. J'étois ami de votre frere, je lui avois des obligations, je ſuis le vôtre de cœur & d'ame ; voilà mes titres ; voilà les droits que j'ai ſur vous ; vous vivrez ici dans le ſein de l'amitié, de la liberté & de la philoſophie il n'y a que cela dans le monde, mon cher Mylord ; quand on a paſſé par toutes les métamorphoſes des états, quand on a goûté de tout, on en revient là.

que j'ai ſouvent deſiré, & qui malheureuſement me devient plus deſirable encore, lorſque je perds l'eſpoir de vous revoir. Je vous laiſſe expliquer cette énigme. Le cœur d'un pere eſt fait pour la deviner.

Il eſt vrai que le trajet que vous préférez vous épargnera de la fatigue. Mais ſi vous n'étiez pas fait à la mer, elle pourroit vous éprouver beaucoup à votre âge, ſur-tout s'il ſurvenoit du gros tems. En ce cas, le plus long trajet par terre me paroîtroit préférable, même au riſque d'un peu de fatigue de plus. Comme j'eſpere auſſi que vous attendrez, pour vous embarquer, que la ſaiſon ſoit moins rude, vous voulez bien, Mylord, que je compte encore ſur une de vos lettres avant votre départ.





LETTRE

A M. A.

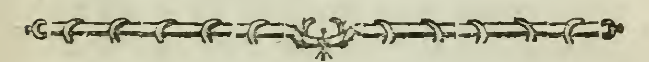
Motiers-Travers, le 7 Avril 1764.

L'ÉTAT où j'étois, Monſieur, au moment où votre lettre me parvint, m'a empêché de vous en accuſer plutôt la réception, & de vous remercier, comme je fais aujourd'hui, du plaiſir que m'a fait ce témoignage de votre ſouvenir. J'en ſuis plus touché que ſurpris, & j'ai toujours bien cru que l'amitié dont vous m'honoriez dans mes jours proſperes, ne ſe réfroidiroit ni par mes diſgraces, ni par mon exil. De mon côté, ſans avoir avec vous de relations ſuivies, je n'ai point ceſſé, Monſieur, de prendre intérêt aux changemens agréables que vous avez éprouvés depuis nos anciennes liaiſons. Je ne doute point que vous ne ſoyez auſſi bon mari & auſſi digne pere de famille, que vous étiez homme aimable étant garçon; que vous ne vous appliquiez à donner à vos enfans une éducation raiſonnable & vertueuſe, & que vous ne

fassiez le bonheur d'une femme de mérite qui doit faire le vôtre. Toutes ces idées, fruits de l'estime qui vous est due, me rendent la vôtre plus précieuse.

Je voudrois vous rendre compte de moi pour répondre à l'intérêt que vous daignez y prendre; mais que vous dirois-je ? Je ne fus jamais bien grand'chose; maintenant je ne suis plus rien ; je me regarde comme ne vivant déjà plus. Ma pauvre machine délabrée me laissera jusqu'au bout, j'espere, une ame saine quant aux sentimens & à la volonté ; mais du côté de l'entendement & des idées, je suis aussi malade de l'esprit que du corps. Peut-être est-ce un avantage pour ma situation. Mes maux me rendent mes malheurs peu sensibles. Le cœur se tourmente moins quand le corps souffre, & la nature me donne tant d'affaires que l'injustice des hommes ne me touche plus. Le remede est cruel, je l'avoue, mais enfin c'en est un pour moi. Car les plus vives douleurs me laissent toujours quelque relâche, au lieu que les grandes afflictions ne m'en laissent point. Il est donc bon que je souffre, & que je dépérisse pour être moins attristé; & j'aimerois mieux être Scarron

malade, que Timon en ſanté. Mais ſi je ſuis déſormais peu ſenſible aux peines, je le ſuis encore aux conſolations; & c'en ſera toujouurs une pour moi d'apprendre que vous vous portez bien, que vous êtes heureux, & que vous continuez de m'aimer. Je vous ſalue, Monſieur, & vous embraſſe de tout mon cœur.



LETTRE A MADEMOISELLE D. M.

7 *Mai* 1764.

JE ne prends pas le change, Henriette, ſur l'objet de votre lettre, non plus que ſur votre date de Paris. Vous recherchez moins mon avis ſur le parti que vous avez à prendre, que mon approbation pour celui que vous avez pris. Sur chacune de vos lignes, je lis ces mot écrits en gros caracteres : *Voyons ſi vous aurez le front de condamner à ne plus penſer ni lire, quelqu'un qui penſe & écrit ainſi.* Cette interprétation n'eſt aſſurément pas un reproche ; & je ne puis que vous

ſavoir gré de me mettre au nombre de ceux dont les jugemens vous importent. Mais en me flattant, vous n'exigez pas, je crois, que je vous flatte; & vous déguiſer mon ſentiment, quand il y va du bonheur de votre vie, ſeroit mal répondre à l'honneur que vous m'avez fait.

Commençons par écarter les délibérations inutiles. Il ne s'agit plus de vous réduire à coudre & broder. Henriette, on ne quitte pas ſa tète comme ſon bonnet, & l'on ne revient pas plus à la ſimplicité qu'à l'enfance; l'eſprit une fois en efferveſcence, y reſte toujours, & quiconque a penſé penſera toute ſa vie. C'eſt-là le plus grand malheur de l'état de réflexions; plus on en ſent les maux, plus on les augmente, & tous nos efforts pour en ſortir, ne font que nous y embourber plus profondément.

Ne parlons donc pas de changer d'état, mais du parti que vous pouvez tirer du vôtre. Cet état eſt malheureux, il doit toujours l'être. Vos maux ſont grands & ſans remede; vous les ſentez, vous en gémiſſez, & pour les rendre ſupportables, vous cherchez du moins un palliatif. N'eſt-ce pas là l'ob-

jet que vous vous propoſez dans vos plans d'études & d'occupations.

Vos moyens peuvent être bons dans une autre vue, mais c'eſt votre fin qui vous trompe, parce que ne voyant pas la véritable ſource de vos maux, vous en cherchez l'adouciſſement dans la cauſe qui les fit naître. Vous les cherchez dans votre ſituation, tandis qu'ils ſont votre ouvrage. Combien de perſonnes de mérite nées dans le bien-être, & tombées dans l'indigence, l'ont ſupportée avec moins de ſuccès & de bonheur que vous, & toutefois n'ont pas ces réveils triſtes & cruels dont vous décrivez l'horreur avec tant d'énergie. Pourquoi cela? Sans doute elles n'auront pas, direz-vous, une ame auſſi ſenſible. Je n'ai vu perſonne en ma vie qui n'en dît autant. Mais queſt-ce enfin que cette ſenſibilité ſi vantée? Voulez-vous le ſavoir, Henriette? C'eſt en derniere analyſe un amour-propre qui ſe compare. J'ai mis le doigt ſur le ſiége du mal.

Toutes vos miſeres viennent & viendront de vous être affichée. Par cette maniere de chercher le bonheur, il eſt impoſſible qu'on le trouve. On n'obtient

jamais dans l'opinion des autres la place qu'on y prétend. S'ils nous l'accordent à quelques égards, ils nous la refusent à mille autres, & une seule exclusion tourmente plus que ne flattent cent préférences. C'est bien pis encore dans une femme qui voulant se faire homme, met d'abord tout son sexe contre elle, & n'est jamais prise au mot par le nôtre; en sorte que son orgueil est souvent aussi mortifié par les honneurs qu'on lui rend, que par ceux qu'on lui refuse. Elle n'a jamais précisément ce qu'elle veut, parce qu'elle veut des choses contradictoires, & qu'usurpant les droits d'un sexe, sans vouloir renoncer à ceux de l'autre, elle n'en possede aucun pleinement.

Mais le grand malheur d'une femme qui s'affiche, est de n'attirer, ne voir que des gens qui font comme elle, & d'écarter le mérite solide & modeste qui ne s'affiche point, & qui ne court point où s'assemble la foule. Personne ne juge si mal & si faussement des hommes, que les gens à prétentions; car ils ne les jugent que d'après eux-mêmes, & ce qui leur ressemble; & ce n'est certainement pas voir le genre-humain

par ſon beau côté. Vous êtes mécontente de toutes vos ſociétés ; je le crois bien. Celles où vous avez vécu étoient les moins propres à vous rendre heureuſe. Vous n'y trouviez perſonne en qui vous puiſſiez prendre cette confiance qui ſoulage. Comment l'auriez-vous trouvée parmi des gens tout occupés d'eux ſeuls, à qui vous demandiez dans leur cœur la premiere place, & qui n'en ont pas même une ſeconde à donner ? Vous vouliez briller, vous vouliez primer, & vous vouliez être aimée ; ce ſont des choſes incompatibles. Il faut opter. Il n'y a point d'amitié ſans égalité ; & il n'y a jamais d'égalité reconnue entre gens à prétention. Il ne ſuffit pas d'avoir beſoin d'un ami pour en trouver ; il faut encore avoir de quoi fournir aux beſoins d'un autre. Parmi les proviſions que vous avez faites, vous avez oublié celle-là.

La marche par laquelle vous avez acquis des connoiſſances, n'en juſtifie ni l'objet ni l'uſage ; vous avez voulu paroître philoſophe, c'étoit renoncer à l'être ; & il valoit beaucoup mieux avoir l'air d'une fille qui attend un mari, que d'un ſage qui attend de l'encens.

Loin de trouver le bonheur dans l'effet des ſoins quevous n'avez donnés qu'à la ſeule apparence, vous n'y avez trouvé que desbiens apparens, & des maux véritables. L'état de réflexion où vous vous êtes jettée, vous a fait faire inceſſamment des retours douloureux ſur vous-même, & vous voulez pourtant bannir ces idées par le même genre d'occupation qui vous les donna.

Vous voyez l'erreur de la route que vous avez priſe, & croyant en changer par votre projet, vous allez encore au même but par un détour. Ce n'eſt point pour vous que vous voulez revenir à l'étude, c'eſt encore pour les autres. Vous voulez faire des proviſions de connoiſſances pour ſuppléer, dans un autre âge, à la figure; vous voulez ſubſtituer l'empire du ſavoir à celui des charmes.

Vous ne voulez pas pas devenir la complaiſante d'une autre femme, mais vous voulez avoir des complaiſans. Vous voulez avoir des amis, c'eſt-à-dire une cour. Car les amis d'une femme jeune ou vieille, ſont toujours ſes courtiſans. Ils la ſervent ou la quittent; & vous prenez de loin des meſures pour

les retenir, afin d'être toujours le centre d'une ſphere petite ou grande. Je crois ſans cela que les proviſions que vous voulez faire, ſeroient la choſe la plus inutile, pour l'objet que vous croyez bonnement vous propoſer. Vous voudriez, dites-vous, vous mettre en état d'entendre les autres. Avez-vous beſoin d'un nouvel acquis pour cela? Je ne ſais pas au vrai quelle opinion vous avez de votre intelligence actuelle; mais duſſiez-vous avoir pour amis des Œdipes, j'ai peine à croire que vous ſoyez fort curieuſe de jamais entendre les gens que vous ne pouvez entendre aujourd'hui. Pourquoi donc tant de ſoins pour obtenir ce que vous avez déjà? Non Henriette, ce n'eſt pas cela; mais quand vous ſerez une Sybille, vous voulez prononcer des oracles; votre vrai projet n'eſt pas tant d'écouter les autres, que d'avoir vous-même des auditeurs. Sous prétexte de travailler pour l'indépendance, vous travaillez encore pour la domination. C'eſt ainſi que loin d'alléger le poids de l'opinion qui vous rend malheureuſe, vous voulez en aggraver le joug. Ce n'eſt pas le moyen de vous procurer des réveils plus ſereins.

Vous croyez que le ſeul ſoulagement du ſentiment pénible qui vous tourmente, eſt de vous éloigner de vous. Moi tout au contraire, je crois que c'eſt de vous en rapprocher.

Toute votre lettre eſt pleine de preuves que juſqu'ici, l'unique but de toute votre conduite, a été de vous mettre avantageuſement ſous les yeux d'autrui. Comment, ayant réuſſi dans le public autant que perſonne, & en rapportant ſi peu de ſatisfaction intérieure, n'avez-vous pas ſenti que ce n'étoit pas là le bonheur qu'il vous falloit, & qu'il étoit tems de changer de plan ? Le vôtre peut être bon pour la gloire, mais il eſt mauvais pour la félicité. Il ne faut point chercher à s'éloigner de ſoi, parce que cela n'eſt pas poſſible, & que tout nous y ramene, malgré que nous en ayons. Vous convenez d'avoir paſſé des heures très-douces en m'écrivant & me parlant de vous. Il eſt étonnant que cette expérience ne vous mette pas ſur la voie, & ne vous apprenne pas où vous devez chercher, ſinon le bonheur, au moins la paix.

Cependant, quoique mes idées en ceci different beaucoup des vôtres, nous ſommes à-peu-près d'accord ſur

ce

ce que vous devez faire. L'étude eſt déſormais pour vous la lance d'Achille, qui doit guérir la bleſſure qu'elle a faite. Mais vous ne voulez qu'anéantir la douleur, & je voudrois ôter la cauſe du mal. Vous voulez vous diſtraire de vous par la philoſophie; moi, je voudrois qu'elle vous détachât de tout, & vous rendît à vous-même, Soyez ſure que vous ne ſerez contente des autres que quand vous n'aurez plus beſoin d'eux, & que la ſociété ne peut vous devenir agréable, qu'en ceſſant de vous être néceſſaire. N'ayant jamais à vous plaindre de ceux dont vous n'exigerez rien, c'eſt vous alors qui leur ſerez néceſſaire; & ſentant que vous vous ſuffiſez à vous-même, ils vous ſauront gré du mérite que vous voulez bien mettre en commun. Ils ne croiront plus vous faire grace; ils la recevront toujours. Les agrémens de la vie vous rechercheront, par cela ſeul, que vous ne les rechercherez pas; & c'eſt alors que, contente de vous, ſans pouvoir être mécontente des autres, vous aurez un ſommeil paiſible & un réveil délicieux.

Il eſt vrai que des études faites dans

des vues ſi contraires, ne doivent pas beaucoup ſe reſſembler, & il y a bien de la différence entre la culture qui orne l'eſprit, & celle qui nourrit l'ame. Si vous aviez le courage de goûter un projet, dont l'exécution vous ſera d'abord très-pénible, il faudroit beaucoup changer vos directions. Cela demanderoit d'y bien penſer, avant de ſe mettre à l'ouvrage. Je ſuis malade, occupé, abattu, j'ai l'eſprit lent; il me faut des efforts pénibles pour ſortir du petit cercle d'idées qui me ſont familieres, & rien n'en eſt plus éloigné que votre ſituation. Il n'eſt pas juſte que je me fatigue à pure perte; car j'ai peine à croire que vous vouliez entreprendre de refondre, pour ainſi dire, toute votre conſtitution morale. Vous avez trop de philoſophie pour ne pas voir avec effroi cette entrepriſe. Je déſeſpérerois de vous, ſi vous vous y mettiez aiſément. N'allons donc pas plus loin quant à préſent Il ſuffit que votre principale queſtion eſt réſolue : ſuivez la carriere des Lettres. Il ne vous en reſte plus d'autre à choiſir.

Ces lignes que je vous écris à la hâte, diſtrait & ſouffrant, ne diſent

peut-être rien de ce qu'il faut dire : mais les erreurs que ma précipitation peut m'avoir fait faire, ne sont pas irréparables. Ce qu'il falloit avant toute chose, étoit de vous faire sentir combien vous m'intéressez ; & je crois que vous n'en douterez pas en lisant cette lettre. Je ne vous regardois jusqu'ici que comme une belle penseuse qui, si elle avoit reçu un caractere de la nature, avoit pris soin de l'étouffer, de l'anéantir sous l'extérieur ; comme un de ces chefs-d'œuvre jettés en bronze, qu'on admire par les dehors, & dont le dedans est vide. Mais si vous savez pleurer encore sur votre état, il n'est pas sans ressource ; tant qu'il reste au cœur un peu d'étoffe, il ne faut désespérer de rien.



LETTRE A LA MÊME.

Motiers, 4 Novembre 1764.

SI votre situation, Mademoiselle, vous laisse à peine le tems de m'écrire,

vous devez concevoir que la mienne m'en laiſſe encore moins pour vous répondre. Vous n'êtes que dans la dépendance de vos affaires, & des gens à qui vous tenez ; & moi je ſuis dans celle de toutes les affaires & de tout le monde, parce que chacun me jugeant libre, veut par droit de premier occupant diſpoſer de moi. D'ailleurs, toujours harcelé, toujours ſouffrant, accablé d'ennuis, & dans un état pire que le vôtre, j'emploie à reſpirer le peu de momens qu'on me laiſſe ; je ſuis trop occupé pour n'être pas pareſſeux. Depuis un mois, je cherche un moment pour vous écrire à mon aiſe : ce moment ne vient point ; il faut donc vous écrire à la dérobée ; car vous m'intéreſſez trop pour vous laiſſer ſans réponſe. Je connois peu de gens qui m'attachent davantage, & perſonne qui m'étonne autant que vous.

Si vous avez trouvé dans ma lettre beaucoup de choſes qui ne quadroient pas à la vôtre : c'eſt qu'elle étoit écrite pour une autre que vous. Il y a dans votre ſituation des rapports ſi frappans avec celle d'une autre perſonne, qui, préciſément étoit à Neufchâtel

quand je reçus votre lettre, que je ne doutai point que cette lettre ne vînt d'elle, & je pris le change, dans l'idée qu'on cherchoit à me le donner. Je vous parlai donc moins ſur ce que vous me diſiez de votre caractere, que ſur ce qui m'étoit connu du ſien. Je crus trouver dans ſa manie de s'afficher, car c'eſt une ſavante & un bel-eſprit en titre, la raiſon du mal-aiſe intérieur dont vous me faiſiez le détail; je commençai par attaquer cette manie, comme ſi c'eût été la vôtre, & je ne doutai point qu'en vous ramenant à vous-même, je ne vous rapprochaſſe du repos, dont rien n'eſt plus éloigné, ſelon moi, que l'état d'une femme qui s'affiche.

Une lettre faite ſur un pareil quiproquo, doit contenir bien des balourdiſes. Cependant il y avoit cela de bon dans mon erreur, qu'elle me donnoit la clef de l'état moral de celle à qui je penſois écrire; & ſur cet état ſuppoſé, je croyois entrevoir un projet à ſuivre, pour vous tirer des angoiſſes que vous me décriviez, ſans recourir aux diſtractions qui, ſelon vous, en ſont le ſeul remede, & qui,

ſelon moi, ne ſont pas même un palliatif. Vous m'apprenez que je me ſuis trompé, & que je n'ai rien vu de ce que je croyois voir. Comment trouverois-je un remede à votre état, puiſque cet état m'eſt inconcevable? Vous m'êtes une énigme affligeante & humiliante. Je croyois connoître le cœur humain, & je ne connois rien au vôtre. Vous ſouffrez, & je ne puis vous ſoulager.

Quoi! parce que rien d'étranger à vous ne vous contente, vous voulez vous fuir; & parce que vous avez à vous plaindre des autres, parce que vous les mépriſez, qu'ils vous en ont donné le droit, que vous ſentez en vous une ame digne d'eſtime, vous ne voulez pas vous conſoler avec elle, du mépris que vous inſpirent celles qui ne lui reſſemblent pas? Non, je n'entends rien à cette bizarrerie, elle me paſſe.

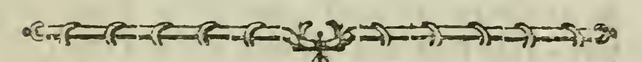
Cette ſenſibilité qui vous rend mécontente de tout, ne devoit-elle pas ſe replier ſur elle-même? ne devoit-elle pas nourrir votre cœur d'un ſentiment ſublime & délicieux d'amour-propre? n'a-t-on pas toujours en lui la reſſource contre l'injuſtice & le dé-

dommagement de l'inſenſibilité ? Il eſt ſi rare, dites-vous, de rencontrer une ame; il eſt vrai; mais comment peut-on en avoir une, & ne pas ſe complaire avec elle ? Si l'on ſent à la ſonde, les autres étroites & reſſerrées, on s'en rebute, on s'en détache; mais après s'être ſi mal trouvé chez les autres, quel plaiſir n'a-t-on pas de rentrer dans ſa maiſon? Je ſais combien le beſoin d'attachement rend affligeante aux cœurs ſenſibles, l'impoſſibilité d'en former. Je ſais combien cet état eſt triſte ; mais je ſais qu'il a pourtant des douceurs ; il fait verſer des ruiſſeaux de larmes ; il donne une mélancolie qui nous rend témoignage de nous-mêmes, & qu'on ne voudroit pas ne pas avoir. Il fait rechercher la ſolitude comme le ſeul aſyle où l'on ſe retrouve avec tout ce qu'on a raiſon d'aimer. Je ne puis trop vous le redire ; je ne connois ni bonheur ni repos dans l'éloignement de ſoi-même ; & au contraire je ſens mieux, de jour en jour, qu'on ne peut être heureux ſur la terre, qu'à proportion qu'on s'éloigne des choſes, & qu'on ſe rapproche de ſoi. S'il y a quelque ſenti-

ment plus doux que l'eſtime de ſoi-même; s'il y a quelque occupation plus aimable que celle d'augmenter ce ſentiment, je puis avoir tort. Mais voilà comme je penſe; jugez ſur cela, s'il m'eſt poſſible d'entrer dans vos vues, & même de concevoir votre état.

Je ne puis m'empêcher d'eſpérer encore que vous vous trompez ſur le principe de votre mal-aiſe, & qu'au lieu de venir du ſentiment qui réfléchit ſur vous-même, il vient au contraire de celui qui vous lie encore à votre inſçu, aux choſes dont vous vous croyez détachée, & dont peut-être vous déſeſpérez ſeulement de jouir; je voudrois que cela fût; je verrois une priſe pour agir; mais ſi vous accuſez juſte, je n'en vois point. Si j'avois actuellement ſous les yeux votre premiere lettre, & plus de loiſir pour y réfléchir, peut-être parviendrois-je à vous comprendre, & je n'y épargnerois pas ma peine; car vous m'inquiétez véritablement; mais cette lettre eſt noyée dans des tas de papiers; il me faudroit, pour la retrouver, plus de tems qu'on ne m'en laiſſe; je ſuis forcé de renvoyer cette recherche à

d'autres momens. Si l'inutilité de notre correſpondance ne vous rebutoit pas de m'écrire, ce ſeroit vraiſemblablement un moyen de vous entendre à la fin. Mais je ne puis vous promettre plus d'exactitude dans mes réponſes, que je ne ſuis en état d'y en mettre ; ce que je vous promets, & que je tiendrai bien, c'eſt de m'occuper beaucoup de vous, & de ne vous oublier de ma vie. Votre derniere lettre, pleine de traits de lumiere & de ſentimens profonds, m'affecte encore plus que la précédente. Quoi que vous en puiſſiez dire, je croirai toujours qu'il ne tient qu'à celle qui l'a écrite, de ſe plaire avec elle-même, & de ſe dédommager par-là des rigueurs de ſon ſort.



LETTRE
A MADEMOISELLE G.

En lui envoyant un lacet.

14 Mai 1764.

CE préſent, ma bonne amie, vous fut deſtiné du moment que j'eus le bien

de vous connoître, & quoi qu'en pût dire votre modestie, j'étois sûr qu'il auroit dans peu son emploi. La récompense suit de près la bonne œuvre. Vous étiez cet hiver garde-malade, & ce printems Dieu vous donne un mari; vous lui serez charitable, & Dieu vous donnera des enfans; vous les éleverez en sage mere, ils vous rendront heureuse un jour. D'avance vous devez l'être par les soins d'un époux aimable & aimé, qui saura vous rendre le bonheur qu'il attend de vous. Tout ce qui promet un bon choix, m'est garant du vôtre; des liens d'amitié formés dès l'enfance, éprouvés par le tems, fondés sur la connoissance des caracteres, l'union des cœurs que le mariage affermit, mais ne produit pas, l'accord des esprits où des deux parts la bonté domine, & où la gaieté de l'un, la solidité de l'autre se tempérant mutuellement, rendront douce & chere à tous deux l'austere loi qui fait succéder aux jeux de l'adolescence des soins plus graves, mais plus touchans. Sans parler d'autres convenances, voilà de bonnes raisons de compter pour toute la vie sur un bonheur

commun dans l'état où vous entrez, & que vous honorerez par votre conduite. Voir vérifier un augure ſi bien fondé, ſera, chere Iſabelle, une conſolation très-douce pour votre ami. Du reſte, la connoiſſance que j'ai de vos principes, & l'exemple de Madame votre ſœur, me diſpenſent de faire avec vous des conditions. Si vous n'aimez pas les enfans, vous aimerez vos devoirs. Cet amour me répond de l'autre, & votre mari dont vous fixerez les goûts ſur divers articles, ſaura bien changer le vôtre ſur celui-là.

En prenant la plume, j'étois plein de ces idées. Les voilà pour tout compliment. Vous attendiez peut-être une lettre faite pour être montrée ; mais auriez-vous dû me la pardonner, & reconnoîtriez-vous l'amitié que vous m'avez inſpirée, dans une épître où je ſongerois au Public en parlant à vous ?



LETTRE

A M. DE P.

23 *Mai* 1764.

JE ſais, Monſieur, que depuis deux ans Paris fourmille d'écrits qui portent mon nom, mais dont heureuſement peu de gens ſont les dupes. Jen'ai ni écrit ni vu ma prétendue lettre à M. l'Archevêque d'Auſch, & la date de Neufchâtel prouve que l'auteur n'eſt pas même inſtruit de ma demeure.

Je n'avois pas attendu les exhortations des Proteſtans de France pour réclamer contre les mauvais traitemens qu'ils eſſuyent. Ma lettre à M. l'Archevêque de Paris porte un témoignage aſſez éclatante du vif intérêt que je prends à leurs peines; il ſeroit difficile d'ajouter à la force des raiſons que j'apporte pour engager le Gouvernement à les tolérer, & j'ai même lieu de préſumer qu'il y a fait quelque attention. Quel gré m'en ont-ils ſu? On diroit que cette lettre qui a ramené

tant de Catholiques, n'a ſait qu'achever d'aliéner les Proteſtans; & combien d'entr'eux ont oſé m'en faire un nouveau crime? Comment voudriez-vous, Monſieur, que je priſſe avec ſuccès leur défenſe lorſque j'ai moi-même à me défendre de leurs outrages? Opprimé, perſécuté, pourſuivi chez eux de toutes parts comme un ſcélérat, je les ai vu tous réunis pour achever de m'accabler; & lorſqu'enfin la protection du Roi a mis ma perſonne à couvert, ne pouvant plus autrement me nuire, ils n'ont ceſſé de m'injurier. Ouvrez juſqu'à vos Mercures, & vous verrez de quelle façon ces charitables chrétiens m'y traitent: ſi je continuois à prendre leur cauſe, ne me demanderoit-on pas de quoi je me méle? Ne jugeroit-on pas qu'apparemment je ſuis de ces braves qu'on mene au combat à coups de bâton? » Vous avez bonne grace de venir » nous prêcher la tolérance, me di- » roit-on, tandis que vos gens ſe mon- » trent plus intolérans que nous. Vo- » tre propre hiſtoire dément vos prin- » cipes, & prouve que les Réformés,

» doux peut-être quand ils ſont foi-
» bles, ſont très-violens ſitôt qu'ils
» ſont les plus forts. Les uns vous
» décretent, les autres vous banniſ-
» ſent, les autres vous reçoivent en
» rechignant. Cependant vous voulez
» que nous les traitions ſur des maxi-
» mes de douceur qu'ils n'ont pas
» eux-mêmes! Non, puiſqu'ils perſé-
» cutent, ils doivent être perſécutés;
» c'eſt la loi de l'équité qui veut qu'on
» faſſe à chacun comme il fait aux au-
» tres. Croyez-nous, ne vous mêlez
» plus de leurs affaires, car ce ne ſont
» point les vôtres. Ils ont grand ſoin
» de le déclarer tous les jours en vous
» reniant pour leur frere, en proteſ-
» tant que votre Religion n'eſt pas la
» leur ».

Si vous voyez, Monſieur, ce que j'aurois de ſolide à répondre à ce diſcours, ayez la bonté de me le dire, quant à moi je ne le vois pas. Et puis, que ſais-je encore? Peut-être en voulant les défendre, avancerois-je par mégarde quelque héréſie, pour laquelle on me feroit ſaintement brûler. Enfin, je ſuis abattu, découragé, ſouffrant,

& l'on me donne tant d'affaires à moi-même, que je n'ai plus le tems de me mêler de celles d'autrui.

Recevez mes ſalutations, Monſieur, je vous ſupplie, & les aſſurances de mon reſpect.



LETTRE

A M. L. P. D. W.

Motiers, le 26 Mai 1764.

JE reçois avec reconnoiſſance le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer; & lorſque je relirai cet ouvrage, ce qui j'eſpere, m'arrivera quelquefois encore, ce ſera toujours dans l'exemplaire que je tiens de vous. Ces entretiens ne ſont point de Phocion, ils ſont de l'Abbé de Mably, frere de l'Abbé de Condillac, célebre par d'excellens livres de Métaphyſique, & connu lui-même par divers ouvrages de Politique, très-bons auſſi dans leur genre. Cependant on retrouve quelquefois dans ceux-ci de ces principes de la politique moderne, qu'il ſeroit

à desirer que tous les hommes de votre rang blâmassent ainsi que vous. Aussi, quoique l'Abbé de Mably soit un honnête homme rempli de vues très-saines, j'ai pourtant été surpris de le voir s'élever, dans ce dernier ouvrage, à une morale si pure & si sublime. C'est pour cela, sans doute, que ces entretiens, d'ailleurs très-bien faits, n'ont eu qu'un succès médiocre en France; mais ils en ont eu un très-grand en Suisse, où je vois avec plaisir qu'ils ont été réimprimés.

J'ai le cœur plein de vos deux dernieres lettres. Je n'en reçois pas une qui n'augmente mon respect, & si j'ose le dire, mon attachement pour vous. L'homme vertueux, le grand homme élevé par les disgraces, me fait tout-à-fait oublier le Prince & le frere d'un Souverain, & vu l'antipathie pour cet état qui m'est naturelle, ce n'est pas peu de m'avoir amené là. Nous pourrions bien cependant, n'être pas toujours de même avis en toute chose, & par exemple, je ne suis pas trop convaincu qu'il suffise, pour être heureux, de bien remplir les devoirs de son emploi. Sûrement Turenne en brû-

lant le Palatinat par l'ordre de ſon Prince, ne jouiſſoit pas du vrai bonheur; & je ne crois pas que les Fermiers-Généraux les plus appliqués autour de leur tapis verd, en jouiſſent davantage : mais ſi ce ſentiment eſt une erreur, elle eſt plus belle en vous que la vérité même ; elle eſt digne de qui ſut ſe choiſir un état dont tous les devoirs ſont des vertus.

Le cœur me bat à chaque ordinaire, dans l'attente du moment deſiré qui doit tripler votre être. Tendres époux que vous êtes heureux! que vous allez le devenir encore, en voyant multiplier des devoirs ſi charmans à remplir! Dans la diſpoſition d'ame où je vous vois tous les deux, non, je n'imagine aucun bonheur pareil au vôtre. Hélas! quoi qu'on en puiſſe dire, la vertu ſeule ne le donne pas ; mais elle ſeule nous le fait connoître, & nous apprend à le goûter.



LETTRE

A M***.

Motiers, le 28 *Mai* 1764.

C'EST rendre un vrai ſervice à un Solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui ſe paſſe par rapport à lui. Voilà, Monſieur, ce que vous avez fait très-obligeamment en m'envoyant nn exemplaire de m prétendue lettre à M. l'Archevêque d'Auſch.

Cette lettre, comme vous l'avez deviné, n'eſt pas plus de moi que tous ces écrits pſeudonymes qui courent Paris ſous mon nom. Je n'ai point vu le Mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais ouï parler, & il y a huit jours que j'ignorois qu'il y eût un M. du Tillet au monde. J'ai peine à croire que l'Auteur de cete lettre ait voulu perſuader ſérieuſement qu'elle étoit de moi. N'ai-je pas aſſez des affaires qu'on me ſuſcite, ſans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti? Quel nouvel

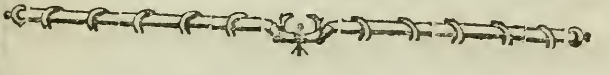
intérêt m'auroit fait changer ſi bruſquement de maximes? Les Jéſuites ſont-ils en meilleur état que quand je refuſois d'écrire contr'eux dans leurs diſgraces? Quelqu'un me connoît-il aſſez lâche, aſſez vil pour inſulter aux malheureux? Eh! ſi j'oubliois les égards qui leur ſont dus, de qui pourroient-ils en attendre? Que m'importe, enfin, le ſort des Jéſuites, quel qu'il puiſſe être? Leurs ennemis ſe ſont-ils montrés pour moi plus tolérans qu'eux? La triſte vérité délaiſſée eſt-elle plus chere aux uns qu'aux autres? & ſoit qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent, en ſerai-je moins perſécuté? D'ailleurs, pour peu qu'on liſe attentivement cette lettre, qui ne ſentira pas comme vous, que je n'en ſuis point l'Auteur? Les mal-adreſſes y ſont entaſſées: elle eſt datée de Neufchâtel où je n'ai pas mis le pied; on y emploie la formule du *très-humble ſerviteur*, dont je n'uſe avec perſonne; on m'y fait prendre le titre de Citoyen de Geneve, auquel j'ai renoncé: tout en commençant on s'échauffe pour M. de Voltaire, le plus ardent, le plus adroit de mes perſécuteurs, & qui ſe paſſe bien, je crois

d'un défenſeur tel que moi : on affecte quelques imitations de mes phraſes, & ces imitations ſe démentent l'inſtant après ; le ſtyle de la lettre peut être meilleur que le mien, mais enfin ce n'eſt pas le mien : on m'y préte des expreſſions baſſes ; on m'y fait dire des groſſieretés qu'on ne trouvera certainement dans aucun de mes écrits : on m'y fait dire *vous* à Dieu ; uſage que je ne blâme pas, mais qui n'eſt pas le nôtre. Pour me ſuppoſer l'Auteur de cette lettre, il faut ſuppoſer auſſi que j'ai voulu me déguiſer. Il n'y falloit donc pas mettre mon nom, & alors on auroit pu perſuader aux ſots qu'elle étoit de moi.

Telles ſont, Monſieur, les armes dignes de mes adverſaires dont ils achèvent de m'accabler. Non contens de m'outrager dans mes ouvrages, ils prennent le parti plus cruel encore de m'attribuer les leurs. A la vérité le Public juſqu'ici n'a pas pris le change, & il faudroit qu'il fût bien aveuglé pour le prendre aujourd'hui. La juſtice que j'en attends ſur ce point, eſt une conſolation bien foible pour tant de maux. Vous ſavez la nouvelle affliction qui

m'accable : la perte de M. de Luxembourg met le comble à toutes les autres; je la ſentirai juſqu'au tombeau. Il fut mon conſolateur durant ſa vie, il ſera mon protecteur après ſa mort. Sa chere & honorable mémoire défendra la mienne des inſultes de mes ennemis, & quand ils voudront la ſouiller par leurs calomnies, on leur dira comment cela pourra-t-il être? Le plus honnête homme de France fut ſon ami.

Je vous remercie & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A M. DE CHAMFORT.

24 *Juin* 1764.

J'AI toujours deſiré, Monſieur, d'être oublié de la tourbe inſolente & vile qui ne ſonge aux infortunés que pour inſulter à leur miſere; mais l'eſtime des hommes de mérite eſt un précieux dédommagement de ſes outrages, & je ne puis qu'être flatté de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre

piece. Quoiqu'accueillie du public, elle doit l'être des connoiſſeurs & des gens ſenſibles aux vrais charmes de la nature. L'effet le plus ſûr de mes maximes qui eſt de m'attirer la haine des méchans & l'affection des gens de bien, & qui ſe marque aurant par mes malheurs que par mes ſuccès, m'apprend par l'approbation dont vous honorez mes écrits, ce qu'on doit attendre des vôtres, & me fait deſirer, pour l'utilité publique, qu'ils tiennent tout ce que promet votre début. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.



LETTRE

A M. H. D. P.

Motiers, le 15 Juillet 1764.

SI mes raiſons, Monſieur, contre la propoſition qui m'a été faite par le canal de M. P***. vous paroiſſent mauvaiſes, celles que vous m'objectez ne me ſemblent pas meilleures, & dans ce qui regarde ma conduite, je crois pouvoir reſter juge des motifs qui doivent me déterminer.

Il ne s'agit pas, je le ſais, de ce que tel ou tel peut mériter par la loi du talion : mais il s'agit de l'objection par laquelle les Catholiques me fermeroient la bouche, en m'accuſant de combattre ma propre religion. Vous écrivez contre les perſécuteurs, me diroient-ils, & vous vous dites Proteſtant ! Vous avez dont tort; car les Proteſtans ſont tout auſſi perſécuteurs que nous, & c'eſt pour cela que nous ne devons point les tolérer, bien ſûrs que s'ils devenoient les plus forts, ils ne nous toléroient pas nous-mêmes. Vous nous trompez, ajouteroient-ils, ou vous vous vous trompez, en vous mettant en contradiction avec les vôtres, & nous prêchant d'autres maximes que les leurs. Ainſi l'ordre veut qu'avant d'attaquer les Catholiques, je commence par attaquer les Proteſtants, & par leur montrer qu'ils ne ſavent pas leur propre religion. Eſt-ce là, Monſieur, ce que vous m'ordonnez de faire? Cette entrepriſe préliminaire rejetteroit l'autre encore loin, & il me paroît que la grandeur de la tâche ne vous effraye gueres, quand il n'eſt queſtion que de l'impoſer.

Que ſi les argumens *ad hominem* qu'on m'objecteroit vous paroiſſent peu embarraſſans, ils me le paroiſſent beaucoup, à moi; & dans ce cas, c'eſt à celui qui ſait les réſoudre, d'en prendre le ſoin.

Il y a encore, ce me ſemble, quelque choſe de dur & d'injuſte de compter pour rien tout ce que j'ai fait, & de regarder ce qu'on me preſcrit comme un nouveau travail à faire. Quand on a bien établi une vérité par cent preuves invincibles, ce n'eſt pas un ſi grand crime à mon avis, de ne pas courir après la cent & unieme; ſur-tout ſi elle n'exiſte pas; j'aime à dire des choſes utiles, mais je n'aime pas à les répéter; & ceux qui veulent abſolument des redites, n'ont qu'à prendre pluſieurs exemplaires du même écrit. Les Proteſtans de France jouiſſent maintenant d'un repos auquel je puis avoir contribué, non par de vaines déclamations comme tant d'autres, mais par de fortes raiſons politiques bien expoſées. Cependant voilà qu'ils me preſſent d'écrire en leur faveur; c'eſt faire trop de cas de ce que je puis faire, ou trop peu de ce que j'ai fait. Ils avouent qu'ils ſont tranquilles; mais il veulent être

mieux

mieux que bien, & c'eſt après que je les ai ſervi de toutes mes forces, qu'ils me reprochent de ne pas les ſervir au-delà de mes forces.

Ce reproche, Monſieur, me paroît peu reconnoiſſant de leur part, & peu raiſonné de la vôtre. Quand un homme revient d'un long combat, hors d'haleine, & couvert de bleſſures, eſt-il tems de l'exhorter gravement à prendre les armes, tandis qu'on ſe tient ſoi-même en repos? Eh! Meſſieurs, chacun ſon tour, je vous prie. Si vous êtes ſi curieux des coups, allez-en chercher votre part; quant à moi, j'en ai bien la mienne; il eſt tems de ſonger à la retraite; mes cheveux gris m'avertiſſent que je ne ſuis plus qu'un vétéran; mes maux & mes malheurs me preſcrivent le repos, & je ne ſors point de la lice, ſans y avoir payé de ma perſonne. *Sat Patriæ Priamoque datum.* Prenez mon rang, jeunes gens, je vous le céde; gardez-le ſeulement comme j'ai fait; & après cela ne vous tourmentez pas plus des exhortations indiſcretes, & des reproches déplacés, que je ne m'en tourmenterai déſormais.

Ainſi, Monſieur, je confirme à loiſir

ce que vous m'accufez d'avoir écrit à la hâte, & que vous jugez n'être pas digne de moi; jugement auquel j'éviterai de répondre, faute de l'entendre fuffifamment.

Recevez, Monfieur, je vous fupplie, les affurances de tout mon refpect.



LETTRE

A M.....

22 Juillet 1764.

JE crains, Monfieur, que vous n'alliez un peu vîte en befogne dans vos projets; il faudroit, quand rien ne vous preffe, proportionner la maturité des délibérations à l'importance des réfolutions. Pourquoi quitter fi brufquement l'état que vous aviez embraffé, tandis que vous pouviez à loifir vous arranger pour en prendre un autre, fi tant eft qu'on puiffe appeller un état le genre de vie que vous vous êtes choifi, & dont vous ferez peut-être auffi-tôt rebuté que du premier? Que rifquiez-vous à mettre un peu moins d'impé-

tuoſité dans vos démarches, & à tirer parti de ce retard, pour vous confirmer dans vos principes, & pour aſſurer vos réſolutions par une plus mûre étude de vous-même? Vous voilà ſeul ſur la terre dans l'âge où l'homme doit tenir à tout; je vous plains, & c'eſt pour cela que je ne puis vous approuver, puiſque vous avez voulu vous iſoler vous-même, au moment où cela vous convenoit le moins. Si vous croyez avoir ſuivi mes principes, vous vous trompez, vous avez ſuivi l'impétuoſité de votre âge; une démarche d'un tel éclat valoit aſſurément la peine d'être bien peſée avant d'en venir à l'exécution. C'eſt une choſe faite, je le ſais : je veux ſeulement vous faire entendre que la maniere de la ſoutenir, ou d'en revenir, demande un peu plus d'examen que vous n'en avez mis à la faire.

Voici pis. L'effet naturel de cette conduite a été de vous brouiller avec Madame votre mere. Je vois, ſans que vous me le montriez, le fil de tout cela; & quand il n'y auroit que ce que vous me dites, à quoi bon aller effaroucher la conſcience tranquille d'une

mere, en lui montrant, ſans néceſſité, des ſentimens différens des ſiéns? Il falloit, Monſieur, garder ces ſentimens au dedans de vous pour la regle de votre conduite; & leur premier effet devoit être de vous faire endurer avec patience les tracaſſeries de vos prêtres, & de ne pas changer ces tracaſſeries en perſécutions, en voulant ſecouer hautement le joug de la Religion où vous étiez né. Je penſe ſi peu comme vous ſur cet article, que quoique le Clergé proteſtant me faſſe une guerre ouverte, & que je ſois fort éloigné de penſer comme lui ſur tous les points, je n'en demeure pas moins ſincérement uni à la communion de notre Egliſe, bien réſolu d'y vivre & d'y mourir s'il dépend de moi. Car il eſt très-conſolant pour un croyant affligé, de reſter en communauté de culte avec ſes frères, & de ſervir Dieu conjointement avec eux. Je vous dirai plus, & je vous déclare que ſi j'étois né Catholique, je demeurerois Catholique, ſachant bien que votre Egliſe met un frein très-ſalutaire aux écarts de la raiſon humaine, qui ne trouve ni fond ni rive, quand elle veut ſonder l'abyme

des choſes; & je ſuis ſi convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en ſuis moi-même impoſé un ſemblable, en me preſcrivant, pour le reſte de ma vie, des regles de foi dont je ne me permets plus de ſortir. Auſſi je vous jure que je ne ſuis tranquille que depuis ce tems-là, bièn convaincu que ſans cette précaution, je ne l'aurois été de ma vie. Je vous parle, Monſieur, avec effuſion de cœur, & comme un pere parleroit à ſon enfant. Votre brouillerie avec Madame votre mere me navre. J'avois dans mes malheurs la conſolation de croire que mes écrits ne pouvoient faire que du bien; voulez-vous m'ôter encore cette conſolation? Je ſais que s'ils font du mal, ce n'eſt que faute d'être entendus; mais j'aurai toujours le regret de n'avoir pu me faire entendre. Cher***, un fils brouillé avec ſa mere a toujours tort : de tous les ſentimens naturels le ſeul demeuré parmi nous, eſt l'affection maternelle. Le droit des meres eſt le plus ſacré que je connoiſſe; en aucun cas, on ne peut le violer ſans crime; raccommodez-vous donc avec la vôtre. Allez-vous jetter à ſes pieds; à quelque prix que

ce ſoit appaiſez-la ; ſoyez ſûr que ſon cœur vous ſera rouvert ſi le vôtre vous ramene à elle. Ne pouvez - vous ſans fauſſeté lui faire le ſacrifice de quelques opinions inutiles, ou du moins les diſſimuler ? Vous ne ſerez jamais appellé à perſécuter perſonne ; que vous importe le reſte ? Il n'y a pas deux morales. Celle du Chriſtianiſme & celle de la philoſophie ſont la même ; l'une & l'autre vous impoſe ici le même devoir ; vous pouvez le remplir ; vous le devez ; la raiſon, l'honneur, votre intérêt, tout le veut ; moi je l'exige, pour répondre aux ſentimens dont vous m'honorez. Si vous le faites, comptez ſur mon amitié, ſur toute mon eſtime, ſur mes ſoins, ſi jamais ils vous ſont bons à quelque choſe. Si vous ne le faites pas, vous n'avez qu'une mauvaiſe tête, ou qui pis eſt, votre cœur vous conduit mal, & je ne veux conſerver de liaiſons qu'avec des gens dont la tête & le cœur ſoient ſains.





LETTRE A MYLORD MARECHAL.

Motiers, le 21 Août 1764.

LE plaiſir que m'a cauſé, Mylord, la nouvelle de votre heureuſe arrivée à Berlin par votre lettre du mois dernier, a été retardé par un voyage que j'avois entrepris, & que la laſſitude & le mauvais tems m'ont fait abandonner à moitié chemin. Un premier reſſentiment de ſciatique, mal héréditaire dans ma famille, m'effrayoit avec raiſon. Car jugez de ce que deviendroit, cloué dans ſa chambre, un pauvre malheureux qui n'a d'autre ſoulagement, ni d'autre plaiſir dans la vie que la promenade, & qui n'eſt plus qu'une machine ambulante ? Je m'étois donc mis en chemin pour Aix, dans l'intention d'y prendre la douche, & auſſi d'y voir mes bons amis les Savoyards, le meilleur peuple, à mon avis, qui ſoit ſur la terre. J'ai fait la route juſqu'à Morges, pédeſtrement à mon ordinai-

re, aſſez careſſé par-tout. En traverſant le lac, & voyant de loin les clochers de Geneve, je me ſuis ſurpris à ſoupirer auſſi lâchement que j'aurois fait jadis pour une perfide maitreſſe. Arrivé à Thonon, il a fallu rétrogader, malade, & ſous une pluie continuelle. Enfin me voici de retour, non cocu à la vérité, mais battu, mais content, puiſque j'apprends votre heureux retour auprès du Roi, & que mon protecteur & mon pere aime toujours ſon enfant.

Ce que vous m'apprenez de l'affranchiſſement des Payſans de Poméranie, joint à tous les autres traits pareils que vous m'avez ci-devant rapportés, me montre par-tout deux choſes également belles, ſavoir, dans l'objet le génie de Fréderic, & dans le choix le cœur de George. On feroit une hiſtoire digne d'immortaliſer le Roi, ſans autres Mémoires que vos lettres.

A propos de Mémoires, j'attends avec impatience ceux que vous m'avez promis. J'abandonnerois volontiers la vie particuliere de votre frere, ſi vous les rendiez aſſez amples, pour en pouvoir tirer l'hiſtoire de votre

Maiſon. J'y pourrois parler au long de l'Ecoſſe que vous aimez tant, & de votre illuſtre frere, & de ſon illuſtre frere, par lequel tout cela m'eſt devenu cher. Il eſt vrai que cette entrepriſe ſeroit immenſe & fort au-deſſus de mes forces, ſur-tout dans l'état où je ſuis; mais il s'agit moins de faire un ouvrage, que de m'occuper de vous, & de fixer mes indociles idées qui voudroient aller leur train malgré moi. Si vous voulez que j'écrive la vie de l'ami dont vous me parlez, que votre volonté ſoit faite; la mienne y trouvera toujours ſon compte, puiſqu'en vous obéiſſant, je m'occuperai de vous. Bonjour, Mylord.



LETTRE

A MADAME LA C. DE B.

Motiers, le 26 Août 1764.

APRÈS les preuves touchantes, Madame, que j'ai eu de votre amitié dans les plus cruels momens de ma vie, il y auroit à moi de l'ingratitude de n'y pas compter toujours; mais il faut par-

donner beaucoup à mon état ; la confiance abandonne les malheureux, & je sens au plaisir que m'a fait votre lettre, que j'ai besoin d'être ainsi rassuré quelquefois. Cette consolation ne pouvoit me venir plus à propos : après tant de pertes irréparables, & en dernier lieu celle de Monsieur de Luxembourg, il m'importe de sentir qu'il me reste des biens assez précieux pour valoir la peine de vivre. Le moment où j'eus le bonheur de le connoître, ressembloit beaucoup à celui où je l'ai perdu ; dans l'un & dans l'autre j'étois affligé, délaissé, malade. Il me consola de tout ; qui me consolera de lui ? Les amis que j'avois avant de le perdre ; car mon cœur usé par les maux, & déjà durci par les ans, est fermé désormais à tout nouvel attachement.

Je ne puis penser, Madame, que dans les critiques qui regardent l'éducation de M. votre fils, vous compreniez ce que, sur le parti que vous avez pris de l'envoyer à Leyde, j'ai écrit au Chevalier de L***. Critiquer quelqu'un, c'est blâmer dans le public sa conduite ; mais dire son sentiment à un ami commun sur un pareil sujet, ne s'appellera

jamais critiquer ; à moins que l'amitié n'impofe la loi de ne dire jamais ce qu'on penfe, même en chofes où les gens du meilleur fens peuvent n'être pas du même avis. Après la maniere dont j'ai conftamment penfé & parlé de vous, Madame, je me décrierois moi-même, fi je m'avifois de vous critiquer. Je trouve, à la vérité, beaucoup d'inconvéniens à envoyer les jeunes gens dans les univerfités ; mais je trouve auffi que felon les circonftances, il peut y en avoir davantage à ne pas le faire, & l'on n'a pas toujours en ceci le choix du plus grand bien, mais du moindre mal. D'ailleurs, une fois la néceffité de ce parti fuppofée, je crois comme vous, qu'il y a moins de danger en Hollande que par-tout ailleurs.

Je fuis ému de ce que vous m'avez marqué de Meffieurs les Comtes de B*** ; jugez, Madame, fi la bienveillance des hommes de ce mérite m'eft précieufe, à moi, que celle même des gens que je n'eftime pas fubjugue toujours ? Je ne fais ce qu'on eût fait de moi par les careffes : heureufement on ne s'eft pas avifé de me gâter là-deffus. On a travaillé fans relâche à donner

à mon cœur, & peut-être à mon génie, le reſſort que naturellement ils n'avoient pas. J'étois né foible; les mauvais traitemens m'ont fortifié : à force de vouloir m'avilir, on m'a rendu fier.

Vous avez la bonté, Madame, de vouloir des détails ſur ce qui me regarde ; que vous dirai-je? Rien n'eſt plus uni que ma vie; rien n'eſt plus borné que mes projets. Je vis au jour la journée ſans ſouci du lendemain, ou plutôt j'acheve de vivre avec plus de lenteur que je n'avois compté. Je ne m'en irai pas plutôt qu'il ne plaît à la nature; mais ſes longueurs ne laiſſent pas de m'embarraſſer, car je n'ai plus rien à faire ici. Le dégoût de toutes choſes me livre toujours plus à l'indolence, & à l'oiſiveté. Les maux phyſiques me donnent ſeuls un peu d'activité. Le ſéjour que j'habite, quoiqu'aſſez ſain pour les autres hommes eſt pernicieux pour mon état; ce qui fait que, pour me dérober aux injures de l'air & à l'importunité des déſœuvrés, je vais errant par le pays durant la belle ſaiſon; mais aux approches de l'hiver qui eſt ici très-rude & très-long, il faut revenir & ſouffrir. Il y

à long-tems que je cherche à déloger; mais où aller? Comment m'arranger? J'ai tout à la fois l'embarras de l'indigence & celui des richesses; toute espece de soin m'effraye; le transport de mes guenilles & de mes livres par ces montagnes est pénible & coûteux: c'est bien la peine de déloger de ma maison, dans l'attente de déloger bientôt de mon corps! Au lieu que restant où je suis, j'ai des journées délicieuses, errant sans souci, sans projet, sans affaires, de bois en bois & de rochers en rochers, révant toujours & ne pensant point. Je donnerois tout au monde pour savoir la botanique; c'est la véritable occupation d'un corps ambulant, & d'un esprit paresseux; je ne répondrois pas que je n'eusse la folie d'essayer de l'apprendre, si je savois par où commencer. Quant à ma situation du côté des ressources, n'en soyez point en peine; le nécessaire, même abondant, ne m'a point manqué jusqu'ici, & probablement ne me manquera pas sitôt. Loin de vous gronder de vos offres, Madame, je vous en remercie; mais vous conviendrez qu'elles seroient mal

placées, ſi je m'en prévalois avant le beſoin.

Vous vouliez des détails; vous devez être contente. Je ſuis très-content des vôtres, à cela près que je n'ai jamais pu lire le nom du lieu que vous habitez. Peut être le connois-je, & il me ſeroit bien doux de vous y ſuivre, du moins par l'imagination. Au reſte, je vous plains de n'en être encore qu'à la philoſophie. Je ſuis bien plus avancé que vous, Madame : ſauf mon devoir & mes amis, me voilà revenu à rien.

Je ne trouve pas le Chevalier ſi déraiſonnable, puiſqu'il vous divertit; s'il n'étoit que déraiſonnable, il n'y parviendroit ſurement pas. Il eſt bien à plaindre dans les accès de ſa goutte; car on ſouffre cruellement : mais il a du moins l'avantage de ſouffrir ſans riſque. Des ſcelérats ne l'aſſaſſineront pas, & perſonne n'a intérêt à le tuer. Etes-vous à portée, Madame, de voir ſouvent Madame la Maréchale? Dans les triſtes circonſtances où elle ſe trouve, elle a bien beſoin de tous ſes amis, & ſurtout de vous.



LETTRE

A M. BUTTA-FOCO. (a)

Motiers-Travers, le 22 Septembre 1764.

IL eſt ſuperflu, Monſieur, de chercher à exciter mon zele pour l'entrepriſe que vous me propoſez. La ſeule idée m'éleve l'ame & me tranſporte. Je

---

(a) *Cette lettre eſt une réponſe à celle de M. Butta-Foco, du* 31 *Août* 1764, *dont voici l'extrait.*

Vous avez fait mention des Corſes dans votre Contrat Social d'une façon bien avantageuſe pour eux. Un pareil éloge, lorſqu'il part d'une plume auſſi ſincere que la vôtre, eſt très-propre à exciter l'émulation & le deſir de mieux faire. Il a fait ſouhaiter à la nation que vous vouluſſiez être cet homme ſage qui pourroit lui procurer les moyens de conſerver cette liberté qui lui a coûté tant de ſang.

. . . . Qu'il feroit cruel de ne pas profiter de l'heureuſe circonſtance où ſe trouve la Corſe pour ſe donner le gouvernement le plus conforme à l'humanité & à la raiſon ; le gouvernement le plus propre à fixer dans cette Iſle la vraie liberté. . . . .

croirois le reste de mes jours bien noblement, bien vertueusement, bien heureusement employé; je croirois même avoir bien racheté l'inutilité des

---

Une nation ne doit se flatter de devenir heureuse & florissante que par le moyen d'une bonne institution politique : notre Isle, comme vous le dites très-bien, Monsieur, est capable de recevoir une bonne législation, mais il faut un Législateur ; & il faut que ce Législateur ait vos principes, que son bonheur soit indépendant du nôtre, qu'il connoisse à fond la nature humaine, & que dans les progrès des tems se ménageant une gloire éloignée, il veuille travailler dans un siecle & jouir dans un autre. Daignez, Monsieur, être cet homme-là, & coopérer au bonheur de toute une nation en traçant le plan du systême politique qu'elle doit adopter. . . . .

Je sais bien, Monsieur, que le travail que j'ose vous prier d'entreprendre, exige des détails qui vous fassent connoître à fond notre vraie situation ; mais si vous daignez vous en charger, je vous fournirai toutes les lumieres qui pourront vous être nécessaires, & M. Paoli, Général de la nation, sera très-empressé à vous procurer de Corse tous les éclaircissemens dont vous pourrez avoir besoin. Ce digne chef & ceux d'entre mes compatriotes qni sont à portée de connoître vos ouvrages, partagent mon desir & tous les sentimens d'estime que l'Europe entiere a pour vous, & qui vous sont dus à tant de titres, &c. &c. &c.

autres, ſi je pouvois rendre ce triſte reſte bon en quelque choſe à vos braves compatriotes, ſi je pouvois concourir par quelque conſeil utile, aux vues de leur digne chef & aux vôtres ; de ce côté-là donc ſoyez ſûr de moi, ma vie & mon cœur ſont à vous.

Mais, Monſieur, le zele ne donne pas les moyens, & le deſir n'eſt pas le pouvoir. Je ne veux pas faire ici ſottement le modeſte ; je ſens bien ce que j'ai, mais je ſens encore mieux ce qui me manque. Premierement, par rapport à la choſe, il me manque une multitude de connoiſſances relatives à la nation & au pays, connoiſſances indiſpenſables, & qui, pour les acquérir, demanderont de votre part beaucoup d'inſtructions, d'éclairciſſemens, de mémoires, &c. de la mienne, beaucoup d'étude & de réflexions. Par rapport à moi, il me manque plus de jeuneſſe, un eſprit plus tranquille, un cœur moins épuiſé d'ennuis, une certaine vigueur de génie qui, même quand on l'a, n'eſt pas à l'épreuve des années & des chagrins ; il me manque la ſanté, le tems ; il me manque, accablé d'une maladie incurable & cruelle,

l'eſpoir de voir la fin d'un long travail, que la ſeule attente du ſuccès peut donner le courage de ſuivre ; il me manque enfin l'expérience dans les affaires, qui ſeule éclaire plus ſur l'art de conduire les hommes que toutes les méditations.

Si je me portois paſſablement, je me dirois : j'irai en Corſe. Six mois paſſés ſur les lieux, m'inſtruiront plus que cent volumes. Mais comment entreprendre un voyage auſſi pénible, auſſi long, dans l'état où je ſuis ? le ſoutiendrois-je ? me laiſſeroit-on paſſer ? Mille obſtacles m'arrêteroient en allant ; l'air de la mer acheveroit de me détruire avant le retour ; je vous avoue que je deſire mourir parmi les miens.

Vous pouvez être preſſé : un travail de cette importance ne peut être qu'une affaire de très-longue haleine, même pour un homme qui ſe porteroit bien. Avant de ſoumettre mon ouvrage à l'examen de la Nation & de ſes Chefs, je veux commencer par en être content moi-même : je ne veux rien donner par morceaux : l'ouvrage doit être un ; l'on n'en ſauroit juger ſéparément. Ce n'eſt déjà pas peu de choſe que de

me mettre en état de commencer; pour achever, cela va loin.

Il ſe préſente auſſi des réflexions ſur l'état précaire où ſe trouve encore votre Iſle. Je ſais que ſous un chef tel qu'ils l'ont aujourd'hui, les Corſes n'ont rien à craindre de Génes : je crois qu'ils n'ont rien à craindre non plus des troupes qu'on dit que la France y envoye; & ce qui me confirme dans ce ſentiment, eſt de voir un auſſi bon patriote que vous me paroiſſez l'être, reſter, malgré l'envoi de ces troupes, au ſervice de la puiſſance qui les donne. Mais, Monſieur, l'indépendance de votre pays n'eſt point aſſurée tant qu'aucune Puiſſance ne la reconnoît, & vous m'avouerez qu'il n'eſt pas encourageant pour un auſſi grand travail, de l'entreprendre ſans ſavoir s'il peut avoir ſon uſage, même en le ſuppoſant bon.

Ce n'eſt point pour me refuſer à vos invitations, Monſieur, que je vous fais ces objections, mais pour les ſoumettre à votre examen & à celui de M. Paoli. Je vous crois trop gens de bien l'un & l'autre, pour vouloir que mon affection pour votre patrie me faſſe conſumer le peu de tems qui me reſte,

à des ſoins qui ne ſeroient bons à rien.

Examinez donc, Meſſieurs, jugez vous-mêmes & ſoyez ſûrs que l'entrepriſe dont vous m'avez trouvé digne, ne manquera point par ma volonté.

Recevez, je vous prie, mes très-humbles ſalutations.

ROUSSEAU.

P. S. En reliſant votre lettre, je vois, Monſieur, qu'à la premiere lecture, j'ai pris le change ſur votre objet. J'ai cru que vous demandiez un corps complet de légiſlation, & je vois que vous demandez ſeulement une inſtitution politique, ce qui me fait juger que vous avez déjà un corps de loix civiles, autre que le droit écrit, ſur lequel il s'agit de calquer une forme de gouvernement qui s'y rapporte. La tâche eſt moins grande, ſans être petite, & il n'eſt pas ſûr qu'il en réſulte un tout auſſi parfait; on n'en peut juger que ſur le recueil complet de vos loix.



LETTRE AU MÊME.

Motiers, le 15 Octobre 1764.

JE ne ſais, Monſieur, pourquoi votre lettre du 3 ne m'eſt parvenue que hier. Ce retard me force, pour profiter du courier, de vous répondre à la hâte, ſans quoi ma lettre n'arriveroit pas à Aix aſſez tôt pour vous y trouver.

Je ne puis gueres eſpérer d'être en état d'aller en Corſe. Quand je pourrois entreprendre ce voyage, ce ne ſeroit que dans la belle ſaiſon; d'ici là le tems eſt précieux: il faut l'épargner tant qu'il eſt poſſible, & il ſera perdu juſqu'à ce que j'aye reçu vos inſtructions. Je joins ici une note rapide des premieres dont j'ai beſoin; les vôtres me ſeront toujours néceſſaires dans cette entrepriſe. Il ne faut point là-deſſus me parler, Monſieur, de votre inſuffiſance. A juger de vous par vos lettres, je dois plus me fier à vos yeux qu'aux miens; & à juger par vous de votre peuple, il a tort de chercher ſes guides hors de chez lui.

Il s'agit d'un ſi grand objet que ma témérité me fait trembler; n'y joignons pas du moins l'étourderie; j'ai l'eſprit très-lent; l'âge & les maux le ralentiſſent encore; un gouvernement proviſionnel a ſes inconvéniens. Quelqu'attention qu'on ait à ne faire que les changemens néceſſaires, un établiſſement tel que celui que nous cherchons, ne ſe fait point ſans un peu de commotion, & l'on doit tâcher au moins de n'en avoir qu'une. On pourroit d'abord jetter les fondemens, puis élever plus à loiſir l'édifice; mais cela ſupoſe un plan déjà fait, & c'eſt pour tracer ce plan même qu'il faut le plus méditer. D'ailleurs, il eſt à craindre qu'un établiſſement imparfait ne faſſe plus ſentir ſes embarras que ſes avantages, & que cela ne dégoûte le peuple de l'achever. Voyons toutefois ce qui ſe peut faire: les mémoires dont j'ai beſoin, reçus, il me faut bien ſix mois pour m'inſtruire, & autant au moins pour digérer mes inſtructions; de ſorte que, du printems prochain en un an, je pourrois propoſer mes premieres idées ſur une forme proviſionnelle, & au bout de trois autres années mon plan com-

plet d'inſtitution. Comme on ne doit promettre que ce qui dépend de ſoi, je ne ſuis pas ſûr de mettre en état mon travail en ſi peu de temps; mais e ſuis ſi ſûr de ne pouvoir l'abréger, que s'il faut rapprocher un de ces deux termes, il vaut mieux que je n'entreprenne rien.

Je ſuis charmé du voyage que vous faites en Corſe dans ces circonſtances; il ne peut que nous être très-utile. Si, comme je n'en doute pas, vous vous y occupez de notre objet, vous verrez mieux ce qu'il faut me dire que je ne puis voir ce que je dois vous demander. Mais permettez-moi une curioſité que m'inſpirent l'eſtime & l'admiration. Je voudrois ſavoir tout ce qui regarde M. Paoli; quel âge a-t-il? eſt-il marié? a-t-il des enfans? où a-t-il appris l'art militaire? comment le bonheur de ſa nation l'a-t-il mis à la tête de ſes troupes? quelles fonctions exerce-t-il dans l'adminiſtration politique & civile? ce grand homme ſe réſoudroit-il à n'être que citoyen dans ſa patrie, après en avoir été le ſauveur? Surtout parlez-moi ſans déguiſement à tous égards; la gloire, le repos, le bonheur

de votre peuple dépendent ici plus de vous que de moi. Je vous ſalue, Monſieur de tout mon cœur.

Mémoire joint à cette réponſe.

Une bonne carte de la Corſe où les divers diſtricts ſoient marqués & diſtingués par leurs noms, même s'il ſe peut par des couleurs.

Une exacte deſcription de lIſle, ſon hiſtoire naturelle, ſes productions, ſa culture, ſa diviſion par diſtricts; le nombre, la grandeur, la ſituation des villes, bourgs, paroiſſes, le dénombrement du peuple auſſi exact qu'il ſera poſſible; l'état des fortereſſes, des ports; l'induſtrie, les arts, la marine; le commerce qu'on fait, celui qu'on pourroit faire, &c.

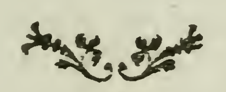
Quel eſt le nombre, le crédit du Clergé; quelles ſont ſes maximes, quelle eſt ſa conduite relativement à la patrie. Y a-t-il des maiſons anciennes, des Corps privilégiés, de la Nobleſſe; les villes ont-elles des droits municipaux? En ſont-elles fort jalouſes?

Quelles ſont les mœurs du peuple, ſes goûts, ſes occupations, ſes amuſemens,

mens, l'ordre & les divisions militaires, la discipline, la maniere de faire la guerre, &c.

L'Histoire de la nation jusqu'à ce moment, les loix, les statuts; tout ce qui regarde l'administration actuelle, les inconvéniens qu'on y trouve, l'exercice de la justice, les revenus publics, l'ordre économique, la maniere de poser & de lever les taxes; ce que paye à-peu-près le peuple, & ce qu'il peut payer annuellement &l'un portant l'autre.

Ceci contient en général les instructions néceſſaires; mais les unes veulent être détaillées; il suffit de dire les autres sommairement. En général, tout ce qui fait le mieux connoître le génie national ne sauroit être trop expliqué. Souvent un trait, un mot une action dit plus que tout un livre; mais il vaut mieux trop que pas aſſez.



LETTRE AU MÊME.

Motiers-Travers, le 24 Mars 1765.

JE vois, Monſieur, que vous ignorez dans quel gouffre de nouveaux malheurs je me trouve englouti. Depuis votre pénultieme lettre on ne m'a pas laiſſé reprendre haleine un inſtant. J'ai reçu votre premier envoi ſans pouvoir preſque y jetter les yeux. Quant à celui de Perpignan, je n'en ai pas ouï parler. Cent fois j'ai voulu vous écrire, mais l'agitation continuelle, toutes les ſouffrances du corps & de l'eſprit, l'accablement de mes propres affaires, ne m'ont pas permis de ſonger aux vôtres. J'attendois un moment d'intervalle; il ne vient point, il ne viendra point, & dans l'inſtant même où je vous réponds, je ſuis, malgré mon état, dans le riſque de ne pouvoir finir ma lettre ici.

Il eſt inutile, Monſieur, que vous comptiez ſur le travail que j'avois entrepris, il m'eût été trop doux de m'occuper d'une ſi glorieuſe tâche : cette conſolation m'eſt ôtée : mon ame épui-

ſée d'ennuis n'eſt plus en état de penſer : mon cœur eſt le même encore, mais je n'ai plus de tête : ma faculté intelligente eſt éteinte : je ne ſuis plus capable de ſuivre un objet avec quelque attention ; & d'ailleurs, que voudriez-vous que fît un malheureux fugitif qui, malgré la protection du Roi de Pruſſe Souverain du pays, malgré la protection de Mylord Maréchal qui en eſt Gouverneur, mais malheureuſement trop éloignés l'un & l'autre, y boit les affronts comme l'eau ; & ne pouvant plus vivre avec honneur dans cet aſyle ; eſt forcé d'aller errant en chercher un autre ſans ſavoir plus où le trouver ?....

Si fait pourtant, Monſieur, j'en ſais un digne de moi, & dont je ne me crois pas indigne : c'eſt parmi vous, braves Corſes, qui ſavez être libres, qui ſavez être juſtes, & qui fûtes trop malheureux pour n'être pas compatiſſans. Voyez, Monſieur, ce qui ſe peut faire ; parlez-en à M. Paoli. Je demande à pouvoir louer dans quelque canton ſolitaire une petite maiſon pour y finir mes jours en paix. J'ai ma gouvernante qui depuis vingt ans me ſoigne dans mes

infirmités continuelles; c'eſt une fille de quarante-cinq ans, françoiſe, catholique, honnête & ſage, & qui ſe réſout de venir, s'il le faut, au bout de l'univers, partager mes miſeres & me fermer les yeux. Je tiendrai mon petit ménage avec elle, & je tâcherai de ne point rendre les ſoins de l'hoſpitalité incommodes à mes voiſins.

Mais, Monſieur, je dois vous tout dire: il faut que cette hoſpitalité ſoit gratuite, non quant à la ſubſiſtance, je ne ſerai-là deſſus à charge à perſonne, mais quant au droit d'aſyle qu'il faut qu'on m'accorde ſans intérêt. Car ſitôt que je ſerai parmi vous, n'attendez rien de moi ſur le projet qui vous occupe. Je le répete, je ſuis déſormais hors d'état d'y ſonger; & quand je ne le ſerois pas, je m'en abſtiendrois par cela même que je vivrois au milieu de vous; car j'eus, & j'aurai toujours pour maxime inviolable de porter le plus profond reſpect au gouvernement ſous lequel je vis, ſans me mêler de vouloir jamais le cenſurer & critiquer, ou réformer en aucune maniere, J'ai même ici une raiſon de plus & pour moi d'une très-grande force. Sur le

peu que j'ai parcouru de vos mémoires, je vois que mes idées different prodigieuſement de celles de votre nation. Il ne ſeroit pas poſſible que le plan que je propoſerois ne fît beaucoup de mécontens, & peut-être vous-même tout le premier, Or, Monſieur, je ſuis raſſaſié de diſputes & de querelles. Je ne veux plus voir ni faire de mécontens autour de moi, à quelque prix que ce puiſſe être. Je ſoupire après la tranquillité la plus profonde, & mes derniers vœux ſont d'être aimé de tout ce qui m'entoure, & de mourir en paix. Ma réſolution là-deſſus eſt inébranlable. D'ailleurs, mes maux continuels m'abſorbent & augmentent mon indolence. Mes propres affaires exigent de mon tems plus que je n'y en peux donner. Mon eſprit uſé n'eſt plus capable d'aucune autre application. Que ſi peut-être la douceur d'une vie calme prolonge mes jours aſſez pour me ménager des loiſirs, & que vous me jugiez capable d'écrire votre hiſtoire, j'entreprendrai volontiers ce travail honorable qui ſatisfera mon cœur, ſans trop fatiguer ma tête, & je ſerois fort flatté de laiſſer à la poſtérité ce mo-

nument de mon séjour parmi vous; mais ne me demandez rien de plus. Comme je ne veux pas vous tromper, je me reprocherois d'acheter votre protection au prix d'une vaine attente.

Dans cette idée qui m'est venue j'ai plus consulté mon cœur que mes forces; car dans l'état où je suis, il est peu apparent que je soutienne un si long voyage, d'ailleurs très-embarrassant, sur tout avec ma gouvernante & mon petit bagage. Cependant pour peu que vous m'encouragiez je le tenterai, cela est certain, dussai-je rester & périr en route; mais il me faut au moins une assurance morale d'être en repos pour le reste de ma vie; car c'en est fait, Monsieur, je ne peux plus courir. Malgré mon état critique & précaire, j'attendrai dans ce pays votre réponse avant de prendre aucun parti, mais je vous prie de différer le moins possible: car malgré toute ma patience, je puis n'être pas le maître des événemens. Je vous embrasse & vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire, quant à vos prêtres, qu'ils seront bien difficiles s'ils ne sont contens de moi. Je

ne diſpute jamais ſur rien, Je ne parle jamais de religion. J'aime naturellement même autant votre Clergé que je hais le nôtre. J'ai beaucoup d'amis parmi le Clergé de France, & j'ai toujours très-bien vécu avec eux; mais quoi qu'il arrive, je ne veux point changer de religion, & je ſouhaite qu'on ne m'en parle jamais, d'autant plus que cela ſeroit inutile.

Pour ne pas perdre de tems, en cas d'affirmation, il faudroit m'indiqner quelqu'un à Livourne à qui je puſſe demander des inſtructions pour le paſſage.



LETTRE AU MÊME.

Motiers, le 26 Mai 1765.

LA criſe orageuſe que je viens d'eſſuyer, Monſieur & l'incertitude du parti qu'elle me feroit prendre, m'ont fait différer de vous répondre & de vous remercier juſqu'à ce que je fuſſe déterminé. Je le ſuis maintenant par une ſuite d'événemens qui, m'offant en ce pays ſinon la tranquillité du moins la ſûreté, me font prendre le parti d'y reſter ſous la pro-

tection déclarée & confirmée du Roi & du Gouvernement. Ce n'eſt pas que j'aye perdu le plus vrai deſir de vivre dans le vôtre; mais l'épuiſement total de mes forces, les ſoins qu'il faudroit prendre, les fatigues qu'il faudroit eſſuyer, d'autres obſtacles encore qui naiſſent de ma ſituation, me font du moins pour le moment abandonner mon entrepriſe, à laquelle, malgré ces difficultés, mon cœur ne peut ſe réſoudre à renoncer tout à fait encore. Mais, mon cher Monſieur, je vieillis, je dépéris, les forces me quittent, le deſir s'irrite & l'eſpoir s'éteint. Quoi qu'il en ſoit, recevez & faites agréer à M. Paoli mes plus vifs, mes plus tendres remerciemens de l'aſyle qu'il a bien voulu m'accorder. Peuple brave & hoſpitalier!..... Non, je n'oublierai jamais un moment de ma vie que vos cœurs, vos bras, vos foyers m'ont été ouverts à l'inſtant qu'il ne me reſtoit preſqu'aucun autre aſyle en Europe. Si je n'ai point le bonheur de laiſſer mes cendres dans votre Iſle, je tâcherai d'y laiſſer du moins quelque monument de ma reconnoiſſance, & je m'honorerai aux yeux de toute la terre de

vous appeller mes hôtes & mes protecteurs.

Je reçus bien par M. le Chevalier R... la lettre de M. Paoli; mais pour vous faire entendre pourquoi j'y répondis en si peu de mots, & d'un ton si vague, il faut vous dire, Monsieur, que le bruit de la proposition que vous m'aviez faite s'étant répandu sans que je sache comment, M. de Voltaire fit entendre à tout le monde que cette proposition étoit une invention de sa façon; il prétendoit m'avoir écrit au nom des Corses une lettre contrefaite dont j'avois été la dupe. Comme j'étois très-sur de vous, je le laissai dire, j'allai mon train & je ne vous en parlai pas même. Mais il fit plus: il se vanta l'hiver dernier que malgré Mylord Maréchal & le Roi même, il me feroit chasser du pays. Il avoit des émissaires, les uns connus, les autres secrets. Dans le fort de la fermentation à laquelle mon dernier écrit servit de prétexte, arrive ici M. de R....; il vient me voir de la part de M. de Paoli, sans m'apporter aucune lettre ni de la sienne ni de la vôtre, ni de personne; il refuse de se nommer, il venoit de

Geneve, il avoit vu mes plus ardens ennemis, on me l'écrivoit. Son long féjour en ce pays, fans y avoir aucune affaire, avoit l'air du monde le plus myftérieux. Ce féjour fut précifément le tems où l'orage fut excité contre moi. Ajoutez qu'il avoit fait tous fes efforts pour favoir quelles relations je pouvois avoir en Corfe. Comme il ne vous avoit point nommé, je ne voulus point vous nommer non plus. Enfin il m'apporte la lettre de M. Paoli dont je ne connoiffois point l'écriture; jugez fi tout cela devoit m'être fufpect? Qu'avois-je à faire en pareil cas? -- lui remettre une réponfe dont, à tout événement, on ne pût tirer d'éclairciffement; c'eft ce que je fis.

Je voudrois à préfent vous parler de nos affaires & de nos projets, mais ce n'en eft gueres le moment. Accablé de foins, d'embarras; forcé d'aller me chercher une autre habitation à cinq ou fix lieues d'ici, les feuls foucis d'un déménagement très-incommode m'abforberoient quand je n'en aurois point d'autres; & ce font les moindres des miens. A vue de pays, quand ma tête fe remettroit, ce que je

regarde comme impoſſible, de plus d'un an d'ici, il ne ſeroit pas en moi de m'occuper d'autre choſe que de moi-même. Ce que je vous promets, & ſur quoi vous pouvez compter dès à préſent, eſt que pour le reſte de ma vie, je ne ſerai plus occupé que de moi ou de la Corſe : toute autre affaire eſt entiérement bannie de mon eſprit. En attendant, ne négligez pas de raſſembler des matériaux, ſoit pour l'hiſtoire, ſoit pour l'inſtitution; ils ſont les mêmes. Votre gouvernement me paroit être ſur un pied à pouvoir attendre. J'ai, parmi vos papiers, un mémoire daté de Veſcovado 1764, que je préſume être de votre façon, & que je trouve excellent. L'ame & la tête du vertueux Paoli feront plus que tout le reſte. Avec tout cela pouvez-vous manquer d'un bon gouvernement proviſionnel? Auſſi bien, tant que des puiſſances étrangeres ſe mêleront de vous, ne pourrez-vous gueres établir autre choſe.

Je voudrois bien, Monſieur, que nous puſſions nous voir : deux ou trois jours de conférence éclairciroient bien des choſes. Je ne puis gueres être aſſez tranquille cette année pour vous rien

proposer ; mais vous seroit-il possible, l'année prochaine, de vous ménager un passage par ce pays ? J'ai dans la tête que nous nous verrions avec plaisir, & que nous nous quitterions contens l'un de l'autre. Voyez, puisque voilà l'hospitalité établie entre nous, venez user de votre droit. Je vous embrasse.



LETTRE

A M. DE C***.

Mo'iers, 6 *Octobre* 1764.

JE vous remercie, Monsieur, de votre derniere piece, & du plaisir que m'a fait sa lecture. Elle décide le talent qu'annonçoit la premiere, & déjà l'auteur m'inspire assez d'estime pour oser lui dire du mal de son ouvrage. Je n'aime pas trop qu'à votre âge, vous fassiez le grand pere, que vous me donniez un intérêt si tendre pour le petit-fils que vous n'avez point; & que dans une Epître où vous dites de si belles choses, je sente que ce n'est pas vous qui parlez. Evitez cette méthaphysi-

que à la mode, qui depuis quelque tems obſcurcit tellement les vers françois qu'on ne peut les lire qu'avec contention d'eſprit. Les vôtres ne ſont pas dans ce cas encore, mais ils y tomberoient, ſi la différence qu'on ſent entre votre premiere piece & la ſeconde alloit en augmentant. Votre Epître abonde, non-ſeulement en grands ſentimens, mais en penſées philoſophiques auxquelles je reprocherois quelquefois de l'être trop. Par exemple, en louant dans les jeunes gens la foi qu'ils ont, & qu'on doit à la vertu, croyez-vous que leur faire entendre que cette foi n'eſt qu'une erreur de leur âge, ſoit un bon moyen de la leur conſerver? Il ne faut pas, Monſieur, pour paroître au-deſſus des préjugés, ſaper les fondemens de la morale. Quoiqu'il n'y ait aucune parfaite vertu ſur la terre, il n'y a peut-être aucun homme qui ne ſurmonte ſes penchans en quelque choſe, & qui par conſéquent n'ait quelque vertu; les uns en ont plus, les autres moins. Mais ſi la meſure eſt indéterminée, eſt-ce à dire que la choſe n'exiſte point? C'eſt ce qu'aſſurément vous ne croyez point, & que pourtant

vous faites entendre. Je vous condamne, pour réparer cette faute, à faire une piece, où vous prouverez que malgré les vices des hommes, il y a parmi eux des vertus, & même de la vertu, & qu'il y en aura toujours. Voilà, Monſieur, de quoi s'élever à la plus haute philoſophie : il y en a davantage à combattre les préjugés philoſophiques qui ſont nuiſibles, qu'à combattre les préjugés populaires qui ſont utiles. Entreprenez hardiment cet ouvrage, & ſi vous le traitez comme vous le pouvez faire, un prix ne ſauroit vous manquer.

En vous parlant des gens qui m'accablent dans mes malheurs, & qui me portent leurs coups en ſecret, j'étois bien éloigné, Monſieur, de ſonger à rien qui eût le moindre rapport au Parlement de Paris. J'ai pour cet illuſtre Corps, les mêmes ſentimens qu'avant ma diſgrace, & je rends toujours la même juſtice à ſes membres, quoiqu'ils me l'aient ſi mal rendue. Je veux même penſer qu'ils ont cru faire envers moi leur devoir d'hommes publics; mais c'en étoit un pour eux de mieux l'apprendre. On trouveroit difficilement un

ſait où le droit des gens fût violé d'autant de manieres : mais quoique les ſuites de cette affaire m'aient plongé dans un gouffre de malheurs d'où je ne ſortirai de ma vie, je n'en ſais nul mauvais gré à ces Meſſieurs. Je ſais que leur but n'étoit point de me nuire, mais ſeulement d'aller à leurs fins. Je ſais qu'ils n'ont pour moi ni amitié, ni haine, que mon être, & mon ſort eſt la choſe du monde qui les intéreſſe le moins. Je me ſuis trouvé ſur leur paſſage comme un caillou qu'on pouſſe avec le pied ſans y regarder. Je connoîs à-peu-près leur portée & leurs principes. Ils ne doivent pas dire qu'ils ont fait leur devoir, mais qu'ils ont fait leur métier.

Lorſque vous voudrez m'honorer de quelque témoignage de ſouvenir, & me faire quelque part de vos travaux littéraires, je les recevrai toujours avec intérêt & reconnoiſſance. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.





LETTRE

*A M. D***.*

Motiers, le 4 Novembre 1764.

BIEN des remerciemens, Monſieur, du Dictionnaire philoſophique. Il eſt agréable à lire ; il y regne une bonne morale; il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût dans le cœur de l'Auteur & de tous les hommes. Mais ce même Auteur eſt preſque toujours de mauvaiſe foi dans les extraits de l'Ecriture ; il raiſonne ſouvent fort mal, & l'air de ridicule & de mépris qu'il jette ſur des ſentimens reſpectés des hommes, rejailliſſant ſur les hommes mêmes, me paroît un outrage fait à la ſociété. Voilà mon ſentiment & peut-être mon erreur, que je me crois permis de dire, mais que je n'entends faire adopter à qui que ce ſoit.

Je ſuis fort touché de ce que vous me marquez de la part de M. & Madame de Buffon. Je ſuis bien aiſe de vous avoir dit ce que je penſois de cet

homme illuſtre avant que ſon ſouvenir réchauffât mes ſentimens pour lui, afin d'avoir tout l'honneur de la juſtice que j'aime à lui rendre, ſans que mon amour-propre s'en ſoit mêlé. Ses écrits m'inſtruiront & me plairont toute ma vie. Je lui (*a*) crois des égaux parmi ſes contemporains en qualité de penſeur & de philoſophe ; mais en qualité d'écrivain je ne lui en connois point. C'eſt la plus belle plume de ſon ſiecle ; je ne doute point que ce ne ſoit là le jugement de la poſtérité. Un de mes regrets eſt ne n'avoir pas été à portée de le voir davantage & de profiter de ſes obligeantes invitations, Je ſens combien ma tête & mes écrits auroit gagné dans ſon commerce. Je quittai Paris au moment de ſon mariage ; ainſi je n'ai point eu le bonheur de connoître Madame de Buffon, mais je ſais qu'il a trouvé dans ſa perſonne & dans ſon mérite l'aimable & digne récompenſe du ſien. Que Dieu les béniſſe l'un & l'autre de vouloir

---

(*a*) Quand M. Rouſſeau écrivoit ceci, M. le Comte de Buffon n'avoit pas encore publié les *Epoques de la Nature.*

bien s'intéreſſer à ce pauvre proſcrit. Leurs bontés ſont une des conſolations de ma vie : qu'ils ſachent, je vous en ſupplie, que je les honore & les aime de tout mon cœur.

Je ſuis bien éloigné, Monſieur, de renoncer aux pélerinages projettés. Si la ferveur de la Botanique vous dure encore, & que vous ne rebutiez pas un éleve à barbe griſe, je compte plus que jamais aller herboriſer cet été ſur vos pas. Mes pauvres Corſes ont bien maintenant d'autres affaires que d'aller établir l'Utopie au milieu d'eux. Vous ſavez la marche des troupes Françoiſes ; il faut voir ce qu'il en réſultera. En attendant, il faut gémir tout bas, & aller herboriſer.

Vous me rendez fier en me marquant que Mademoiſelle B*** n'oſe me venir voir à cauſe des bienſéances de ſon ſexe, & qu'elle a peur de moi comme d'un circoncis. Il y a plus de quinze ans que les jolies femmes me faiſoient en France l'affront de me traiter comme un bon homme ſans conſéquence, juſqu'à venir dîner avec moi tête-à-tête dans la plus inſultante familiarité, juſqu'à m'embraſſer dédaigneu-

ſement devant tout le monde comme le grand-pere de leur nourrice. Graces au Ciel, me voilà bien rétabli dans ma dignité, puiſque les Demoiſelles me font l'honneur de ne m'oſer venir voir.



LETTRE
A M. HIRZEL.

11 Novembre 1764.

JE reçois, Monſieur, avec reconnoiſſance la ſeconde édition du Socrate ruſtique, & les bontés dont m'honore ſon digne Hiſtorien. Quelque étonnant que ſoit le Héros de votre livre, l'Auteur ne l'eſt pas moins à mes yeux. Il y a plus de payſans reſpectables que de ſavans qui les reſpectent & qui l'oſent dire. Heureux le pays où des Klyioggs cultivent la terre, & où des Hirzels cultivent les Lettres ! L'abondance y regne & les vertus y ſont en honneur.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes remercîmens & mes ſalutations.



LETTRE A M. DUCLOS.

Motiers, le 2 Décembre 1764.

JE crois, mon cher ami, qu'au point où nous en sommes, la rareté des lettres est plus une marque de confiance que de négligence ; votre silence peut m'inquiéter sur votre santé, mais non sur votre amitié, & j'ai lieu d'attendre de vous la même sécurité sur la mienne. Je suis errant tout l'été, malade tout l'hiver, & en tout tems si surchargé de désœuvrés, qu'à peine ai-je un moment de relâche pour écrire à mes amis.

Le recueil fait par Duchesne est en effet incomplet, & qui pis est très-fautif ; mais il n'y manque rien que vous ne connoissiez, excepté ma réponse aux lettres écrites de la Campagne, qui n'est pas encore publique. J'espérois vous la faire remettre aussitôt qu'elle seroit à Paris ; mais on m'apprend que M. de Sartine en a dé-

fendu l'entrée, quoiqu'aſſurément il n'y ait pas un mot dans cet ouvrage, qui puiſſe déplaire à la France ni aux François, & que le Clergé Catholique y ait à ſon tour les rieurs aux dépens du nôtre. Malheur aux opprimés, ſurtout quand ils le ſont injuſtement; car alors ils n'ont pas même le droit de ſe plaindre, & je ne ſerois pas étonné qu'on me fît pendre, uniquement pour avoir dit & prouvé que je ne méritois pas d'être décrété. Je preſſens le contre-coup de cette défenſe en ce pays. Je vois d'avance le parti qu'en vont tirer mes implacables ennemis, & ſurtout *ipſe doli fabricator Epeus.*

J'ai toujours le projet de faire enfin moi-méme un recueil de mes écrits, dans lequel je pourrai faire entrer quelques chiffons qui ſont encore en manuſcrits, & entr'autres le petit conte dont vous parlez, puiſque vous jugez qu'il en vaut la peine. Mais outre que cette entrepriſe m'effraye, ſur-tout dans l'état où je ſuis, je ne ſais pas trop où la faire. En France il n'y faut pas ſonger. La Hollande eſt trop loin de moi. Les Libraires de ce pays n'ont pas d'aſſez vaſtes débouchés pour cette

entreprise ; les profits en seroient peu de chose ; & je vous avoue que je n'y songe que pour me procurer du pain durant le reste de mes malheureux jours, ne me sentant plus en état d'en gagner. Quant aux mémoires de ma vie dont vous parlez, ils sont très-difficiles à faire sans compromettre personne ; pour y songer il faut plus de tranquillité qu'on ne m'en laisse, & que je n'en aurai probablement jamais ; si je vis toutefois, je n'y renonce pas ; vous avez toute ma confiance, mais vous sentez qu'il y a des choses qui ne se disent pas de si loin.

Mes courses dans nos montagnes si riches en plantes, m'ont donné du goût pour la botanique ; cette occupation convient fort à une machine ambulante à laquelle il est interdit de penser. Ne pouvant laisser ma tête vide, je la veux empailler ; c'est de foin qu'il faut l'avoir pleine, pour être libre & vrai, sans crainte d'être décrété. J'ai l'avantage de ne connoître encore que dix plantes, en comptant l'hysope ; j'aurai long-tems du plaisir à prendre, avant d'en être aux arbres de nos forêts.

J'attends avec impatience votre nou-

velle édition des Confidérations fur les mœurs. Puifque vous avez des facilités pour tout le Royaume, adreffez le paquet à Pontarlier, à moi directement, ce qui fuffit, ou à M. Junet, Directeur des poftes ; il me le fera parvenir. Vous pouvez auffi le remettre à Duchefne, qui me le fera paffer avec d'autres envois. Je vous demanderai même fans façon de faire relier l'exemplaire, ce que je ne puis faire ici fans le gâter ; je le prendrai fecretement dans ma poche en allant herborifer, & quand je ne verrai point d'Archers autour de moi, j'y jetterai les yeux à la dérobée. Mon cher ami, comment faites-vous pour penfer être honnête homme, & ne vous pas faire pendre ? Cela me paroît difficile, en vérité. Je vous embraffe de tout mon cœur.

Fin du Tome VI.